

# Guerre et Religion de l'Humanité chez Alfred Loisy

## Livre Partie Anthologie

L'anthologie reprend la structure du livre, les textes de Loisy sont choisis selon ses chapitres.

Dans ses *Mémoires* se reflètent les guerres de son temps qu'il a vécues. Il fait la préface aux poèmes de commémoration en souvenir de jeunes soldats morts à la fleur de l'âge :

**253. Geyraud, Pierre (pseud. de Raoul Guyader). Raoul Guyader, 253. Croyances mortes. Avec une lettre-préface de M. Alfred Loisy, professeur au Collège de France, 1924 :**

Mon cher ami,

Vos souvenirs de jeunesse ne sont pas exempts de mélancolie. (...) Vous avez dû abandonner la vocation qui semblait vous être venue d'en haut, mais c'est toujours vers les hauteurs que vous marchez. L'humanité aussi est un grand symbole et un grand objet de foi, une religion vraie. La foi qu'on a eue ne laisse ni regret ni remords quand on a conscience de ne l'avoir perdue que pour la regagner dans un plus grand devoir et une meilleure espérance. A. Loisy

### **Fraternités**

Sur les tombes allemandes

Sous vos croix du cimetière, sous vos croix en rangées tristes,  
sous chacune de vos croix,  
j'ai posé ces fleurs émues.

(...) vous (...) morts étrangers,  
loin de la mère (...) loin de la fiancée (...) loin, bien loin  
du bébé (...) loin, bien loin, pour toujours... (p. 89)  
Et quand je suis venu revoir la tombe austère  
où mon frère tué gît l'éternel sommeil,  
mon amour élargi était plus fraternel,  
et plus immensément filiale ma tendresse. (p. 92)

De ses analyses de la guerre dans la mythologie ancienne, Loisy tire souvent des parallèles avec la politique de son temps qui est, selon lui, pleine d'archaïsmes. Il est donc indispensable, pour bien comprendre son analyse des guerres actuelles, de connaître un peu ses analyses de l'histoire des guerres de l'humanité dès les époques préhistoriques. Loisy fut un bon ethnologue, son intérêt pour la conception préhistorique de la guerre étudie la guerre chez les « peuples dits non-civilisés».

## **Le totémisme et l'exogamie<sup>i</sup>**

### **Troisième article**

Les Osages (...) ont quatorze clans, répartis en deux séries de sept sur le cercle de campement. Les clans de droite sont le côté de la Guerre, et ceux de gauche le côté de la Paix. (187)

Autrefois, chez les Sioux, un ancien qui avait pouvoir sur les esprits remettait au jeune guerrier ses armes en y incarnant l'esprit d'un animal qui devenait son protecteur ; et le guerrier, au jour de la bataille, invoquait ces armes sacrées. (198s.)

Chez les Pieds-noirs, les confréries d'âge formaient une association générale dite de tous les Camarades, en partie guerrière, en partie pour la police et pour la bienfaisance ; mais il n'en faudrait pas conclure que cette organisation fût de

tout point conforme à notre idéal de civilisés. La confrérie la plus importante, celle des Braves, ne comptait que des guerriers éprouvés, chargés de maintenir l'ordre dans le camp ; elle avait parmi ses objets plus ou moins sacrés un bouclier appelé «le bouclier avec lequel on ne s'assied point», et une crécelle ; le porteur de crécelle s'appelait Brave Chien ; le porteur de bouclier (...) devait courir en imitant le lapin, pendant quatre jours et quatre nuits autour du camp.(...) Chez les Arapahoes, la société des Fous, composée d'hommes qui avaient plus de cinquante ans et n'allaient plus à la guerre, exécutait une danse dont les figurants, déguisés en bêtes, devaient faire juste le contraire de ce qu'on leur demandait. Cette bouffonnerie s'accomplissait pour le succès d'une expédition guerrière ou à des fins analogues. (277s.)

L'autre danse a lieu avant une expédition guerrière (...) les guerriers engagent une femme pour danser la Toquit. (...) Le succès de l'expédition pouvait fort bien être censé dépendre de la mort de la danseuse (...) Car la raison dernière de toutes ces folies paraît être dans l'efficacité qu'on leur attribuait par rapport à (...) la vaillance guerrière, le don de victoire, la faculté d'atteindre l'ennemi, en un mot la réussite dans la chasse à l'homme, comme la danse du saumon procurait une bonne pêche. (286s.)

Il n'est pas (...) prouvé ni probable que les hommes primitifs aient vécu dans un état de guerre perpétuelle : les tribus centrales de l'Australie vivent généralement en paix ; les Todas, les Esquimaux sont pacifiques. Il est vrai que ces derniers peuples ignorent la jalousie sexuelle, et par la même occasion une grande cause de meurtre et de combats. Toujours est-il qu'on ne doit pas se représenter l'état primitif de l'humanité comme un état de guerre acharnée et permanente. Et quand même on accorderait tous les postulats de l'hypothèse, celle-ci ne serait pas démontrée et resterait encore

invraisemblable. Car, autant qu'on en peut juger par des exemples actuels, les tribus hésiteraient à engager une guerre pour suppléer à la rareté des femmes ; on peut y suppléer, comme les Todas, par la polyandrie. Enfin, et c'est la grave objection, la rareté des femmes dans une tribu ne peut absolument pas être un motif de renoncer à celles qu'on a, pour ne vouloir posséder que celles des tribus voisines. (207)

### **Essai historique sur le sacrifice<sup>ii</sup>**

A Florida chaque guerrier a pour patron personnel un guerrier mort dont il porte sur lui quelque relique et qui l'assiste dans les combats. Déjà chez les Australiens il y a quelque idée d'une assistance prêtée par le mort à ceux qui entreprennent de le venger. (...) chez les Ewe du Togo (...) Un culte original, qui se pratique chez ce peuple dans les familles royales et celles des guerriers, est celui de la chaise des ancêtres dans laquelle un roi ou un chef vénère ses ancêtres défunts (...) La chaise est emportée dans les expéditions guerrières, après un sacrifice de bélier et de coq blanc ; tous les jours on prie la chaise ; après la victoire, on félicite la chaise, on lui tue un bélier et l'on fait grand festin. Si l'ennemi est trop fort, on ramène la chaise, mais c'est le signal de la retraite générale. (164s.)

## **Y a-t-il deux sources de la religion et de la morale?<sup>iii</sup>**

On nous présente la société, la société close, comme une nécessité naturelle, résultant de ce que les groupes ont dû se constituer ainsi et se lier intérieurement pour se défendre au dehors les uns contre les autres : contingents rudimentairement armés sur le champ de bataille de notre globe ; fatalité d'une organisation qui serait en coordination naturelle avec la fatalité de la guerre entre les hordes humaines. On dirait vraiment que notre espèce n'a jamais eu à se défendre que contre elle-même : c'est presque le cas maintenant ; mais il devait en être un peu autrement il y a vingt ou trente mille ans. (21)

Si les cultes magico-religieux des peuples dits non-civilisés ne nous autorisent pas à regarder ces sociétés comme délirantes ou comme dépourvues de tout mysticisme, les religions nationales des peuples plus avancés en culture ne doivent pas nous induire à considérer ceux-ci comme affectés d'un délire plus subtil mais non moins fâcheux que celui des premiers, ou bien comme étrangers au mysticisme. (48)

Par ailleurs, l'opposition des sociétés closes serait de nécessité naturelle, en sorte que la société ouverte, la morale d'aspiration, la religion d'amour, sembleraient comme nous l'avons déjà remarqué, une façon d'ordre surnaturel ; tant et si bien, que cette opposition des sociétés closes, d'où résulte fatalement la guerre, serait comme un succédané du péché originel (...) N'y a-t-il pas, même actuellement, des groupes humains, à la vérité quelque peu isolés, qui ne sont point belliqueux ? Les hordes humaines ont-elles toujours, durant les siècles sans histoire, été si nombreuses et si pressées les unes contre les autres, que leur principale préoccupation ait été de se détruire mutuellement ? Peut-on dire même que cette préoccupation ait été dominante dans les temps historiques ?

Ne serait-ce pas seulement la multiplication progressive des grandes races qui, poussant aux migrations, a produit les contacts belliqueux ? Mais, si cette multiplication, ce surpeuplement, n'a pas cessé d'amener les guerres, n'est-il pas vrai aussi que, d'une manière générale, ce n'est pas l'extermination des vaincus qui en résulta, mais une sorte de subordination dont il n'y a pas lieu ici de marquer les degrés, et qui, dans l'ensemble, tendait à l'unification des sociétés originaires séparées et devenues occasionnellement rivales. Tous les grands empires connus de l'histoire ont été comme des synthèses établies par la violence des armes, mais enfin ce furent des synthèses, plus ou moins équilibrés, plus ou moins consistantes, de cités et de peuples, rassemblés sous une même domination et conséquemment régis de manière ou d'autre par une même autorité. (99-106)

Loisy était aussi bon helléniste et latiniste, il s'intéresse à la conception de la guerre dans la mythologie gréco-latine, chez Homère, les tragiques grecs, Hérodote et Tacite. Il étudie surtout le rôle des sacrifices et serments pour le déroulement de la guerre et au culte des héros.

### *A propos d'histoire des religions<sup>iv</sup>*

On n'ignore pas que le rôle de Cassandre est dépourvu d'agrément. La Cassandre qui parle ici a été précipitée naguère par les Troyens du haut de leurs murailles dans le camp des Grecs pour avoir dénoncé trop ouvertement les dangers qui menacent l'antique Ilion. Elle s'en voudrait maintenant de causer la moindre peine au dernier des Achéens, décidée qu'elle est à contempler en paix, sous la

tente où elle s'abrite, les choses du passé, sans se mêler aux querelles du temps présent. Ceux qui jugeraient qu'elle vient d'être, encore une fois, trop prompte à suivre son inspiration, sont priés de considérer qu'elle a le ferme propos d'y résister désormais. Si dorénavant il lui arrive de penser que l'ingénieux Odysseus ne prendra pas la ville avec un cheval de bois, elle se gardera de le dire. (48)

### **Essai historique sur le sacrifice**

D'après Tacite (Germ. 27), les chefs germains, et peut-être eux seulement, étaient brûlés avec leurs armes et quelquefois un cheval, un tertre gazonné servant de tombeau. (...) Aux temps homériques, où la crémation apparaît, il est admis que les funérailles donnent la paix aux morts, c'est-à-dire, au fond, qu'elles garantissent du côté des morts la sécurité des vivants. C'est pourquoi l'on se hâte d'apaiser les mânes des défunts en brûlant leurs corps : c'est le moyen de les introduire définitivement en Hadès. Dans la nuit qui suit sa mort, l'ombre de Patrocle apparaît à Achille pour lui demander que l'on célèbre ses funérailles au plus vite, afin qu'il puisse franchir les portes de l'enfer. (...) (Il VII, 402-410, XXIII, 29-34, (...) 71-76, 151, 166-177, 253, XXIV, 795-799) Les guerriers couvrent de leurs cheveux coupés le corps de Patrocle (...) Quantité de bœufs et de brebis sont immolés dont on prend la graisse pour envelopper le corps du défunt. (...) Le bûcher brûle toute une nuit, durant laquelle Achille fait des libations de vin en appelant l'âme de Patrocle. Au matin, l'on recueille les ossements pour les mettre dans une urne d'or (...) L'urne est gardée dans la tente d'Achille, parce que les cendres de celui-ci devront être réunies un jour à celles de Patrocle. Autrement, l'urne aurait été enterrée sous un

tumulus, comme on le raconte pour les funérailles d'Hector. (153s.))

(...) le culte des héros (...) ne laisse pas d'être un culte de morts, mais de morts importants, que l'on suppose encore aussi puissants dans l'au-delà qu'ils ont été remarquables pendant leur existence terrestre. (184)

Dans l'*Illiade*, un serment solennel des Grecs et des Troyens a lieu avant le combat singulier de Paris et de Ménélas. (*Illiade* III, 245ss.) Le vieux Priam arrive avec deux agneaux, un mâle blanc pour le Soleil, et une femelle noire pour la Terre, une coupe de vin, un cratère brillant et des coupes d'or ; de leur côté les Grecs ont amené un troisième agneau pour Zeus. Les hérauts rassemblent les gages, mêlent le vin troyen et le vin grec dans le cratère, versent de l'eau sur les mains des rois. Agamemnon prend son couteau, coupe des poils sur la tête des agneaux, et les hérauts les distribuent à tous les chefs des Troyens et des Grecs. Au milieu d'eux, Agamemnon debout, les bras levés, prend à témoin Zeus, le Soleil, les Fleuves, la Terre, et ceux qui, dans les enfers, punissent les parjures. Il expose les conditions du combat ; Hélène et ses trésors seront au vainqueur, et l'on fera la paix ; si Paris meurt, et que les Troyens n'exécutent pas ces conditions, la guerre sera continuée. Il dit, et il égorge les agneaux qu'il dépose palpitants sur le sol. On passe le vin dans les coupes pour les libations, Grecs et Troyens vouant à la mort ceux qui manqueraient au serment : « Zeus très glorieux, très grand, et autres dieux immortels, quels que soient ceux qui les premiers violeront le serment, que leur cervelle soit répandue à terre comme ce vin, la leur et celle de leurs enfants, et que leurs femmes appartiennent à d'autres. » Priam, qui ne veut pas assister au combat, met les agneaux sur son char et rentre dans la ville. Le duel n'a pas de résultat, parce que Paris est enlevé par Aphrodite au moment où il allait



être vaincu et pris par Ménélas, et que celui-ci, en le cherchant, est blessé d'une flèche par Pandaros en violation du serment. Alors Agamemnon console Ménélas en disant : « Nos serments ne seront pas vains, ni le sang des agneaux, ni les libations de vin pur, ni les engagements auxquels nous avons eu foi. Car si le maître de l'Olympe n'en a point sur l'heure amené l'effet, il le réalisera plus tard, et (les Troyens) paieront cher (leur parjure), et de leurs têtes, et dans leurs femmes et dans leurs enfants ». (*Iliade* III, 298-301, IV, 158-162) (...) Mais les dieux sont témoins du serment, et c'est à eux, à Zeus surtout, qu'il appartient de donner suite à l'imprécation et au rite imprécatoire.

Plus loin, quand Agamemnon atteste solennellement qu'il n'a point touché Briséis, la captive enlevée par lui à Achille, le héraut Talthybios amène un sanglier ; Agamemnon tire son coutelas, coupe les poils sur la tête de l'animal, suivant le rite ordinaire ; puis levant au ciel les yeux et les mains, il prend à témoins Zeus, Gé, Hélios, les Erinyes, qui sous terre punissent le parjure ; après quoi il tranche le cou du sanglier, que Talthybios jette aussitôt à la mer. (*Iliade* XIX, 249-268) Agamemnon a gardé pour lui les soies du sanglier, parce qu'il est seul en cause et qu'il n'y a pas lieu de mettre les assistants en participation mystique avec la victime. Le sacrifice et l'immersion du sanglier indiquent le sort auquel Agamemnon se voue s'il ne dit pas la vérité. C'est donc une sorte d'ordalie. (...)

On trouve dans Dictys de Crète la description d'un rite qui est présenté comme celui du serment qu'auraient prêté Agamemnon et les chefs grecs avant de partir pour la guerre de Troie (Dictys, *De bello trojano*, I, 15 : *ap.* Frazer, *Pausanias*, III, 367) : Calchas, ayant coupé en deux un sanglier, place une moitié à l'est et l'autre à l'ouest ; chacun des guerriers, l'épée nue, passe entre les morceaux et humecte

son épée de sang ; après quoi tous jurent de faire la guerre à Priam et de ne point déposer les armes avant d'avoir détruit la ville et son royaume. L'analogie est frappante avec le rite israélite qui a été mentionné plus haut. L'on s'attendait plutôt à ce que, dans un rite ancien, le serment fût prêté pendant le sacrifice et la démarche des contractants, ou immédiatement avant, pour en éclairer le sens, comme dans les sacrifices homériques. Mais la postériorité du serment, qui est un trait de modernité, n'appartient peut-être qu'à la tradition littéraire du rite, qui, pour le principal, paraît ancien. (...) les contractants se mettent sous l'influence de l'imprécation et du sacrifice imprécatoire, et ils s'y mettent ensemble, ce qui crée un lien entre eux pour l'œuvre commune ; mais le sang sur les épées ne semble pas en rapport avec l'imprécation et marquerait plutôt une consécration des armes pour l'œuvre de guerre. Et comme il a existé un rite hellénique de lustration militaire dont l'économie extérieure est la même que celle de ce sacrifice, on peut encore se demander si la notice de Dictys ne résulterait pas d'une confusion.

Eschyle, dans *les Sept contre Thèbes*, représente les sept chefs, la main dans le sang d'un taureau sacrifié, jurant par Arès de renverser Thèbes ou de périr. Le sang du taureau avait été recueilli dans un bouclier, en sorte que l'appareil est d'un serment militaire. (Eschyle, *Sept.* 42 - 48) (...) Plus complexe encore est le rite décrit dans les *Suppliantes* d'Euripide. (Euripide, *Suppl.* 1188-1209) Athéna prescrit à Adraste de jurer que les Argiens ne prendront jamais les armes contre Athènes. A cet effet, il devra déposer dans le sanctuaire de Delphes, près de l'autel d'Apollon Pythien, le trépied qu'Héraclès, après la ruine d'Ilion, lui a recommandé d'y porter ; là il fera un triple sacrifice, immolant trois brebis,- qui probablement sont les victimes du sacrifice imprécatoire ;- il gravera le serment sur le trépied, qui restera près du dieu en

témoignage perpétuel de l'alliance,- (...) il enfouira près du tombeau des sept chefs le glaive qui aura servi à égorger les brebis ; et, si jamais les Argiens marchaient contre Athènes, on n'aurait qu'à retirer ce fer pour les frapper de terreur et leur annoncer un sort funeste. (...) Un autre rite est attesté par la tradition relative au « tombeau du cheval » près de Sparte. (Pausanias, III, 20, 9) C'est là, dit Pausanias, que Tyndare avait sacrifié un cheval et fait jurer aux amants d'Hélène, debout sur les « morceaux » de la victime, de défendre, si besoin était, sa fille et celui d'entre eux qu'elle choisirait pour mari. Le serment prêté, Tyndare avait enterré le cheval en ce lieu. (...) Les sacrifices pour le serment étaient devenus assez rares chez les Grecs, et, dans les occasions ordinaires, on se contentait d'une libation, au point que le mot peut signifier « traité » (...) La libation a, d'ailleurs, été pratiquée dès l'antiquité, puisque nous l'avons rencontrée dans Homère à côté du sacrifice animal. C'était une libation de vin pur, dont on ne buvait pas, et qui avait exactement la même signification que le sacrifice, le vin représentant le sang, c'est-à-dire la vie des contractants. (294-300)

L'antique coutume de sacrifier, en l'enterrant vif sur le forum Boarium, un couple ennemi au commencement de la guerre (...) tient du rite imprécatoire, puisque l'on voulait prédéterminer la ruine de la nation ennemie par la destruction du couple qui la représentait ; mais, à raison même de cette représentation, le sacrifice est une consécration effective de cette nation aux dieux infernaux ; et cette consécration, si elle peut s'entendre comme une sorte de propitiation qui s'adresse aux dieux de la mort pour qu'ils ne s'attaquent pas au peuple romain, ne laisse pas d'être le sacrifice éliminatoire d'une race doublement impure, et comme étrangère et comme tombant sous l'anathème destructeur. (...) Le sacrifice de guerre s'accompagnait d'une exécution de l'ennemi, puisque Plin

(...) loue l'efficacité, démontrée par huit cents ans de victoires, de la formule qui se récitait à cette occasion. (332s.)

Venons aux sacrifices proprement dits de lustration collective. Hérodote raconte que (...) Xerxès irrité donna ordre aux hommes qui étaient qualifiés pour de semblables exécutions de prendre le fils de Pythios, de fendre en deux son corps, de placer une moitié à droite de la route et l'autre à gauche, pour que l'armée entière défilât entre les deux parties du cadavre. On ne doit pas voir là qu'un acte de cruauté et un caprice sanglant du despote. Il y a certainement un rite de sacrifice et une lustration de l'armée (...) il est probable que le rite se répétait avant les expéditions guerrières. Il est ainsi décrit par Tite Live (...). L'armée se partageait ensuite en deux corps pour un simulacre de combat. (...) A Rome la lustration de l'armée consistait essentiellement dans le rite ordinaire des lustrations collectives (...) (334-336).

Les tragiques grecs justifiaient rétrospectivement les sacrifices humains que racontait le mythe, en alléguant l'intérêt national, et Euripide met dans la bouche d'Iphigénie près d'être immolée à Aulis, cette parole : « Je donne ma vie à la Grèce ». (Au moment d'être sacrifiée, Iphigénie dit à Clytemnestre (*Iphig. à Aulis*, v. 1368ss) : « Tu m'as enfantée pour appartenir à l'Hellade entière et non à toi seule... Je donne ma vie à la Grèce. Immolez-moi, renversez Troie ! Voilà ce qui rappellera mon nom à jamais. » Et à Achille : « Laisse-moi sauver la Grèce, si je puis. » (...) La même idée revient plusieurs fois dans cette tragédie.) Dans la Bible, la fille de Jephté ne tient pas un autre langage (*Juges*, XI, 36) ; et le royaume de Moab est censé avoir échappé à la servitude par le sacrifice qu'a fait de son fils aîné le roi Mesha. (...) (533ss.)

La complainte de la guerre se retrouve dans les plus vieux documents de l'histoire humaine. La guerre et le combat semblent nés avec le début du monde et existent dans les mythes les plus anciens. Loisy fut aussi bon assyriologue. Il analyse la conception de la guerre dans les textes de l'Assyrie et de l'Ancien Testament en retrouvant leur archaïsme dans les guerres de son temps. Dans un mythe babylonien qui se trouvait sur des tablettes à la bibliothèque d'Ashurbanipal, la création du monde est déjà conçue comme une guerre, l'antagonisme entre le créateur et le chaos est déjà considéré comme une guerre, le combat entre le maître des dieux, Marduk, et le chaos Tiamat; les métaphores guerrières foisonnent. Ce mythe se retrouve dans l'Ancien Testament.

### **Rituels accadiens<sup>v</sup>**

Le travail patient des assyriologues enrichit (...) notre connaissance des cultes qui furent en vigueur dans les anciens empires de Babylone et de l'Assyrie. Une récente publication de M. F. Thureau-Dangin nous apporte des textes rituels du plus haut intérêt, dont la plupart étaient inédits (...) Ce chant est encore une lamentation où l'on se plaint que «le pasteur fidèle, Enlil, seigneur de la totalité des pays, seigneur qui a formé son pays » etc., ait livré à l'ennemi « la ville splendide » (...) (147)

(...) la pénitence du roi (...) (le prêtre) (...) lui prend tous ses insignes royaux, le sceptre, la harpe, la tiare, (...) il revient et frappe la joue du roi ; puis, l'amenant tout près du dieu, il lui tire les oreilles et l'oblige à s'agenouiller. Dans cette humble posture, le roi fait sa confession, ou plutôt la confession des péchés qu'il aurait pu commettre et qu'il n'a pas commis : « Je n'ai pas péché, ô seigneur des contrées ; je

n'ai pas été négligent à l'égard de ta divinité. Je n'ai pas détruit Babel, je n'ai pas ordonné sa dispersion. (...) Je me préoccupe de Babel, je n'ai pas abattu ses murailles. » Au nom de (Dieu, le prêtre) rassure le roi et lui promet toutes les prospérités qu'a méritées sa bonne conduite. Il va rechercher les insignes royaux et les lui remet. (166)

## **11. Les mythes babyloniens et les premiers chapitres de la Genèse<sup>vi</sup>**

La naissance du couple divin Anshar et Kishar marque une première étape vers l'organisation actuelle de l'univers. L'apparition des dieux qui étaient censés présider à cet ordre signifie un nouveau progrès dans le même sens; mais ce progrès n'est définitif qu'après une lutte effroyable soutenue par Tiamat contre la plus brillante génération de sa descendance, et qui se termine par la victoire complète de Marduk, le champion des dieux, sur l'armée du chaos. (p. 17s.)

(Marduk) s'arme ensuite pour le combat. Outre les armes qui conviennent à un homme de guerre, il en prend qui n'appartiennent qu'à un dieu. Son équipement est moitié réel, moitié mythologique.

Il fit un arc et le choisit pour arme;  
Il se chargea d'un javelot, et en fit...  
Il leva l'arme divine, il la saisit de sa main droite,  
Il suspendit à son côté l'arc et le carquois ;  
Il mit devant lui l'éclair ;

Il couvrit tout son corps d'une flamme ardente ;  
Il fit un filet pour envelopper l'intérieur ( ?) de  
Tiamat,

(...)

Et le Seigneur leva l'ouragan, sa grande arme ;  
Il monta sur son char, œuvre que rien n'arrête, qui  
jette l'effroi.

Il y mit quatre chevaux et les y attela,  
Coursiers ( ?) impitoyables, foudroyants, rapides,  
Dont les dents sont pleines d'écume ;  
Ils sont instruits à fouler, habiles à écraser ;  
Ils ne craignent pas le combat, ils sont terribles  
dans la bataille.

Les chevaux de Marduk sont aussi fiers que le cheval de  
Job. (...) Sa vue épouvante les adversaires ; son regard (...)  
déconcerte l'armée de Tiamat. Celle-ci pourtant ne perd pas  
courage ; elle proteste contre l'agression de Marduk. Le  
champion des dieux lui répond en élevant l'ouragan, sa grande  
arme ; il lui reproche d'avoir la première engagé la lutte, et il  
résume les griefs que les dieux ont contre elle (...) :

Cependant Tiamat et Marduk, le plus sage des dieux,  
étaient en présence ;  
Ils s'avancèrent pour la bataille, ils s'approchèrent  
pour le combat.  
Et le Seigneur, étendant son filet et enveloppant  
Tiamat,  
Fit passer devant lui l'ouragan qui était derrière  
lui ;  
Et comme Tiamat ouvrait la bouche tant qu'elle  
pouvait,  
Il y fit pénétrer l'ouragan, de façon qu'elle ne pût  
refermer ses lèvres,

Les vents furieux chargèrent son ventre,  
Son cœur se troubla, et elle ouvrit largement la  
bouche,  
Lançant le javelot, il lui brisa le ventre ;  
Il lui ouvrit les entrailles, lui déchira le cœur ;  
Il la dompta et lui ôta la vie ;  
Il jeta bas son cadavre et monta dessus.  
(...)  
Lorsqu'il eut tué Tiamat, le chef,  
Ses soldats étaient dispersés, sa troupe en déroute ;  
Les dieux ses auxiliaires qui marchaient à ses  
côtés,  
Étaient saisis de frayeur et voulaient fuir ;  
Comme ils s'en allaient pour sauver leur vie,  
Ils furent enveloppés de façon à ne pouvoir  
s'échapper :  
Marduk les enferma, et il brisa leurs armes :  
Ils sont jetés dans un filet, ils demeurent dans des  
rets.  
Ils remplissent de hurlements les régions du  
monde :  
Ils subissent sa colère, ils sont enfermés en prison.  
Et (...) la troupe de démons (...) Il les chargea de  
liens...  
Il écrasa sous lui leur résistance.

Ainsi le triomphe de Marduk est complet. En lui et par  
lui, les dieux sont maîtres de la situation, maîtres du destin et  
de l'avenir ; ils peuvent arranger le monde à leur gré. Le chaos  
est vaincu, Tiamat a succombé. Ses auxiliaires sont réduits en  
captivité, condamnés à la prison perpétuelle. (26 - 30)



(...) dans la Bible (...) nous allons  
(...) retrouver le combat du Créateur contre le monstre du  
chaos. (31s.)

Iahvé était armé contre Rahab  
comme Marduk contre Tiamat. (...)

Le psaume LXXXIX, moins ancien que le second Isaïe, (...) décrit en ces termes la puissance du Créateur :

Qui donc, au ciel, est comparable à  
Iahvé (...)

C'est toi qui as foulé comme un  
cadavre Rahab ;

De ton bras puissant tu as dispersé  
tes ennemis.

A toi les cieux, à toi la terre (...)  
(34s.)

Le combat perpétuel de Dieu contre le chaos en vient à figurer  
pour nous la lente et pénible ascension de l'homme vers la  
lumière de son éternelle destinée. (100)

Loisy retrouve le mythe assyrien de Rahab et Tiamat dans le  
livre de Job écrit sous la menace assyrienne.

### **Le Livre de Job<sup>vii</sup>**

Job en connaît un autre (monstre) qui s'appelle Rahab :

Dieu ne revient pas sur sa colère:  
Sous lui s'inclinent les auxiliaires de Rahab.  
Dans sa puissance il fait trembler la mer,

Et dans sa sagesse il écrase Rahab. (59)

Loisy établit des parallèles entre le rôle des dieux babyloniens pour la guerre et entre l'interprétation biblique du rôle de Dieu dans les guerres actuelles, il retrouve la brutalité face à l'ennemi noyé dans le sang des dieux babyloniens dans la brutalité du Dieu allemand et constate souvent un comportement analogue face aux dieux babyloniens et face au Dieu germanisé. Les lamentations sur le pays dévasté par la guerre sont toujours d'actualité.

**Congrès scientifique international des catholiques tenu à Paris du 8 au 13 avril 1888. Première section. Sciences religieuses. Tome Ier<sup>viii</sup>.**

**61 bis : Un morceau du rituel babylonien. Traduction et commentaire d'un texte cunéiforme**

Presque toutes les inscriptions, même celles qui ont pour objet de raconter les conquêtes des rois, sont pénétrées d'un sentiment religieux très vif : le prince renvoie à ses dieux l'honneur des victoires qu'il a remportées, et c'est encore à eux qu'il confie le soin de sa mémoire. (1)

La série des invocations se termine ainsi : (...) Que *Ninip*, le grand guerrier de Bel, te soit en aide au lieu du combat! (...) *Ninip* est aussi un dieu solaire (...) grand guerrier, il reçoit les hommages des rois batailleurs. *Assurnasirabal*, avant de raconter ses propres exploits, l'exalte en ces termes : « A *Ninip* le fort, le héros suprême, le prince des dieux, le vaillant, le puissant, le parfait, dont l'impétuosité n'a point d'égale dans le combat (...) vainqueur dans la bataille (...) vaillant auquel on ne peut échapper ; dont la fougue est pareille à

l'ouragan ; qui bouleverse le pays des ennemis ; qui détruit les rebelles ; (...) qui met en pièces les ennemis (...) On l'invoque aussi dans les contrats comme « le maître des frontières et des bornes ». (11- 13)

## **Revue d'histoire et de littérature religieuses Année et Tome III<sup>ix</sup> .**

### **Notes sur la Genèse ; V, Le Déluge Gen. VI, 5 IX, 19**

Après le déluge, (...) tous les animaux lui servent de nourriture (...) mais il ne devra pas manger le sang. Le sang appartient à Dieu, qui promet de venger jusque sur les bêtes le sang de l'homme quand il aura été répandu. Il y aurait donc eu à l'origine un âge où tout était dans l'ordre, où la paix régnait dans la nature, et parmi les animaux aussi bien que parmi les hommes. Ceux-ci introduisaient « la violence » dans le monde, et c'est pour les punir que Dieu amena le déluge ». (IV, 11-12). (175s.)

### **Etudes sur la religion chaldéo - assyrienne<sup>x</sup>**

Les rois d'Assur placent volontiers en tête de leurs annales une sorte de litanie ou d'hymne en l'honneur des divinités nationales, ou bien s'ils commencent par se nommer eux-mêmes, ils ont toujours soin de proclamer qu'ils ont été prédestinés par les dieux au gouvernement du monde, et quand ils arrivent à parler de leurs expéditions guerrières, ils renvoient la gloire de leurs succès à Assur, le père des dieux, et à Istar, la reine de combats. (514s.)

Quand Assurbanipal eut conquis le pays d'Elam, il se vengea des vieux rois qui avaient si souvent inquiété les empires de Babylone et de Ninive, en violant leurs tombeaux : « Je brisai, dit-il, je détruisis, je mis au grand jour les cercueils des rois

anciens qui n'avaient pas honoré Assur et Istar, mes seigneurs, et qui étaient les ennemis des rois mes ancêtres ; j'emportai leurs restes aux pays d'Assur ; je privai d'abri leurs mânes et les fis languir après la libation. » (127s.)

### **Les Dieux nationaux : Assur, Marduk.**

Si le sentiment de la nationalité acquérait une force considérable chez un peuple religieux, la divinité en profitait. Les dieux d'une nation conquérante sont toujours des dieux très redoutables, très absolus. Le dieu suprême de cette nation, quel qu'il ait été à son origine, devient l'arbitre de toutes choses, seul maître au ciel comme il l'est sur la terre par le moyen de ses serviteurs : les autres dieux ne sont plus à son égard que des officiers subalternes ou des princes tributaires. Jupiter Capitolin fut un très grand dieu ; Melcarth de Tyr eut ses jours de gloire ; Amon de Thèbes se crut à certaines heures le maître du monde ; mais aucun d'eux ne surpassa Marduk de Babylone, ni surtout le dieu Assur. (...) Assur, tel que nous le connaissons par les inscriptions historiques des rois de Ninive, est avant tout un dieu national, et, à raison même de cette qualité, il est sans contestation le premier des dieux. (290)

L'Assyrie est la terre d'Assur : « Assur, dit (un roi), m'a ordonné d'élargir les frontières de son pays » (...) C'est le dieu qui commande au roi de marcher : « il envoie promptement » Assurnasirapal « conquérir, soumettre et gouverner des contrées, des montagnes puissantes » (...). Quiconque refuse le tribut au roi le refuse au dieu et devient son ennemi : « J'ai détruit, dit encore (un roi), les ennemis d'Assur » ; et plus loin : « En ce temps-là, j'allai au pays (...) rebelle, qui refusait le tribut et l'offrande à Assur mon maître ». (...) Les temples d'Assur et des autres dieux avaient

en effet leur part dans le butin. Cette identification des causes et des griefs ne laissait pas de favoriser les répressions impitoyables. Si une ville refusait de se soumettre, on punissait rigoureusement sa résistance, qui était une impiété. Les expéditions entreprises par l'ordre d'Assur étaient la plupart du temps des razzias sanglantes. Une race sensuelle, rapace et froidement cruelle, trouvait dans l'effrayante simplicité de son fanatisme des motifs plausibles pour satisfaire ses grossiers instincts. Les annales (d'un roi) et d'Assurnasirapal ne sont guère qu'un récit de pillages entrepris par les ordres et sous la protection d'Assur : on prend des villes, on enlève le butin, on extermine les hommes en état de porter les armes, et souvent aussi on livre aux flammes tous les habitants sans distinction. Plus tard, on se contente d'exécutions partielles et l'on transporte les populations ; mais quand il s'agit de tributaires qui ont violé le serment des grands dieux, et que la résistance a été opiniâtre, la vengeance d'Assur est sans merci. Sennachérib et le pieux Assurbanipal ont noyé par deux fois Babylone dans le sang d'une grande partie de ses habitants, et le second surtout s'est plu à varier les supplices de ces parjures qui avaient offensé les dieux en soutenant contre lui son frère (...). Les dieux étrangers se trouvaient naturellement engagés dans la lutte : d'ordinaire on se contenait de les faire prisonniers et de les emmener dans les temples d'Assyrie, où quelques-uns ont eu la bonne fortune de trouver des adorateurs. Cette coutume d'enlever les images divines donnait lieu parfois à de curieux incidents. Les dieux de (...) villes d'Arabie avaient été pris par Sennachérib. L'émir de la tribu vint avec des présents considérables en demander la restitution (...) : « Comme il me suppliait de lui rendre ses dieux (...) j'eus pitié de lui (...) et je les lui rendis ». (...) C'est la puissance d'Assur qui jette l'épouvante dans le cœur des ennemis et qui les met en déroute. « Avec les

forces puissantes d'Assur mon seigneur, dit Assurnasirapal, dans l'élan de mes troupes et de mon armée impétueuse, je livrai le combat ». (...) Sargon, dans ses annales, dit à plusieurs reprises, en commençant le récit d'une campagne : « Je levai mes mains vers Assur, mon seigneur...Assur, mon seigneur me protégea ». De même Sennachérib entrant en campagne contre (...) le roi d'Elam invoque Assur et les autres dieux de l'Assyrie ; « il prend en main l'arc puissant qu'Assur lui a confié » ; il triomphe « par ordre d'Assur », « par les armes d'Assur, et il fait de ses ennemis un carnage affreux ». (...) « La splendeur d'Assur et d'Istar mes seigneurs, l'éclat de ma personne royale, renversa les Elamites » (...) dit Assurbanipal, réunissant dans une action commune et identifiant ensemble les deux majestés, celle de son dieu et la sienne propre.

On passe généralement les défaites sous silence. De pareilles mésaventures s'expliquaient par une colère momentanée du dieu à l'égard de son peuple. (...) Quant aux victoires, comme c'est Assur qui les donne, lui qui les remporte, c'est à lui aussi qu'en revient premièrement l'honneur.

(291-298)

Assur est ainsi le type accompli du dieu national. Ses prétentions à la domination universelle ne l'empêchent pas d'être un dieu particulier : il n'existe que pour le peuple assyrien; sa divinité n'exclut pas celle des dieux étrangers ou celle des autres dieux ses enfants ; il partage le pouvoir suprême avec une déesse qu'on lui a donné pour épouse. On ne saurait le comparer au Dieu de l'Ancien Testament. Iahvé, sans doute, est, par bien des côtés, un dieu national. Israël est son peuple et les autres nations sont souvent traitées par lui de façon assez dure. Les récits d'extermination qu'on trouve dans le livre de Josué, certains traits de l'histoire des Rois, par exemple l'immolation d'Agag « en présence de Jahvé » (...)

ressemblent fort à ce qui nous est raconté par Assurnasirapal ou tel autre vicaire d'Assur touchant les traitements qu'ils infligeaient aux ennemis de leur dieu. Le pays d'Israël est le pays de Iahvé; l'armée d'Israël est son armée ; les ennemis d'Israël sont les siens, et c'est lui qui envoie son peuple contre eux. Il les accable, à la vérité, parce qu'ils ne l'honorent pas ; mais la même raison explique pour les Assyriens la conduite d'Assur à l'égard des nations qu'il opprime. (...) Iahvé est (...) par lui-même un dieu universel, il est Dieu : quand même Assur aurait conquis l'univers par ses armées victorieuses, il n'aurait toujours été qu'un dieu. On doit reconnaître néanmoins que le grand dieu de Ninive se trouve sur l'échelle des conceptions théologiques au degré le plus rapproché du monothéisme. Aurait-il pu jamais franchir la distance qui l'en séparait et passer du rang de dieu national à celui de dieu universel ? Certes, en pareille matière, il est prudent de ne considérer comme possible que ce qui est arrivé. (300- 302)

L'histoire de Marduk est étroitement liée à celle de la ville dont il était patron. (...) La ruine de Ninive délivra Marduk de son rival et maître, le dieu Assur, et, bientôt après, le règne glorieux de Nabuchodonosor l'éleva au comble de la gloire. (305 – 309)

Je célèbre ton nom, Marduk, le plus puissant  
des dieux, prince du ciel et de la terre (...)

Puissant prince, chef sublime, grand guerrier...

(...) feu ardent, flamme...

Qui détruit les ennemis, (...) au milieu du combat,

Dans le fracas des armes, dans la bataille (...) (313 – 316).

Une invasion est considérée sous les métaphores de la colère de Iahvé, d'une punition et des catastrophes naturelles:

(Isaïe) se rapporte à la prochaine invasion de Sennachérib en Palestine (...) Voici que le nom (la personne) de Iahvé arrive de loin:

Colère ardente et pesant orage.

Ses lèvres sont gonflées de fureur,

Et sa langue est comme un feu dévorant.

Son souffle est comme un torrent qui déborde,

Qui monte jusqu'au cou :

Pour cribler les nations au crible du néant,

Et mettre un frein d'égarement aux mâchoires des peuples.

On peut deviner déjà pourquoi ce dieu terrible se met en mouvement. S'il ne se nourrit plus du sang des sacrifices, il se complaît encore grandement dans le carnage. (...) Le Seigneur Iahvé se destine et va s'offrir un holocauste comme on n'en a jamais vu.

Car, à la voix de Iahvé, Assur sera épouvanté ;

Il sera frappé de la verge.

Et chaque coup de la verge dont il sera châtié

Sera donné au son des tambours et des harpes.

(...) Or tout le morceau s'inspire du cérémonial des sacrifices.

Isaïe a pris la comparaison d'une fête : cette fête est la destruction des Assyriens en un immense holocauste où Iahvé lui-même tient le rôle du sacrificateur. (...) Le dieu d'Isaïe se désintéresse de tous les sacrifices, mais son prophète ne semble pas encore considérer le sacrifice humain comme un hommage qu'il repousse absolument. Michée (...) parle de l'immolation du premier-né comme d'une chose toute naturelle. Il est donc assez probable que cette odieuse pratique ne provoquait pas encore spécialement, du moins à Jérusalem, l'indignation des prophètes. Ce seraient les voyants de la génération suivante qui (...) auraient préparé la condamnation



des sacrifices d'enfants par le Deutéronome et la réforme de Josias. (...) (574- 579)

Le mythe de Gilgamesh qu'on connaît aussi par les tablettes de la bibliothèque d'Ashurbanipal est une épopée guerrière, le héros Gilgamesh et son ami Eabani partent en guerre contre la tyrannie de Humbaba, l'ennemi d'Erek. La mère de Gilgamesh s'affole, il revient pourtant, sa bravoure est admirée. Les guerriers morts dans la guerre sont soignés par leurs proches même dans l'au-delà. Les métaphores guerrières sont fréquentes, le soleil p. e. est conçu comme un guerrier.

***Revue des religions : Paris 4<sup>e</sup> année Nr 18 mars-avril 1892.***  
**Etudes sur la religion chaldéo – assyrienne<sup>xi</sup>**

Les Mythes : Gilgamès, le Déluge

La ville d'Erek (...) est le point central autour duquel se déroule toute l'épopée. Un fragment (...) nous la fait voir assiégée depuis trois ans et réduite à l'extrémité :

(...) Les hommes hurlaient ( ?) comme des bêtes,

Les femmes soupiraient comme des colombes (...)

Istar, la déesse d'Erek, « ne tient pas tête à l'ennemi. » C'est alors que Bel intervient, sans doute pour procurer à la ville menacée le secours de Gilgamès. Il semble que le roi d'Erek était mort et que Gilgamès organise la résistance. (...) Cependant la guerre ne finit pas et les gens d'Erek se plaignent que leur défenseur ne laisse pas le fils à son père, ni le guerrier à sa femme, ni le jeune homme à sa fiancée. (100)

Samas et d'autres dieux s'intéressent à l'alliance de Gilgamès et d'Eabani parce qu'ils veulent détruire par les

deux amis la tyrannie de Humbaba, l'ennemi d'Erek. (...) « le pays s'assemble, l'armée s'équipe et les guerriers sont prêts. » Chemin faisant, Gilgamès a encore des songes, un entre autres où il voit le cadavre de Humbaba étendu sur le sol. (...) La lutte se terminait naturellement par la mort de Humbaba. Gilgamès revient triomphant à Erek ; il ceint le diadème (...) (102s.).

Rentré dans Erek, il est acclamé par la population :  
« Qui est brillant parmi les braves,  
Eclatant parmi les guerriers ?  
Gilgamès est brillant parmi les braves,  
Eclatant parmi les guerriers. » (105)

(Le déluge ?) (...) fondait sur les hommes comme une armée. (...)

Istar (...) criait tout haut :

« Cette génération retourne à la boue  
Parce que j'ai conseillé le mal en présence des dieux,  
Et que j'ai ordonné le combat pour détruire ma postérité.  
Où sont maintenant ceux que j'ai enfantés ?  
Comme le frai des poissons, ils remplissent la mer. »  
Les dieux (...) pleuraient avec elle.  
Les dieux (restaient) au lieu où ils étaient, versant des larmes,  
Les lèvres serrées (...) (113s.)

(...) Bel le vaillant :

« C'est toi, guerrier, qui gouverne les dieux » (116).

Celui qui a été tué à la guerre est entouré de sa famille : son père et sa mère soutiennent sa tête ; sa femme est penchée vers lui. (120)

Singulière épopée qui ressemble, pour commencer, à l'Iliade, et, pour finir, à la Divine Comédie ! Epopée mythique où les dieux se comportent comme les hommes, et où les hommes deviennent dieux ; où

l'histoire d'un héros devient celle de l'humanité ; où derrière l'histoire humaine on entrevoit tout simplement celle de la nature. (120s.)

Ce qui est probable, c'est que Gilgamès représente aussi d'une certaine manière la résistance de la Chaldée aux invasions élamites, la formation du vieil empire chaldéo-babylonien. Il est ainsi un héros national. (...) Une prière en forme de lamentation ou de psaume de pénitence, et qui sans doute a été composée à Erech, déplore la ruine de cette ville et du temple (...). Gilgamès symbolise la revendication de l'indépendance nationale et la délivrance de la patrie. Humbaba est comme lui un personnage divin. Le génie de la Chaldée a triomphé du génie d'Elam. (130-132)

Dans L'Ancien Testament est souvent question de guerres, l'histoire d'Israël est l'histoire de guerres successives. Loisy analyse le sacrifice de la jeunesse dans la guerre en comparant le mythe du sacrifice de Jephthé et d'Isaac.

## **La Religion d'Israël<sup>xii</sup>**

La légende de la fille de Jephthé (*Juges*, XI, 30-31, 34-39) montre que, dans les premiers temps, le culte de Iahvé a pu comporter exceptionnellement des sacrifices humains d'adulte, et la légende d'Isaac prouve que, dans ce cas, la victime était simplement égorgée sur le bûcher qui devait la consumer tout entière. (*Genèse*, XXII, 6-10. Comparer *II Rois*, III, 27, l'immolation du fils aîné de Mésha, roi de Moab, par

son père, et remarquer l'efficacité singulière qui est attribuée implicitement à ce sacrifice.) (117)

### **Le sacrifice humain dans l'antiquité israélite<sup>xiii</sup> (I et II)**

(...) deux sacrifices d'adultes ou d'adolescents, celui d'Isaac et celui de la fille de Jephthé. (...) On n'avait pas vu que l'idée d'une pareille épreuve faisait peu d'honneur à la divinité. Jamais cette idée ne serait venue si la tradition n'avait fournie d'abord le thème du sacrifice en forme de mythe, sans interprétation morale. (...) On finira, espérons-le, par trouver abominable ce récit que depuis des siècles, admirent les croyants du judaïsme et du christianisme. (...) il n'est pas plus admirable en lui-même que le sacrifice d'Iphigénie et tel autre mythe barbare auxquels on pourrait le comparer. Le sacrifice humain n'y est pas condamné avec indignation, et même on n'y fait aucune objection de principe. Ce sacrifice est plutôt selon les principes conforme au droit de Dieu ; mais il n'est pas selon son goût. Dieu ne l'exige pas, ne le souhaite pas, sans doute il ne l'aime pas ; par conséquent, on n'est pas obligé de lui offrir de tels sacrifices, et même il est mieux de s'en abstenir. On ne peut inférer sûrement de cette légende que les sacrifices humains fussent tombés en complète désuétude, au temps de sa rédaction, dans tout Israël. (551- 557)

L'histoire de la fille de Jephthé nous offre l'exemple d'un sacrifice que le dieu est censé avoir agréé. Dans le récit actuel, formé par la combinaison de deux sources, il est dit que le pays de Galaad était menacé par les Ammonites. Une des sources, celle qui parle du vœu, mettait en cause les Moabites (...) Nous prenons le héros Jephthé comme on nous le présente, sollicité par ses compatriotes de se mettre à leur tête en consentant à diriger leur résistance contre l'ennemi qui les

envahit. (...) Il est bien évident que Jephté promet à son dieu un holocauste humain. Il voue à Iahvé, s'il rentre victorieux, la première personne qui sortira de chez lui pour le saluer à son retour. (...) Jephté ne peut pas ignorer qu'il prépare une chance de mort à ce qu'il a de plus cher dans sa famille. Aussi bien le trait pourrait-il n'être qu'une retouche apportée à une légende plus ancienne où le vœu n'était pas indéterminé; la donnée primitive aurait été le sacrifice de la fille par le père sans aucun détour ni atténuation. Quoi qu'il en soit, l'acte de Jephté n'est aucunement compris comme anormal, extravagant ou impie. Toute expédition guerrière, pourvu qu'elle finît bien, se terminait par un sacrifice ; une part du butin devait être prélevée pour le dieu ; on pouvait s'engager d'avance à telle offrande et à tel sacrifice ; le vœu même augmentait les probabilités de succès par l'intérêt particulier que le dieu devait y prendre ; l'exemple de Jephté montre que l'on pouvait ainsi vouer une victime humaine et, pour qu'elle fût plus digne du dieu, ne pas le choisir parmi les prisonniers faits sur l'ennemi.(...) « Et Jephté partit en guerre contre les fils d'Ammon, et Iahvé les livra à son pouvoir... Et quand Jephté vint chez lui, (...) sa fille (...) sortit (...) son unique enfant (...) Et elle lui dit : « Mon père, si tu as donné ta parole à Iahvé, fais de moi ce que tu as promis, puisque Iahvé t'a procuré vengeance de tes ennemis. » » (...) La légende a souci de montrer en Jephté un bon père, aimant sa fille, mais prisonnier de son serment ; et dans sa fille, à qui la légende n'attribue pas un rôle passif comme celui d'Isaac, une enfant dévouée à la gloire de son père, et qui comprend où est pour tous deux le devoir. Le personnage le plus compromis dans cette affaire, sans qu'on l'ait voulu, sans qu'on en ait eu même le soupçon, est évidemment Iahvé, le dieu qui ratifie de tels serments, et dont on ne songe même pas qu'il pourrait, qu'il devrait les repousser. (...) Et elle s'en alla avec ses amies

pleurant sa virginité sur les montagnes. Au bout de deux mois, elle revint chez son père, et il accomplit sur elle le vœu qu'il avait fait. Elle n'avait pas connu d'homme. » (...) Le narrateur apporte en cette conclusion scabreuse beaucoup de délicatesse et de discrétion. Il évite de montrer le guerrier farouche égorgeant lui-même sa fille, après l'avoir liée et portée sur le bûcher, comme Abraham fit pour Isaac. C'est en vertu du sentiment qui lui a fait représenter le père désolé en s'apercevant que sa fille devait mourir pour l'accomplissement de son vœu. (...) Thème mythique analogue à celui d'Isaac et au mythe phénicien que nous avons cité à propos d'Isaac. Des personnalités mythologiques, anciennes divinités du pays, auraient été humanisées pour l'adaptation aux exigences de la tradition israélite. (...) L'histoire de Jephté, supposé qu'elle soit ou entière mythique dans son origine et son objet, n'en a pas moins été conçue d'après des idées courantes et des faits réels. (...) Jephté se trouve dans la situation d'un chef de guerre qui fait un vœu pour le succès de son expédition. Son vœu de sacrifice était conforme à l'usage du temps où la légende s'est fixée ; même le sacrifice humain, du moins en pareil cas ou en cas analogue, est en rapport avec les idées reçues dans le temps où la légende fut mise par écrit. Le point sur lequel l'opinion se montre délicate est le vœu du sacrifice du fils ou de la fille adulte, par détermination spontanée de son père. On admettait bien que Jephté pût vouer à Iahvé une victime humaine, mais non pas qu'il eût pu vouer ainsi, sans nécessité, sa propre fille. Jephté a manqué de précaution. Peut-être même n'est-ce pas cela qu'on veut signifier, et tient-on seulement à montrer que cet homme religieux, qui gardait si fidèlement la promesse qu'il avait faite à Iahvé, n'était pas un mauvais père. (...) Il était admis en ce temps, vers le IXe ou le VIIIe siècle avant notre ère (...) qu'un roi ou un chef, partant pour une expédition guerrière, était en droit de vouer une

victime humaine à Iahvé en cas de victoire et pour intéresser plus particulièrement le dieu à l'entreprise. (...) le risque de la guerre était suffisant. Mais, si l'on pouvait ainsi promettre une victime pour la fin de la campagne, on pouvait aussi bien la sacrifier d'avance, dès qu'on croyait pouvoir engager ainsi plus fortement la divinité dans l'affaire, et si l'on était sous la menace (...) immédiate d'un échec. (559- 563)

(...) l'immolation du fils de Mésha, roi de Moab, par son père (...) Ce récit des Rois (...) correspond bien à (...) la légende de Jephté (...) Se voyant perdu, sur le point d'être forcé par ses ennemis dans la ville où il était assiégé, Mésha « prit son fils premier né, qui devait régner après lui, et il le sacrifia en holocauste sur la muraille. » (...) Le cérémonial de l'immolation paraît avoir été bref, et l'on ne risque guère de se tromper en supposant que Mésha fit ce que l'on raconte d'Abraham. L'enfant royal fut lié sur un bûcher, Mésha lui-même, probablement, agissant comme roi-pontife et sacrifiant pour son peuple au dieu de Moab, égorgea la victime, et le corps fut consumé par le feu allumé en l'honneur de Camos. Le prestige de ces immolations était alors très grand. (564s.) Selon les prophètes, Iahvé est dégoûté de tous les sacrifices (...) il n'en a pas besoin. On doit supposer que le sacrifice humain lui est plus désagréable encore que tout autre. (574-579)

Loisy écrit l'histoire du continent palestinien depuis les temps géologiques et néolithiques. Il était à la hauteur de la recherche archéologique et de ses applications dans la critique

biblique. Il tient compte du reflet des innombrables guerres des tribus dans la Bible. La guerre et ses conséquences comme l'exil, la destruction des villes etc. sont conçues comme châtements divins des infidélités d'Israël à Iahvé. Les psaumes utilisent les métaphores guerrières.

## **La Religion d'Israël<sup>xiv</sup>**

Bien que les conditions de l'habitat humain aient été réalisées au commencement de l'ère pluviale des premiers temps quaternaires, c'est seulement vers la fin de cette ère que se constatent les plus anciennes traces d'hommes vivant à ciel ouvert ou en cavernes, durant l'âge paléolithique : population de chasseurs sur laquelle jusqu'à présent on n'a rien pu dire, faute de squelettes. (...) Les hommes paléolithiques de Palestine devaient vivre à peu près dans les mêmes conditions que les Weddas de Ceylan et les négrites d'Afrique. (...) où l'on ne connaît pas la guerre, mais où l'on exerce à l'occasion, par embuscade, des attaques privées ; où l'on a une crainte mystique de la mort et de la maladie, (...) et où l'on connaît la danse magique et l'incantation des armes et des outils, qui sont en bois, ou des silex taillés. (...) Les migrations de tribus à la recherche de meilleurs territoires, ou trop à l'étroit dans ceux qu'elles occupent, amènent les guerres, les mélanges de race, la domination durable de chefs qui, changeant à leur profit l'organisation tribale, instituent les premières monarchies. C'est ainsi que, vers la fin de l'âge néolithique, une nouvelle culture paraît s'être formée en Palestine par suite d'invasions. (...) Deux grands foyers de civilisation, en Egypte et en Chaldée, s'étaient donc formés longtemps avant qu'Israël eût



pris consistance, non seulement de peuple, mais peut-être même de tribu. Or ces deux civilisations n'ont pas grandi en vase clos ; leur influence sur les pays qui les séparaient s'est exercée de bonne heure, non seulement à raison de l'hégémonie obtenue par des conquêtes alternatives, mais par l'effet de rapports commerciaux pacifiquement entretenus, et que de nouvelles invasions ont pu souvent interrompre, mais non supprimer.

Le pays dont Israël fut à peu près maître, depuis les environs de l'an 1000, pour quelques siècles seulement, avait été pendant longtemps comme un carrefour des peuples, et le fait est à considérer tant pour l'histoire d'Israël que pour celle de sa religion. (50- 67)

Mais les dieux de la guerre ont toujours été assoiffés de sang. (...) Les légendes d'Abraham, d'Isaac, de Jacob pourraient faire supposer qu'il y eut infiltration pacifique de nomades au milieu de populations sédentaires, mais certains traits de la légende même de Jacob laissent voir que la violence fut parfois employée. (...) Iahvé prit possession de Jérusalem, désormais sa ville sainte. (78- 86)

Iahvé n'avait pas horreur du sang. (133)

Iahvé, sans doute, avait toujours été un chef de combats glorieux ; il demeure tel après qu'il est devenu le Dieu de l'univers. Comme on se l'était figuré longtemps en guerrier redoutable, assistant son peuple dans les luttes de celui-ci contre les nations voisines, on se le représente volontiers brisant lui-même l'orgueil des puissances qui retiennent son peuple en servitude. (...) Par là Iahvé se montre l'adversaire invincible des rois païens : dieu jaloux de sa gloire, il est l'ennemi des puissances idolâtres ; dieu d'Israël, il est vengeur de son peuple. (...) Aussi bien l'expression de ce sentiment se transmet-elle avec lui de siècle en siècle dans l'image de Iahvé-Sebath, le champion des guerres victorieuses. Le grand

juge des peuples reste peu ménager du sang humain. (264-266)

(...) l'oppresseur politique d'Israël apparaissait en représentant du monde païen; étranger à la religion du vrai Dieu, et soulevé contre lui, il était dans l'ordre humain et religieux, dans l'histoire contemporaine, ce qu'était Tiamat-Rahab dans l'ordre de la nature et dans la légende cosmogonique. (267s.)

**104-112. Ernest Renan historien d'Israël. Dans: *Revue anglo-romaine*, 1896, Tome II, no 26 (30 mai 1896) et no 45 (10 octobre 1896) ; p. 385-396 + 448-461**

La citation du livre des Guerres dans les Nombres (XXI, 14) et celle de Iasar (...) dans Josué (X, 13) sont assurément des données très instructives pour la critique de l'Hexateuque. Par malheur, on sait peu de chose de ces vieux livres. (...) le *Iasar* est cité au second livre de Samuel (I, 18) (...) Il demeure très vraisemblable que les guerres de Iahvé sont un écrit distinct du *Iasar*, plus court à ce qu'il semble, et qui peut être plus ancien. Rien n'empêche d'admettre que ce fût un récit assez bref des étapes d'Israël et des batailles livrées depuis la sortie d'Egypte jusqu'au passage du Jourdain. Le *Iasar* (...) était un recueil de morceaux poétiques plutôt qu'un récit continu. (...) le dernier morceau du *Iasar* était l'élégie de David sur la mort de Jonathan<sup>xv</sup> (...) (388)

### **L'espérance messianique d'après Ernest Renan<sup>xvi</sup>**

Le règne messianique apparaît comme la suprême victoire de Iahvé. Et Iahvé n'a-t-il pas toujours été un dieu de combats glorieux ? Renan a cité souvent avec complaisance le

vieux livre des *Guerres de Iahvé*. Toutes ces guerres, il ne faut pas en douter, étaient des guerres heureuses. Iahvé était habitué à vaincre sous son nom. Les prophètes n'ont pas cessé tout à fait de le considérer comme un guerrier redoutable. C'est lui qui brise, au moment voulu, sans effort, mais avec éclat, l'orgueil des conquérants, qu'ils s'appellent Sennachérib, Nabuchodonosor ou Antiochus. (261-268)

Dans les anciens temps, on pouvait bien concevoir Israël heureux au milieu des voisins tranquilles et envoyant à Jérusalem des ambassadeurs chargés de présents pour Iahvé, prêts à recevoir ses instructions pour les transmettre à leurs compatriotes ; mais devant le péril assyrien, le péril chaldéen, devant les armées des Perses, des grecs et des Romains, on ne pouvait plus guère songer à ces arrangements pacifiques. L'opresseur d'Israël apparaissait comme le représentant du monde païen soulevé contre Iahvé et son peuple ; il était dans l'ordre politique et religieux, dans l'histoire contemporaine, ce qu'était Tiamat-Rahab dans la légende cosmogonique. (271s.) Iahvé accablait, éblouissait, attirait les nations par le prestige de sa force manifeste en faveur d'Israël (...). L'image de Iahvé exterminant le monstre du chaos, même corrigée en celle de Michel terrassant le dragon, peut rappeler encore le mythe babylonien de Marduk et de Tiamat. (273-275)

## **Essai historique sur le sacrifice<sup>xvii</sup>**

La nation croit à ses prêtres comme elle croit à ses dieux, et elle croit à ses dieux comme elle croit à elle-même, et parce qu'elle ne peut pas s'empêcher d'y croire. Les dieux nationaux sont comme un double personnifié de la conscience nationale, et ce double est objectivé comme les rêves du primitif, mais avec plus de suite et par une nécessité plus profonde, l'image couvrant ici une réalité, à savoir la vie du

groupe et les intérêts permanents de sa conservation. L'image, en tant que telle est conçue comme personnalité transcendant, est une illusion, comme l'action rituelle qui la concerne, et la nécessité du sacerdoce, comme tel, n'est pas plus réelle au fond. Tout cela subsiste, a sa raison d'être, son utilité, voire sa nécessité relative, comme moyen d'affirmer, de perpétuer et d'accroître la vie nationale. (105)

Un monument archéologique du plus haut intérêt, la stèle dite des Vautours, borne-frontière entre Lagash et Oumma, que le roi Eannatum, vers le XXVIII<sup>e</sup> ou XXVII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, établit en garantie de son territoire, nous renseigne sur les rites (...) Il s'agissait de rendre (...) un territoire enlevé par les gens d'Oumma. Les armes (...) ont contraint ceux-ci à la restitution. Des serments et la stèle rétablissent l'ancienne frontière. (...) Le roi de Lagash compare le serment au filet qui sert d'arme de chasse aux divinités, ou plutôt il identifie l'un à l'autre. Comme le gibier est pris dans un grand filet, ainsi les gens d'Oumma sont enfermés dans le serment et y seraient étouffés (...) s'ils devenaient parjures. (291)

Loisy tient compte des plaidoiries en faveur de la guerre et de la paix dans le Nouveau Testament, il analyse l'estime des militaires comme le centurion dont on se servait dans la Première Guerre Mondiale pour justifier la guerre et connaissait bien l'autorisation d'enfreindre la loi du sabbat en mangeant des épis en cas de faim, dont Adolf von Harnack se servait pour justifier l'invasion de la Belgique. Il tient compte des différentes conceptions de l'utilisation de la violence et de légitime défense dans les Evangiles dont les théologiens ont tiré aussi

des conclusions pour la légitimation de la guerre. Loisy étudie aussi la conception apocalyptique de la guerre. Jésus ne fut pas un révolutionnaire armé qui exhortait les masses à la révolte violente, mais attendait le règne de Dieu, ce qui représentait pourtant un potentiel dangereux pour les autorités.

### *A propos d'histoire des religions<sup>xviii</sup>*

(...) Jésus fut condamné, sur son propre aveu, comme roi des Juifs. Qu'il n'ait pas été un agitateur politique, on est fondé à le croire ; mais qu'il fut un agitateur inquiétant pour les politiques, cela n'est pas moins évident. César n'avait aucune place dans la future Jérusalem, et si l'Évangile n'était pas une invitation à la révolte contre Rome, c'était une prédiction, au moins implicite, du renversement prochain de sa puissance. (242s.)

### *Les mystères païens et le mystère chrétien<sup>xix</sup>*

Jésus ne pouvait se dissimuler le danger (...) Sans doute espérait-il que Dieu ne ferait pas défaut à son envoyé. A Jérusalem il trouva ce qu'il y devait trouver: l'opposition inquiète du judaïsme officiel, peu soucieux de compromettre dans une aventure sans issue la paix et l'avenir de la nation ; la sévère justice de Rome, qui n'admettait que l'empire de César dût cesser sur la terre de Judée. L'annonce du prochain règne de Dieu n'avait, en effet, de signification pour les Juifs, comme pour le Christ lui-même, que si l'oppression étrangère devait disparaître. Accepter l'Évangile sans prendre les armes pour réaliser l'indépendance nationale, c'était déclarer la révolte à César que l'on attendait sa prompte déchéance et que

l'on s'y préparait; par conséquent, c'était courir à peu près tous les risques d'une rébellion ouverte, sans se couvrir soi-même d'une résistance au maître que l'on provoquait. (...) C'est pourquoi (...) Jésus fut livré à Ponce Pilate par le grand prêtre et les principaux membres du sanhédrin ; il fut dénoncé par eux comme prétendant à la royauté d'Israël, et il fut condamné, sur son propre aveu, comme «roi des Juifs» à mourir sur la croix. (206s.)

## **Les Evangiles synoptiques<sup>xx</sup>**

Dans saint Matthieu, il semble que le Sauveur aille au devant d'une idée fausse que les disciples, comme les autres Juifs, auraient pu se former touchant les conditions dans lesquelles le règne messianique devait faire son entrée dans le monde. On rêvait d'une paix éternelle, réalisée sur la terre, et à laquelle présiderait le grand roi, fils de David. Ce n'est pas ainsi que débutera l'Evangile.

Jésus n'apporte pas encore la paix, ce qu'il apporte maintenant, c'est la guerre, parce que la prédication de l'Evangile aura pour effet immédiat d'amener la division dans les familles, tel membre acceptant la foi en Jésus, tel autre la rejetant, et les incrédules persécutant les fidèles. La venue de Jésus a donc pour conséquence directe, non pour but (le langage biblique ne distingue pas nettement ces deux idées), la division signifiée métaphoriquement par le glaive. L'énumération des personnes qui se combattent est une réminiscence de Michée (VII, 6). Saint Luc remplace « le glaive » par « la discorde », au lieu des trois couples d'opposants, père et fils, mère et fille, belle-mère et bru, il indique le total des membres de la famille, cinq personnes, la même étant mère et belle-mère. Cette forme plus étudiée de la

pensée doit représenter moins littéralement les paroles mêmes du Sauveur.

Ces liens de famille que l'Évangile vient troubler ne sont pas à mettre au-dessus de l'Évangile, et ils n'ont de valeur (...) que si la religion les sanctifie. Saint-Luc (XIV, 25) a retenu la formule plus expressive et plus absolue (...) hait (...) L'expression adoucie de Saint Mathieu (...) qui aime son père où sa mère plus que moi (...) (43s.)

## **8. Les Évangiles synoptiques 1907 Volume I <sup>xxi</sup>**

Le Seigneur dit : « Vous serez comme des agneaux au milieu des loups » ; et Pierre lui répondit : « Qu'arrivera-t-il si les loups dévorent les agneaux ? » Jésus dit à Pierre : « Après leur mort, les agneaux n'ont plus à craindre les loups. Ne craignez donc pas ceux qui vous tuent et après cela ne peuvent plus rien faire, mais craignez celui qui, après votre mort, a pouvoir sur l'âme et sur le corps pour les jeter au feu de la géhenne ». (30s.)

Les disciples du Christ doivent d'autant moins se laisser effrayer par les persécutions, qu'ils sont, par vocation, destinés à exercer sur les autres hommes une plus grande et plus salutaire influence. Telle est l'idée qui a décidé le rédacteur du premier Évangile à placer en cet endroit les comparaisons du sel<sup>xxii</sup> et de la lumière, que Marc et Luc connaissent aussi (...) on ne songe qu'à un effet bienfaisant. (...) Ainsi les disciples sont pour l'humanité (...) le principe de vie morale qui doit élever l'humanité à la perfection que Dieu veut (...) Cette idée n'a rien que de conforme à l'esprit de Jésus (...) Marc (...) ajoute : « Ayez du sel en vous-mêmes, et la paix entre vous ». Il n'entend donc pas parler de sel ordinaire, et il fait de la

comparaison tout entière une allégorie. Le sel ne s'oppose pas à la paix ; le sel est exigé d'un chacun, et la paix de tous ; le sel est un bien d'ordre moral comme la paix. (...) que l'on garde donc soigneusement ce sel, et que l'on vive en paix les uns avec les autres. (...) « Vous êtes la lumière du monde » est de l'évangéliste, comme son pendant: « Vous êtes le sel de la terre ». (554-559)

La Loi recommandait aux Israélites d'aimer leur prochain, c'est-à-dire les membres de leur nation, (...) Elle n'ordonnait pas de haïr l'ennemi c'est - à - dire les étrangers en général ; mais beaucoup de passages autorisaient à considérer cette haine comme permise ou même obligatoire, à raison des interdictions ou des mesures de rigueur édictées contre les peuples voisins. La haine de l'étranger ou de l'ennemi national avait fini par être regardée comme un sentiment louable et saint. (588)

## **10. Les Evangiles synoptiques Volume II**

Dans Marc et dans Matthieu, guerres et soulèvements sont le commencement des douleurs, et les préliminaires de la fin ; Luc paraît prendre à part les guerres et les révolutions, comme devant arriver «d'abord», parce qu'il les sait arrivées, et il renvoie dans l'avenir inconnu les soulèvements, les famines et autres fléaux.

Selon Marc, les guerres dont il a été parlé premièrement doivent arriver avant la fin, et c'est pour cela qu'il ne faut pas s'en épouvanter : les peuples se soulèveront contre les peuples, et les royaumes contre les royaumes ; il y aura des tremblements de terre et des famines ; c'est le commencement de la crise douloureuse qui prépare l'avènement du Messie. (410-414)



## **Le quatrième Evangile<sup>xxiii</sup>**

### L'officier de Capharnaüm

L'homme est qualifié de «royal », sans autre indication, et l'on admet volontiers que le mot signifie, dans notre Evangile, un officier de roi, fonctionnaire de palais, ou chef militaire. Il s'agirait d'un officier d'Hérode Antipas, que l'on pouvait bien appeler roi dans le langage commun, bien que Rome ne lui eût conféré d'autre titre que celui de tétrarque. (376s.)

On ne doit pas oublier que, dans Luc, le centurion<sup>xxiv</sup> est un homme important, qui aime les Juifs et qui a fait bâtir une synagogue. Le 4<sup>e</sup> Evangile fait valoir la dignité du personnage : si ce n'est pas un parent de roi, c'est un officier de roi. (381)

Cependant Jean n'oublie pas le coup d'épée dont parlent les Synoptiques, et il en fait même honneur à Simon-Pierre. C'est une action bien digne de cet apôtre que de s'opposer inconsciemment à la mort du Christ et au salut du monde. (...) Se conformant à Luc 22 XXII, 50, il dit que le coup fut porté à l'oreille droite, sans ajouter que Jésus guérit le blessé. Ce miracle lui aura paru insignifiant en lui-même et peu avantageux comme symbole. Il laisse entendre simplement que l'acte inconsidéré de Pierre a eu le plus chétif résultat. Que la leçon profite aux chrétiens persécutés qui auraient la tentation d'imiter cet apôtre !

Les paroles de blâme que Jésus lui adresse ne ressemblent pas au discours parallèle de Matthieu. 33 XXVI, 52-54.

Dans le premier Evangile, l'essai de défense par le glaive est condamné comme injuste devant Dieu, et aussi comme injurieux au Père, qui enverrait ses anges au secours du Christ,

si les Ecritures ne devaient avoir leur accomplissement. Le Christ johannique ne veut pas qu'on l'empêche de boire le calice que le Père lui a préparé. (825s.)

### *Le Discours sur la montagne<sup>xxv</sup>*

Les doux sont ceux qui savent supporter sans se plaindre tous les désagréments qui surviennent de la part des hommes. « Ils posséderont la terre » (...), non pas celle d'aujourd'hui, mais la vraie terre de promesse, le pays des élus, dont la Palestine, la terre promise à Abraham et à sa postérité, n'est, en un sens, que la figure. Cependant la terre ne peut être le ciel : le royaume de Dieu se réalisera sur la terre régénérée ; et de là vient, que « posséder la terre » équivaut à être admis au royaume des cieux. Ce n'est donc point par une conquête, en prenant les armes pour délivrer les Juifs de la domination étrangère, que le Messie entrera en possession de la gloire. Jésus et ses fidèles sont doux. La patience, et non la violence, procurera l'avènement du règne de Dieu. (19)

La Loi (Lév. XIX, 18) recommandait aux Israélites d'aimer leur prochain, c'est-à-dire les membres de leur nation, et elle voulait aussi qu'on eût des égards pour l'étranger (Lév. XIX, 34 ; cf. XXV 44 -46) domicilié en terre israélite, pourvu qu'il se soumît à certaines prescriptions. Elle n'ordonnait pas de haïr l'ennemi, c'est-à-dire les étrangers en général ; mais beaucoup de passages (...) autorisaient à considérer cette haine comme permise ou même obligatoire, à raison des interdictions ou des mesures de rigueur édictées contre les peuples voisins. La haine de l'étranger ou de l'ennemi national avait fini par être regardée comme un sentiment louable et saint. (...) l'Évangile ne connaît pas d'étranger, parce que tous les hommes sont frères (...) il faut imiter le Père céleste, qui est bon pour tous les hommes, justes ou pécheurs. (71)

## **27. *L'Évangile selon Marc*<sup>xxvi</sup> 1912**

Il advint, un certain jour de sabbat, que les disciples, passant avec leur maître dans un sentier qui traversait des champs de blé, arrachèrent quelques épis pour en manger les grains<sup>xxvii</sup>. La façon dont le Christ justifie ses disciples ne laisse aucun doute sur l'intention de leur acte. Quelques pharisiens, les voyant, se scandalisèrent, non de ce qu'ils marchaient, puisque les pharisiens eux-mêmes étaient aussi dehors, et qu'on avait le droit de se promener, ni de ce qu'ils prenaient des épis qui ne leur appartenaient pas, car la Loi (Deut. XXIII, 26) permettait de le faire, si l'on avait faim, pourvu qu'on n'usât pas de faucille ; mais parce que la Loi proscrivait le travail de la moisson, comme tout autre travail, le jour du sabbat, et que, pour les pharisiens, arracher quelques épis, c'était moissonner. Sans discuter l'interprétation étroite donnée au précepte, Jésus s'attaque à la nature même de l'obligation. Sur le ton d'un homme qui connaît les Ecritures autrement que par la lecture des synagogues (cette nuance pourrait appartenir à la rédaction), il renvoie les pharisiens à l'histoire de David fugitif chez les prêtres de Nob (I Sam., XXI, 1-7). Nécessité n'a pas de loi : de même que David, parce qu'il avait faim, a pu manger les pains consacrés dont les prêtres seuls ont le droit de se nourrir, de même les disciples, qui sont affamés, peuvent ramasser des épis le jour du sabbat, bien qu'il soit défendu de moissonner. L'exemple est concluant ; nul n'aurait songé à contester la légitimité de l'acte accompli par David, homme inspiré, prophète, élu du Seigneur.

(100-102)

## Les Actes des apôtres<sup>xxviii</sup>

Jésus n'avait pas, au fond, plus de respect que Judas le Galiléen pour la puissance romaine, et il la vouait au même sort, mais il estimait que Dieu seul pouvait amener son règne en brisant le joug de l'opresseur, et il insistait, après les prophètes, sur la justice que Dieu réclamait de ceux qui devaient participer à ce règne de félicité ; il était moins pratique et plus moralement idéaliste que le violent sectaire qui résistait par le glaive ou le poignard à l'impôt romain. (314s.)

« Le lendemain il leur apparut comme ils se battaient. » - Le ms. D ajoute inutilement : « et se faisaient du mal ». On pourrait croire encore à une négligence du rédacteur s'abstenant de spécifier les circonstances de ce combat entre deux Israélites, parce qu'il a en tête le récit bien connu de l'Exode (II, 13-14) et qu'il le suppose connu de ses lecteurs. Ce jugement serait erroné : le symbolisme du récit précédent et les termes de celui-ci y contredisant. S'il n'est point dit d'abord que deux Israélites seulement se battaient, et s'il est dit que Moïse « apparut » aux combattants, c'est parce que les combattants figurent Israël dans son existence de désordre et d'injustice, et que « l'apparition » de Moïse exprime sa manifestation, son intervention autorisée, comme envoyé de Dieu. (...) « Et il essayait de les réconcilier à paix. » - Espèce de pléonasme qui est en rapport avec le symbolisme, parce qu'il ne s'agit pas, au fond, que d'une affaire individuelle, mais d'un accord général dans la justice pour la paix. Pour le même motif, Moïse ne dit pas simplement, comme dans l'Exode, à celui qui maltraitait l'autre : « Pourquoi bats-tu ton compagnon ? » - « Il dit : « Hommes, vous êtes frères ; pourquoi vous faites-vous du mal mutuellement ? » Le ms. D affaiblit le discours par sa paraphrase : « Que faites-vous,

hommes frères ? pourquoi » etc. Cette morale dépasse la perspective d'une rixe entre deux individus. Elle ne s'accorde même pas tout à fait avec la suite, où il est parlé de « celui qui maltraitait l'autre ». Mais cette incohérence n'existe pas au point de vue symbolique du récit, parce que, tout comme les « combattants » viennent de représenter l'Israël sans loi, l'agresseur injuste, qui réplique à Moïse dans les termes fournis par le récit de l'Exode, représenté l'Israël ultérieurement rebelle au législateur que Dieu lui a donné, en attendant qu'il le soit de même au Messie que Dieu lui a envoyé. (330-331)

### *L'Évangile selon Luc<sup>xxix</sup>*

Un jour de grâce était donné à Jérusalem, dont elle n'a pas profité plus que Capharnaüm, Chorazin et Bethsaïde. En réalité, la perspective du discours est celle de la ruine accomplie, l'emploi du mot « paix » pour désigner le salut se justifie suffisamment par le contexte, et il n'est pas autrement indiqué de voir là (...) une allusion à l'étymologie de Jérusalem (*visio pacis*).

« Mais maintenant cela est caché à tes yeux ». – L'aveuglement de Jérusalem entre dans les plans de la Providence ; elle ne veut pas voir, et Dieu lui cache où est le salut. – « Car viendront des jours sur toi où tes ennemis t'environneront de tranchées, t'investiront, te serreront de toutes parts ». – C'est la description d'un siège, et d'après Isaïe (XXIX, 3) ; mais l'auteur connaît le siège de Jérusalem par les Romains, et il connaît aussi la destruction de la ville. – « Et ils te renverseront par terre ». Autre réminiscence d'Isaïe (XXIX, 4).- « Ainsi que tes enfants en toi », - c'est-à-dire tes habitants (XIII, 34), mais assimilés aux enfants massacrés

dans le sac d'une ville (cf. II Rois, VIII, 12 ; Os. X, 14 ; XIV, 1 ; Ps. CXXXVI, 9). L'incohérence de la description provient du conflit des réminiscences bibliques (...Is. XXVI, 5 ; XXIX, 4, pour la ville renversée ; Ps. CXXXVII, 9 ; Os. X, 14, etc., pour les enfants écrasés).- « Et ils ne laisseront pas pierre sur pierre en toi ».- Ce trait vient plutôt de Marc (XIII, 2).- Parce que tu n'as pas reconnu le temps où tu étais visitée ».- Jérusalem a méconnu le temps où Dieu la visitait par son Christ dans la miséricorde (1, 68,78) ; il la visitera, il l'a visitée de nouveau pour le châtement. (471s.) (470-472)

Luc XX 9-11. La parabole des Vignerons meurtriers (...) est une façon d'apocalypse, où sont présupposées la mort de Jésus, l'évangélisation des païens, la ruine du peuple juif (...). (477)

LXXXII. Luc XXI, 9-11. La Fin. (...) «Et quand vous entendrez parler guerres et révolutions, ne vous effrayez pas ».-Marc (XIII,7) : « Et quand vous entendrez parler guerres et bruits de guerres, ne vous troublez pas ». (...) Marc semblait dire que la fin suivrait immédiatement les guerres, et comme celles-ci n'avaient pas manqué depuis le temps de Jésus, notre auteur a pris soin de marquer un intervalle. Les révolutions dont il parle pourraient être les événements compris entre la fin du règne de Néron et l'avènement du Vespasien. (491-493)

« Et il leur dit : Mais maintenant, qui a bourse la prenne, et pareillement la besace ; et que celui qui n'en a pas vende son manteau et achète épée ». (...) Ainsi l'épée va-t-elle être plus indispensable que le manteau. (...) ce n'est pas pour se procurer de quoi vivre qu'il est recommandé d'acheter une épée, mais pour se défendre en cas de besoin, et l'épée n'est pas moins nécessaire à celui qui a une bourse ; l'achat de l'épée est donc recommandé à tous, et si l'on conseille à celui qui n'a rien de vendre son manteau, c'est qu'il n'a pas d'autre

moyen de se procurer l'épée. Etrange conseil, quand même on le limiterait, comme il convient, aux moyens de défense que doivent avoir les gens qui voyagent en des contrées peu sûres. (...) Le rédacteur a (...) pu l'entendre plus ou moins métaphoriquement (cf. XII, 49-51; Mt. X, 34)

Mais le rapprochement est plus que singulier de ce conseil avec l'emploi réel de l'épée au mont des Oliviers ; et les disciples eux-mêmes vont parler des deux épées qu'ils ont. Prêter à Jésus, dans les circonstances où il se trouve, l'idée d'une défense à main armée, semblerait une hypothèse d'autant plus précaire, que l'esprit de l'Évangile y répugne par ailleurs. Il faut avouer cependant que notre récit, considéré sans parti pris, est construit réellement sur l'idée d'une semblable résistance, à laquelle deux épées sont supposées devoir suffire pour le moment, et qui s'exerce en fait dans l'incident de l'oreille coupée, sauf à être arrêtée par Jésus lui-même. Il se pourrait qu'on n'ait rien à retenir de tout cela comme historique (...). Cependant le fait d'une résistance opposée par les disciples à l'arrestation de Jésus paraît assez consistant, et aussi leur prompt déroute ; il serait donc possible également, bien que les interprètes n'aient guère songé à l'admettre, que notre évangéliste ait travaillé sur une source où la résistance des disciples avait été prévue et même encouragée par Jésus. Mais il est possible enfin, et peut-être est-il plus vraisemblable, que l'évangéliste ait construit maladroitement tout le présent passage sur le simple fait de la résistance attesté dans la source de Marc (cf. *Marc*, 421), et de façon à préparer ce qu'il en voulait retenir dans le récit de l'arrestation. Dans la réalité, celle-ci paraît avoir été plutôt un coup de surprise, contre lequel Jésus n'aurait pu se précautionner. (...) Les disciples sont censés n'avoir été frappés que du conseil à eux donné de s'armer. – « Et ils dirent », - très sérieusement, à ce qu'il semble :- « Seigneur,

voici deux épées ». –C'est tout ce qu'ils ont, et ils ont l'air de demander s'il en faut davantage. Evidemment il s'agit d'épées véritables (...) L'attitude prêtée à Jésus n'est pas à discuter au point de vue de la psychologie et de la morale : l'évangéliste ne lui attribue certainement pas l'idée d'une résistance armée à l'autorité juive et à l'autorité romaine; son discours n'en paraît pas moins justifier le coup d'épée qu'il réparera, sans blâmer celui qui l'a donné, et tout en défendant d'aller plus loin. Pose convenue et artificielle, par laquelle l'évangéliste entend expliquer et l'espèce de prédiction faite aux futurs missionnaires du Christ, et le coup d'épée de Gethsémani, et le respect de Jésus pour les autorités constituées. (522-524)

## **Les origines du Nouveau Testament<sup>xxx</sup>**

Peu importait que Jean et Jésus ne recommandassent pas la révolte violente contre les puissances de ce monde ; ils annonçaient leur imminente destruction. Et comment ces autorités auraient-elles pu estimer inoffensif le crédit que de tels prophètes trouvaient auprès des masses? (39)

Ces liens de famille que l'Évangile vient troubler ne sont pas à mettre au-dessus de l'Évangile, et ils n'ont de valeur (...) que si la religion les sanctifie. Saint-Luc (XIV, 25) a retenu la formule plus expressive et plus absolue (...) hait (...) L'expression adoucie de Saint Mathieu (...) qui aime son père où sa mère plus que moi (...) (43s.)



L'idée du règne de Dieu était répandue dans le milieu et dans le temps où Jésus a paru ; (...) c'était une notion de foi populaire. A telles enseignes, qu'elle provoquait alors des soulèvements (...) Le même principe animait les fanatiques de la grande guerre qui devait amener, en 70, la ruine du temple et de Jérusalem. (...) Entre ces fougueux zélotes et des prédicateurs tels que Jean et Jésus, il n'y avait qu'une différence, mais essentielle : les zélotes pensaient pouvoir et devoir contribuer à l'avènement de Dieu par la force des armes ; Jean et Jésus s'en remettaient à Dieu pour l'exécution de ses promesses. (...) Encore est-il que, de part et d'autre, existait la même confiance dans le possible et prochain anéantissement de la domination romaine. (41)

A la différence des zélotes, partisans du soulèvement à main armée, (...) Jésus attendait de Dieu seul l'intervention libératrice, la délicate simplicité de sa foi lui épargnant le fanatique aveuglement des énergumènes qui s'imaginaient, par la rébellion contre Rome, venir au secours de Dieu ou lui forcer la main. Cependant, la même foi l'empêchait aussi de voir l'inévitable danger qu'aurait sa démarche sur Jérusalem, où il trouverait en face de lui la puissance dont il annonçait, au moins implicitement, la destruction. (308s.)

Face aux guerres de son temps, Loisy établit des parallèles entre l'esprit conquérant des Divinités de Babylone et le Dieu-Moloch assistant les armées actuelles. Lors de la Première Guerre Mondiale, il met au pilori l'impérialisme allemand qui se sert de la Bible dans l'interprétation des théologiens Adolf von Harnack et Adolf Deissmann, théologiens de Guillaume II pour justifier la guerre.

## Guerre et Religion<sup>xxx</sup>

### Préface

L'accueil fait à ses réflexions sur la religion et la guerre encourage l'auteur à en donner une édition nouvelle (...) Il a semblé convenable de reproduire sans modification aucune l'opuscule *Guerre et religion*, qui passe maintenant son titre au volume.

(...) L'évènement principal qui s'est produit dans cet intervalle a été la participation de l'Italie à la guerre européenne dans des conditions de louable ambition nationale et de loyal courage. L'Italie intervient à une heure critique ; quand une vulgaire prudence pouvait lui conseiller d'attendre encore, elle poursuit la réalisation de sa nationalité propre et elle sert en même temps la cause de l'humanité.

Peut-être quelques personnes avaient-elles trouvé sévère et prématuré le jugement porté sur l'attitude équivoque et la prétendue neutralité de Benoît XV, mais le pape lui-même s'est depuis chargé de le confirmer. Ses déclarations officielles ne trahissaient déjà que trop éloquemment son indécision, ses craintes, ses petits sentiments de politique, et une singulière absence de sentiments humains, paternels et chrétiens, devant les peuples acharnés à se détruire. (...) on avait insisté sur le rôle ingrat que la papauté s'est attribuée à elle-même au milieu du conflit européen, sur cette position de témoin neutre, la plus effacée, il est permis de dire la plus pitoyable, que pût adopter en face des problèmes de droit, de haute morale individuelle, sociale et humaine, que pose cette guerre, une autorité qui se dit établie par Dieu pour indiquer à tous les peuples et à tous les hommes le chemin de la vérité. De Belgique et de France les croyants catholiques ont tourné leurs

regards vers le siège de Pierre, et ils ont dû constater avec stupeur que ce siège était vide. (...) Aucun effort d'intelligence n'est indispensable pour voir que, si les hommes sont tous frères, ayant Dieu pour commun père et l'immortalité bienheureuse pour dernière fin, la guerre n'a d'autre sens que celui d'un crime inexcusable contre Dieu et contre l'humanité, crime auquel tout chrétien devrait s'interdire de prendre la moindre part. Or, il n'est pas moins évident que cette façon d'entendre la position morale, le devoir et la destinée de l'homme, la signification de la guerre, n'est point en rapport avec les conditions véritables de l'existence, et que les chrétiens, sans s'en apercevoir, se comportent en temps de guerre comme si l'idée chrétienne n'existait pas pour eux. Le déploiement intense d'abnégation personnelle, de solidarité, de dévouement jusqu'à la mort au service de la cause nationale et de l'idéal qu'elle représente, ne procède point de la foi évangélique, mais d'une autre foi humaine, non moins absolue dans ses exigences, qui est autrement orientée et mieux fondée en réalité. (...) Ce que l'auteur a dit de l'esprit qui anime l'armée française est appuyé sur des renseignements directs. (...) On lui a objecté d'autre part que le sentiment religieux du dévouement à la patrie n'est pas celui qui anime le soldat au fort de la lutte, mais que tous sont emportés par l'ardeur de détruire pour n'être pas détruits, et que même, en dehors du combat, beaucoup de natures simples n'ont pas du service que la patrie leur demande l'idée très haute (...) la religion des combattants, si l'on voulait pousser l'argument jusqu'au bout, n'aurait donc pas seulement rétrogradé du christianisme vers les religions nationales, mais jusqu'à la religion des fauves qui s'entredéchirent, si toutefois les fauves ont une religion. Mais il s'agit, dans le passage cité, du sentiment moral qui inspire et domine la conduite du combattant, non de l'ardeur naturelle

qu'il met à vendre chèrement sa vie, tuant le plus qu'il peut, afin de n'être point tué lui-même. Godefroy de Bouillon et saint Louis, au milieu de la bataille, massacraient aussi pour n'être point massacrés, et ils ne pouvaient penser au Christ et à la vie éternelle que dans les moments de répit, à moins qu'ils n'aient été pris encore par la nécessité de donner leurs ordres. Ils n'en croyaient pas moins gagner ainsi leur part de paradis et ils travaillaient à la conquête du Saint-Sépulcre. L'atrocité de leur combat ne laissait pas d'être baignée dans une atmosphère religieuse qui était celle du christianisme.

(...) L'atmosphère religieuse qui environne notre combat, plus horrible que celui des croisés, est l'amour de la patrie. (...) Il lui est permis de considérer la guerre comme un fait brutal et même, dans une certaine mesure, comme un legs de l'animalité à l'humanité. Mais si la guerre a été un mal relativement inévitable, et qui le sera longtemps encore, la gloire de l'humanité ne serait-elle pas d'en limiter de plus en plus la cruauté ? Et pourquoi n'en viendrait-on pas à n'admettre plus de guerres légitimes que contre les peuples assassins ? (...) La mentalité allemande, telle qu'elle apparaît depuis le commencement de la guerre, ou plutôt telle qu'elle s'est formée avant la guerre et pour la produire, est curieuse à étudier en son aspect religieux. Cet amalgame de nationalisme fanatique et de christianisme dénaturé constitue un cas d'autant plus facile à observer que les Allemands n'épargnent point les manifestations de leur foi et qu'ils ont eu jusqu'à présent assez de confiance en eux-mêmes pour n'en point dissimuler ni atténuer les articles les plus extravagants. Ils ont confisqué Dieu et l'Écriture à leur profit. C'est pour eux que le Créateur a fait le monde, et c'est pour eux, c'est d'eux que l'Esprit saint parle dans la Bible.

Il est plaisant de voir M. Adolf von Harnack, pendant que le chancelier allemand s'excuse d'avoir violé la neutralité

belge, en alléguant l'intérêt supérieur de l'Allemagne, reprendre M. von Bethmann-Hollweg pour avoir voulu excuser ce qui n'avait pas besoin d'excuse, ce qui était légitime en soi, comme l'acte de David mangeant les pains sacrés qui avaient été offerts sur la table du dieu d'Israël. Le lecteur verra plus loin si l'exemple était heureusement choisi. Mais l'usurpation du texte scripturaire est caractéristique de l'Allemagne actuelle. On dirait que les savants allemands n'ont peiné sur la Bible depuis plusieurs générations, s'obstinant à en dégager le sens historique et original, que pour oublier en un jour ce grand effort d'exégèse scientifique et retrouver l'Allemagne et les Allemands dans tous les coins de l'Écriture. M. Adolf von Harnack, qui fut longtemps Adolf Harnack, est le savant que l'univers connaît, l'homme du monde le mieux instruit de l'ancienne littérature chrétienne (...). Ami personnel de Guillaume II et bibliothécaire de la cour impériale, M. von Harnack a depuis plusieurs années paru fort soucieux de mettre une sourdine aux libertés de l'exégèse en ce qui regarde le Nouveau Testament. Tout au début de la guerre, M. von Harnack a prononcé devant la colonie américaine de Berlin un discours où il a dit que le dépôt de la civilisation était, jusqu'à la veille de la crise présente, aux mains de trois peuples, à savoir l'Allemagne, l'Angleterre et les États-Unis : par la défection de l'Angleterre, il ne restait plus qu'un peuple s'éclairant du flambeau que porte l'Allemagne. M. von Harnack a, comme on voit, une certaine manière d'entendre la civilisation et de la connaître, aussi de l'ignorer. M. von Harnack a signé, peut-être même a-t-il rédigé le manifeste des quatre-vingt-treize *Il n'est pas vrai*. Et il est possible que M. von Harnack n'ait pas ri de lui-même quand il a prétendu autoriser pas l'exemple de David la violation de la neutralité belge.

La Bible entière est dominée par l'idée du règne de Dieu. Mais puisque Dieu est le dieu des Allemands, le règne de Dieu ne peut être aussi que le leur, et ils prendront à leur compte le droit de l'Éternel. Quand le propre frère de Guillaume II, s'en allant avec la flotte allemande vers l'Extrême-Orient, déclara qu'il y portait l'Évangile de Sa Majesté, le monde crut à une métaphore un peu hardie, provoquée par quelque contagion de l'éloquence impériale. Le monde se trompait. Sa Majesté a un Évangile, qui est censé celui de Jésus, et qui est l'Évangile des Allemands, l'avènement de leur règne. La prédication du vieil Évangile y peut servir, et le protestantisme allemand a des missionnaires à l'étranger, notamment en Chine et au Japon, et dans le centre africain. Au commencement des hostilités, le comité qui patronne ces missions s'est avisé que le christianisme serait perdu dans l'estime des nègres si l'on portait la guerre aux colonies africaines de l'Allemagne. Il adressa donc un manifeste aux communautés protestantes, même à celles des pays ennemis, pour solliciter une intervention réclamée, disait-il, par l'intérêt de l'Évangile. Ce manifeste, bien que signé par les noms les plus célèbres dont s'honore la liste des *Il n'est pas vrai*, tomba dans le silence universel. L'intention de sauver les colonies allemandes en Afrique était par trop claire, et les principales puissances intéressées, l'Angleterre et la France, n'auraient jamais pu être dupes d'une pareille manœuvre. (...) c'est la domination universelle du germanisme qu'il s'agit de promouvoir, non l'espérance du royaume céleste. (...) De cette absorption du christianisme dans le germanisme M. A. Deissmann nous apporte un témoignage non moins expressif, mais plus condensé et plus direct, à propos de la guerre même, de l'influence que la guerre allemande a, selon lui, exercée sur la religion allemande, et la religion sur la guerre, en sorte que l'une est l'autre, cette guerre se trouvant être l'acte suprême de

cette religion. Cas singulier d'un peuple qui s'est insurgé au XVI<sup>e</sup> siècle contre le catholicisme romain pour le rétablissement du pur Evangile, et qui naguère encore prônait le culte en esprit comme la seule religion digne de l'homme parvenu à la culture ; qui a formulé la théorie de l'individualisme religieux le plus absolu, résumant la religion dans le rapport purement personnel de l'âme avec Dieu ; et qui tout à coup s'aperçoit que Dieu est le dieu des Allemands, comme Iahvé était le dieu d'Israël, et Camos le dieu de Moab, que Dieu est le dieu des combats, grand exterminateur d'hommes et brûleur de villes, que le souci de sa providence est l'exaltation du peuple allemand, son œuvre l'instauration de la domination allemande, son règne celui de l'Allemagne sur la face de la terre ! (...) l'Allemagne idéaliste d'autrefois vit encore dans la nation de fer qui entreprend de régner sur le monde par l'épouvante. Tous ont identifié la religion de l'Allemagne à la culture allemande, et la culture allemande au militarisme allemand. (...) l'on va voir comment Deissmann, exégète émérite (...) perçoit dans la guerre allemande la plus haute manifestation religieuse qui ait jamais eu lieu sur la terre, une résurrection du christianisme primitif, mais infiniment plus puissante et plus grandiose que la première apparition, une épiphanie de Dieu qui autorise le peuple allemand à s'approprier les paroles de l'Evangile : « Vous êtes le sel de la terre ! Vous êtes la lumière du monde ! » (...) illusion volontaire d'un peuple nourri de la Bible, qui s'imagine réaliser l'Evangile en plus grand parce qu'il habille ses ambitions de métaphores évangéliques. (...) Le germanisme, nationalisme intégral, est fait de pur militarisme et de diplomatie pure, condamnable au point de vue de l'humanité, dans ses fins plus encore que dans ses moyens. (...) Au lieu de s'absorber dans le nationalisme, Dieu et le philosophe se retirent même de la lutte internationale, fixés

dans la région des idées pures, en attendant que vienne l'heure marquée au cadran de l'éternité pour le règne de la justice et l'avènement de la véritable humanité. Le christianisme, matérialisé dans la philosophie allemande de la guerre, n'aurait-il pas été volatilisé dans celle-ci, et en croyant pareillement atteindre son ultime définition ?

L'homme vit sur la terre en pèlerin d'un jour. Si fragile pourtant que soit la planète elle-même sur laquelle s'ébat cet être inconsistant, c'est elle qui le nourrit, lui et ses pensées fugitives. Ne perdons pas de vue les conditions qu'elle fait à son existence. Quels que soient les progrès de l'avenir, les hommes continueront d'être chair et os, et d'habiter à la surface du sol. Ne cherchons pas dans un idéal trop lointain et trop abstrait le principe de leur progrès. L'humanité réelle est celle qui vit maintenant. C'est de celle-ci, qui est nous-mêmes, qu'il convient de scruter, autant que possible, les folies pour y mettre quelque raison, les tares morales pour les corriger peu à peu, les germes de sagesse, de justice et de fraternité que déjà elle porte, pour les faire grandir et les amener à maturité. Juillet 1915 (Préface 3-23)

Les Belges ont voulu montrer qu'ils entendaient rester belges ; c'est pour ce motif essentiel que, ne voulant point se livrer eux-mêmes aux Allemands, ils ont protesté d'abord n'avoir pas le droit de leur livrer la France ; et qu'ensuite, au lieu de céder à la poussée de ces violents, afin de garder une chance à leur liberté dans l'avenir ils ont exposé leur pays à la ruine dans le présent. Le maître brutal qui maintenant les écrase ne se ferait pas scrupule, s'il était vainqueur, de les retenir sous son régime d'oppression, il continuerait d'ignorer l'âme belge qu'il foulerait de son lourd talon, et il ne finirait pas d'être fâché contre un peuple qui ne saurait pas apprécier les bienfaits de la « culture allemande ».



Quant à nous autres Français, les Allemands veulent se persuader que nous étions en proie depuis 1871 à une frénésie de revanche pour la défaite qu'ils nous avaient infligée en ce temps-là ; ce serait en vue de cette revanche que nous nous sommes ligüés avec les Russes, auxquels n'allaient pas naturellement nos sympathies, et que finalement nous nous sommes jetés dans les bras de l'Angleterre, notre vieille ennemie; cet appétit de vengeance aurait toujours fait obstacle au sincère effort que tentaient les Allemands pour se rapprocher de nous et nous prendre comme auxiliaires, comme premiers bénéficiaires de leur œuvre de paix.

Or il ne semble pas que ce désir de revanche nous ait grandement tourmentés. Nous avons été humiliés, et doublement, en 1870, par l'impéritie de nos dirigeants, la facilité des grands succès allemands, et par les défaites mêmes. (...) Si nous n'avons pas cessé de souffrir, si l'idée, la crainte - non le désir - d'une guerre éventuelle n'a pas cessé d'être présente à notre esprit, si nous n'avons pas pu nous empêcher de voir toujours dans l'Allemand un ennemi, c'est d'abord qu'il nous avait mutilés, nous ravissant des provinces qui ne voulaient pas être à lui, nous enlevant des frères qui voulaient rester nôtres. L'Allemagne n'a pas fait que nous humilier, elle a froissé profondément notre conscience nationale en lésant le droit des Alsaciens - Lorrains, et elle nous a blessés au cœur. Cette blessure qu'elle nous avait faite, elle-même a pris soin de l'entretenir, de l'envenimer. Notre douleur, malgré tout et malgré nous, se serait, à la longue, apaisée, si le joug de l'Allemagne avait été moins pesant sur nos anciens compatriotes, si ces derniers s'étaient accoutumés à être allemands, si nous avions pu être Assurés que l'Allemagne, satisfaite et honteuse de ce premier larcin, était désormais disposée à respecter notre indépendance nationale et ne cherchait pas l'occasion de nous ruiner à fond dès que

nous refuserions de nous laisser conduire et absorber par elle. Nous ne pouvons oublier le danger de guerre avec l'Allemagne, parce que réellement l'Allemagne nous menaçait. (...) Pas plus que le pays notre gouvernement ne voulait la guerre et il s'est associé de bonne foi à tout ce que l'Angleterre et la Russie ont tenté pour résoudre pacifiquement le conflit créé par l'Autriche. Il n'a rien fait pour exciter l'opinion en faveur de la guerre ; il a même travaillé à entretenir dans la nation jusqu'à la dernière heure les espérances de paix qu'il voulait conserver lui-même. La proclamation qui accompagnait le décret de mobilisation était pour expliquer que la mobilisation n'est pas la guerre et qu'elle était, dans la circonstance, le meilleur moyen de sauvegarder la paix. C'était presque du pacifisme à une heure où l'on aurait pu trouver plus expédient de ne faire appel qu'au sentiment patriotique.

La France, comme la Belgique, comme la Serbie, combat pour l'existence, elle combat pour rester elle-même et n'être point assujettie à l'Allemagne. Les Allemands, qui n'estiment et n'admirent que les Allemands, nous ont méprisés au-delà de nos mérites en supposant que nous étions follement désireux de la guerre et incapables de la soutenir. La guerre, nous ne la voulions pas, nous la redoutions. Nous pouvons bien dire aujourd'hui que nous ne la voulions pas assez, que nous aurions dû la vouloir, nous défier davantage de l'adversaire qui nous guettait, voir ou tendaient ses armements croissant, et, comme tous ses efforts allaient à l'asservissement du monde, diriger tous les nôtres vers une défense qui était celle de notre vie nationale et de la liberté universelle. Nous nous sommes beaucoup trop laissés endormir aux Assurances pacifiques de l'Allemagne, et nous n'avons pas assez vu qu'elle ne nous donnerait la paix que dans l'obéissance. Mais, la guerre s'imposant à nous, nous la faisons, sûrs de notre bon

droit, sans défaillance, avec un espoir et une confiance que l'expérience de 1870 empêchait d'être dans nos cœurs avant les événements présents.

L'agression allemande nous a rendus à nous-mêmes. Nous avons compris qu'il fallait vaincre ou mourir, et nous avons voulu vaincre. (...) Nous sommes dominés par le même sentiment que les Belges : « Nous ne voulons pas être allemands ». Et ce sentiment est chez nous d'autant plus intense que l'on est plus rapproché de la frontière allemande, plus exposé aux convoitises du barbare. Tant que nous vivons, nous voulons vivre, et ce qui nous donne force maintenant contre l'envahisseur, ce n'est ni un appétit de conquête ni la haine que mériterait un ennemi fanatique, cruel et injuste, c'est l'amour de notre vieille France, qui est notre tout, que nous voulons garder, que nous voulons sauver. (...) en nous opposons à la tyrannie allemande, nous ne faisons point échec au progrès de la vérité et de la justice en ce monde, que nous leur Assurons, au contraire, quelques chances d'avenir, que nous protégeons contre la rage de l'exterminateur une portion notable du patrimoine de l'humanité.

Cependant l'Allemagne se prétend innocente comme l'enfant qui vient de naître, douce comme l'agneau, et elle n'attend pas qu'on célèbre ses vertus, elle les exalte par toutes les voix de ses pasteurs et de ses docteurs, dans le temps même où elle n'étale aux yeux du monde que sa force brutale et son mépris de tout droit public et privé. Nation de proie qui proteste hautement n'avoir voulu que la paix, parce qu'elle aurait préféré satisfaire, sans risquer les chances des combats, son appétit de domination. L'Allemagne crie qu'on la force à la guerre, parce qu'on ne lui a pas permis de régir l'Europe et le monde au gré de ses ambitions. La guerre, elle l'a longuement préparée, et, au dernier moment, elle l'a voulue, quand aucun de ceux qu'elle combat n'était décidé à la faire.

Elle était derrière l'Autriche menaçant l'indépendance de la Serbie ; elle s'est démasquée en jetant son ultimatum à la Russie, puis à la France, sachant fort bien que ni la Russie ni la France ne pouvaient se rendre aux injonctions de l'empereur d'Allemagne ; quand l'Angleterre l'a menacée à son tour, elle-même a répondu qu'elle ne pouvait arrêter sa mobilisation commencée ; certes, l'intervention immédiate de l'Angleterre dérangeait ses plans ; mais elle n'ignorait pas que l'Angleterre ne pourrait de sitôt envoyer sur le continent une armée considérable ; et elle s'est dit que, passant sur la Belgique, elle pourrait prendre Paris et anéantir l'armée française avant que les Russes eussent eu le temps de concentrer leurs troupes à sa frontière orientale, puisqu'elle se retournerait contre les Russes et les écraserait avec le concours de l'Autriche ; après quoi la culture allemande et les Allemands seraient les maîtres de l'univers, l'Angleterre à elle seule ne pouvant plus s'opposer à leurs progrès. C'est pour la réalisation de ce plan grandiose, longuement mûri, que l'Allemagne, confiante en sa force et avide de butin, s'est lancée dans une guerre que personne autre qu'elle-même ne lui a imposée. L'échec ne l'a même pas encore instruite à dissimuler ses ambitions. Provisoirement maîtresse de la Belgique, elle s'y comporte comme si désormais la Belgique était à elle ; non contente de la ravager (...) elle ne permet pas qu'un archevêque (...) dise (...) que la Belgique n'appartient toujours qu'à elle-même. Les Allemands s'imaginent qu'un peuple est une propriété sur laquelle on n'a qu'à mettre la main si l'on est assez fort pour la prendre. Ainsi nous prirent-ils jadis l'Alsace et la Lorraine ; ainsi sont-ils disposés à prendre encore et à prendre toujours. (...) Ils n'ont pas fini de vouloir mettre « l'Allemagne par-dessus tout ». Leur foi reste entière dans l'excellence de leur culture et ils continueront de vouloir répandre cette culture sur le monde, sans s'apercevoir que le monde y répugne. (...) on

serait fort empêché de trouver au fond de la culture allemande une autre idée dominante que celle même de la domination allemande. La guerre que font les Allemands n'est rien moins qu'une croisade pour le triomphe de l'idéal chrétien dans le monde ; c'est le règne de l'Allemagne, non le règne de Dieu, qu'ils veulent établir.

Il est vrai que de tous les belligérants les Allemands sont ceux qui se réclament le plus de Dieu. Les autres peuples appellent Dieu à leur secours ; les Allemands ne prennent pas cette peine ; ils sont sûrs de l'avoir avec eux. Est-ce que Dieu n'est pas le dieu des Allemands ? Lui aussi est conquis, enrégimenté ; aussi bien n'est-il guère qu'un officier général dans la suite de l'empereur, qui le traite familièrement. Ce vieux dieu est l'esprit de l'Allemagne, son génie tutélaire, l'expression mystique de sa force. Il n'est pas la personnification d'un grand idéal humain, d'une civilisation vraiment universelle dans son principe et ses tendances, mais de la culture allemande, c'est-à-dire de la science mise au service des intérêts les plus étroitement allemands et des convoitises allemandes. Le dieu des Allemands est la personnification d'un appétit national, et il n'apparaît grand que par les proportions colossales de cet appétit qu'il figure. Il appartient à l'équipement militaire de son peuple comme une cocarde ou la pointe d'un casque. Le peuple se croit religieux parce qu'il porte cet emblème, et pour la même raison l'armée allemande doit être censée irréprochable. Tout dernièrement, le plus grand théologien de Guillaume II, M. Adolf von Harnack, osait encore dénoncer ce qu'il appelait les calomnies de la presse étrangère contre l'armée allemande, « si noble et de moralité si austère » (...). (1) Internationale Monatschrift, octobre 1914, p. 23) Le dieu des Allemands inspire à ses fidèles une grande admiration pour eux-mêmes, et les atrocités qu'ils peuvent commettre en faisant sa guerre ne sont point

péché devant ses yeux. Le dieu des Allemands est une forme de l'orgueil allemand. Ce n'est pas pour lui qu'on se bat, c'est lui qui, avec les Allemands et par eux, se bat pour l'Allemagne. Guillaume II écrivait naguère que ce dieu avait inspiré son grand-père Guillaume Ier pour la fondation de l'empire allemand ; sans doute a-t-il inspiré aussi Guillaume II pour la guerre présente. Le dieu des Allemands est un très vieux dieu. Lorsque les rois de Ninive, grands tueurs d'hommes et voleurs de contrées, faisaient le récit officiel de leurs expéditions, ils ne manquaient pas d'écrire : « Avec la protection du dieu Assur mon seigneur, je marchai contre tel pays. » Le dieu portait le nom même du peuple ; Assur était l'Assyrie, Assur était l'Assyrien. Le dieu des Allemands est l'Allemagne, il est l'Allemand. Son nom sur les drapeaux de l'Allemagne n'empêche pas la guerre voulue par Guillaume II d'être d'intérêt purement allemand, et même il ne signifie pas autre chose que cet intérêt, que le furieux désir d'abattre au profit de l'Allemagne les peuples voisins des Allemands. La guerre de Guillaume II n'est pas plus religieuse au fond que ne le furent celles de Sennachérib et de Nabuchodonosor. L'invocation du dieu des Allemands ne fait qu'en accentuer le caractère de nationalisme étroit et avidement égoïste.

(...) Et l'on pourrait se demander si l'Europe est encore chrétienne ou si elle l'a jamais été. Car le christianisme a proclamé la fraternité des peuples ou plutôt la fraternité de tous les hommes sans distinction de nationalité. Or ce sont les nations prétendues chrétiennes qui maintenant s'exterminent sans pitié. Le christianisme est-il donc en train de se détruire lui-même ou bien n'existe-t-il déjà plus ? Aurait-il passé sur le monde comme un rêve d'immortalité bienheureuse, sans y laisser seulement le souvenir de la loi d'amour qu'il disait être la sienne ? Les dieux qu'il avait supplantés semblent ressuscités. Assur de Ninive, Marduk de Babylone, Amon de

Thèbes, Jupiter Capitolin revient dans le dieu des Allemands. Que fait cependant le dieu des chrétiens ? Chefs et peuples se conduisent comme s'ils ne le connaissaient pas. Mais la terre est encore pleine de ses représentants officiels, et sans doute n'auront-ils pu rester muets devant la crise présente, le plus formidable démenti qui ait été porté à leur foi depuis qu'elle existe. On est stupéfait du peu qu'ont trouvé à dire l'Évangile et l'Église. (...) jamais plus belle occasion ne pouvait s'offrir à eux de proclamer le grand enseignement de Jésus touchant la fraternité des hommes, avec les conséquences qui découlent de ce principe. Combien rares pourtant sont les voix qui se sont élevées pour rappeler la doctrine du prophète galiléen, et combien peu d'écho ces voix ont trouvé ! (35-51)

M. A. von Harnack, bibliothécaire de la cour où M. Dryander est prédicateur, compare la même Belgique aux pains sacrés que l'antique David mangea, dit l'Écriture, faute d'autres provisions, pour ne pas mourir de faim. Ni le pieux prédicateur ni le savant bibliothécaire n'ont daigné penser que la Belgique, c'étaient les Belges, et que les Belges étaient des hommes, et que ces hommes avaient un droit, la propriété de leur sol et d'eux-mêmes, les Allemands, d'autre part, à moins que leur dieu ne leur ait donné des droits particuliers sur tous les peuples, n'ayant pas celui de considérer Belgique et Belges comme une chose à eux ni de les encombrer d'une guerre qui ne les regardait pas.

Si les meneurs de l'opinion allemande, chefs politiques, pasteurs et professeurs, étaient capables de se regarder eux-mêmes pour se connaître et se critiquer un peu, au lieu de s'admirer sans réserve, ils verraient bien que l'Allemagne a la principale responsabilité dans les causes éloignées de la présente guerre, puisqu'elle la préparait, qu'elle ne cessait pas d'en menacer l'Europe, et qu'elle comptait sur cette guerre éventuelle pour asseoir définitivement une sorte d'hégémonie

que l'Allemagne aurait exercée sur le monde ; ils s'apercevraient aussi que le moindre esprit de conciliation de la part du gouvernement allemand aurait pu, jusqu'à la dernière heure, empêcher le cataclysme, et qu'il n'y a eu de sa part qu'exigences impérieuses suggérées par un fol orgueil et une confiance téméraire dans le succès. (...) Si le mot « sacrilège » a encore un sens, il doit s'appliquer à ceux qui se rassasient de meurtre, de viol et de pillage en invoquant le nom de Jésus. (...) Si nous devons défendre notre patrie contre ceux qui l'attaquent, la guerre est légitime ; mais, si nous sommes tous frères, nous devons nous embrasser, au lieu de nous entretuer. L'Évangile de Jésus ne suppose point la patrie, il la supprime. (...) Ce n'est pas que l'idée de la fraternité universelle soit à traiter d'extravagance, et l'impérissable honneur de Jésus sera d'en avoir ébauché le principe en termes plus nets et plus persuasifs que personne avant lui. (...) Dans l'ébranlement de l'ancienne foi, qui se produit au XVIIIe siècle, l'Allemagne a pu paraître un moment se tourner, comme la France, vers un grand idéal d'humanité qui était (...) une adaptation de l'idéal évangélique. Mais le vieil esprit national s'est réveillé au cours du XIXe siècle, et à la place du dieu de la métaphysique chrétienne, à la place du dieu de l'Évangile, à la place du Christ, on a vu surgir le dieu des Allemands, renouvelé du Iahvé de l'Ancien Testament, qui tue les Canaéens pour donner leur pays à Israël son peuple, renouvelé aussi des antiques divinités de la Germanie, farouches et guerrières, qu'on appréciait pour leur utilité. Les Germains, dit César, estiment seulement les dieux qui leur servent, *quorum aperte opibus juvantur*. (*De bello gallico*, VI, 21) (...) Benoît XV fut élu juste au moment où la guerre allemande montrait en Belgique le caractère que l'on sait. (...)

Beaucoup néanmoins s'encourageaient à penser que le nouveau pontife (Benoît XV) allait prendre conscience de la



douleur infinie qui est maintenant au cœur des peuples et qu'il allait la crier bien haut, sans colère de l'âme ni violence du langage, mais pour exprimer l'horreur que doit éprouver, en face d'un pareil massacre, tout homme qui n'est pas un tigre. Il aurait proclamé la honte éternelle d'une civilisation qui aboutit à cette boucherie. Il aurait pleuré l'humanité mourante, cette belle jeunesse où il y avait tant d'intelligence, et de courage, et de ressources pour l'avenir des nations, et qui tombe dans la nuit avec nos espérances. Il aurait dit la désolation des foyers, la ruine des campagnes, la destruction des villes, les ruines morales surtout, les crimes amoncelés. Il aurait flétri ceux qui, dès longtemps, avaient soufflé la défiance, la jalousie, la haine, l'appétit du carnage, dans les masses crédules et excitables. Il aurait dénoncé le mystère d'iniquité, le monstrueux forfait de ceux qui avaient voulu la guerre et qui en porteraient devant l'histoire,- lui aurait dit aussi devant Dieu,-la responsabilité. Il pouvait tout dire sans nommer personne, et même il ne devait nommer personne. Il devait faire appel à la conscience de tous devant un juge suprême qui serait cette conscience même de l'humanité. Il devait remontrer à tous que les peuples ont aussi des devoirs sacrés les uns envers les autres (...) et qu'une nation n'est pas une proie à dévorer par un voisin plus fort ; et que la guerre n'autorise ni le vol, ni le viol, ni le meurtre des individus inoffensifs, qui n'est toujours qu'un assassinat ; et que l'invasion d'un pays ne supprime pas son droit à l'indépendance ; et que la force brutale s'exerçant contre la justice n'est que brigandage. Dans cette justice même il aurait montré la solution du conflit, l'Europe ne pouvant être définitivement pacifiée que si l'on n'y voit plus un seul peuple opprimé. Il aurait terminé par des paroles d'amour, en indiquant l'immense effort qui serait à faire, l'immense bonté qui devrait inspirer cet effort, pour que les peuples revivent

après la tourmente, que les âmes se rassérènent, que les hommes apprennent enfin à s'aimer comme le voulait Jésus, que les ruines, toutes les ruines se réparent, qu'un monde nouveau, meilleur que l'ancien, surgisse de ces décombres, et les, et que soient oubliés les jours ténébreux. (GR 1915 52-67)

L'impartialité est un devoir et une vertu ; la neutralité est affaire de vulgaire prudence et l'on peut dire de politique. (...) Or c'est de neutralité que se pare Benoît XV, tout en affectant l'impartialité. (68-79)

Parmi ceux qui meurent glorieusement pour la patrie, il en est qui ont gardé les sentiments de l'espérance chrétienne, et d'autres, en très grand nombre, qui y sont absolument étrangers. (...) Un jeune soldat qui a eu la foi et qui ne l'a plus, interrogé sur cet esprit de religion catholique dont certains disent qu'est pénétrée notre armée, répond : « Sans aucun parti pris, je crois pouvoir vous affirmer que jamais je n'ai vu un soldat, soit dans les tranchées, soit au repos, témoigner de la moindre préoccupation religieuse. » Ces hommes-là, pourtant, n'ignorent pas qu'ils sont en danger immédiat et incessant de mort. « Ils savent (...) par quotidienne expérience, que la mort peut les atteindre à chaque minute ; et ils ne songent même pas à la vie future. Je crois bien que tout ce qui touche à la religion n'existe plus pour eux. » (...) Benoît XV, comme il était naturel, se sera trouvé seul capable d'adresser au ciel une prière neutre. Chaque peuple a maintenant (...) pour religion essentielle l'amour de son pays. (...) il est une idolâtrie, une *autolâtrie*, qui est toute prête à sacrifier à sa propre gloire, à l'accroissement de sa puissance, tout le reste de l'humanité, c'est la religion de la patrie allemande, c'est l'Allemagne et le culte du dieu allemand. Elle se considère comme une religion humaine, mais c'est le culte de l'Allemand, non celui de

l'humanité, qui y domine ; et l'Allemand n'est adorable que pour l'Allemand lui-même. L'Allemand se trompe tout à fait quand il s'imagine que sa culture de fer est le suprême idéal auquel puisse aspirer l'universalité des hommes. Il faut être Allemand pour se permettre de penser que le règne de l'Allemagne sur le monde serait le véritable règne de la justice et le règne de Dieu ; que le peuple allemand tient seul le flambeau de la civilisation ; qu'il défend en ce moment contre des voisins jaloux le trésor de tous les biens spirituels et moraux. Cette folie de grandeur est purement insupportable pour ceux qui en voient les excès ; elle appelle sur ceux qui en sont atteints la seule leçon qui les puisse mettre en voie de guérison, s'ils sont guérissables, la leçon de l'adversité.

Les Anglais se font une autre idée du rôle qu'ils ont à jouer dans le monde, (...) travailler au règne de la justice égale entre les peuples civilisés, de défendre les droits des petites nations et de maintenir les idéals de liberté et de légalité de l'Europe occidentale contre le règne de « sang » et de « fer », et la domination de tout le continent par une caste militaire. Cet esprit de liberté qui est la condition de tout développement humain, nul ne contestera qu'il soit un idéal et un sentiment réellement vivants dans le peuple anglais. (85 – 91)

A travers quel chaos de brutalités, d'oppressions, d'injustices, s'est fait jour la simple idée de la personnalité humaine et du respect qui lui est dû ! N'est-il pas vrai que cette idée, à peine réalisée dans la masse des individus chez les peuples dits civilisés, n'est pas encore bien efficace dans le régime intérieur de ces peuples et l'est encore moins dans les occasions qui les mettent en hostilité ouverte ? Si l'on veut en croire les Allemands, ils auraient, avant tous, découvert le droit de la conscience humaine (...) La France de la Révolution est peut-être le pays qui a le plus intensivement

développé (...) l'idéal d'un peuple qui entend se gouverner dans la liberté, l'égalité, la fraternité, la reconnaissance du droit qu'a chaque peuple d'être ainsi lui-même, la notion d'une humanité faite de nations libres et amies. Et c'est en partant de cette grande idée qu'elle abdiqua sa propre liberté, c'est-à-dire la meilleure partie de sa personnalité, aux mains de Bonaparte, et qu'elle se précipita sous ses ordres à la conquête de l'Europe ! L'idée n'en était pas moins lancée, elle a fait son chemin. (...) Cependant l'idéal grandit par les injures même qu'il reçoit, et les événements se chargent parfois d'amener ceux qui l'ont le plus bafoué à s'en faire les apôtres les plus fervents. Il n'est certes pas impossible et il est à souhaiter que l'Allemagne, instruite par le malheur, revenue de sa frénésie conquérante et de son orgueil insensé, mais restée Allemagne et toujours vivante dans les limites véritables de sa nationalité, ne se voyant plus d'avenir que dans la liberté et dans la justice, s'éprenne ardemment de justice et de liberté. En ce temps-là, si les peuples dont l'histoire est sans péché ont seuls l'autorisation de lui jeter des pierres, elle ne sera point lapidée. La guerre aura peut-être fait d'autres conversions qui ne seront point sans éclat, et quand même l'Allemagne aurait été la dernière et la plus grande coupable, nul ne pourra lui refuser le pardon promis par l'Évangile à tous les pécheurs repentants. Nul non plus ne pourra la convertir malgré elle, et son avenir sera dans ses mains. A elle de voir si elle reformera sa culture par le sens du droit, de la véritable humanité.

Il ne faut pas se faire trop d'illusions sur le prochain avenir. C'est surtout dans l'idéal que se rencontrent la vérité et la bonté, que la justice et la paix s'embrassent. Dans la réalité, ces choses excellentes se créent laborieusement. Certes il convient, il faut que la prochaine paix se fasse dans la justice. Mais nous savons tous et tous nous devons nous rappeler que

ni la justice ni la paix ne tiennent tout entières dans la lettre d'un traité. (...) il s'agit (...) (de) l'aspect religieux et moral de l'œuvre de paix.

Chacun aura éprouvé que la patrie est sa mère dans toute la vérité du mot. Elle est sa maison d'humanité. Il est beau de dissenter sur la fraternité des peuples, mais on ne sert efficacement la république universelle qu'en servant d'abord la sienne, en l'honorant et en se dévouant à elle. Il faut savoir la comprendre pour l'aimer utilement. C'est lui faire tort que de s'enfermer dans un nationalisme étroit, égoïste et farouche. Ce qui rend l'Allemagne odieuse et ce qui la perd est cette forme de patriotisme aveugle et avide, qui ne connaît que soi, n'estime et n'admire que soi, dédaignant et opprimant tout le reste. Une nation civilisée qui se livre à ce sentiment peut tomber dans l'aliénation mentale. Notre patrie sera d'autant plus grande que nous croirons n'avoir jamais assez fait pour la grandir. Si nous comprenons où est sa véritable grandeur, nous ne courrons pas le risque du fanatisme. On peut voir maintenant où mène la folie des conquêtes. Ce qui fait à la France une place à part au milieu des peuples, c'est qu'elle a balbutié la première le nouvel Evangile de vérité, de liberté, de justice et de fraternité. (99 – 107)

Les fameux droits de l'homme sont les obligations de la société envers l'individu, les devoirs de tous envers chacun. Non moins évidents, non moins indispensables sont les devoirs de l'individu envers la société, de chacun envers tous. Le fondement de ces devoirs, qui est celui de la société, (...) de la religion éternelle, est simplement que chacun se doit tout entier à la société qui l'a élevé, parce qu'il lui doit tout ce qu'il est. Qu'il lui rende ce qu'il a reçu d'elle. Par cet échange perpétuel, la société, l'humanité subsistent, par là aussi elles peuvent prospérer et grandir (...) Ce don de soi n'est pas fait directement à l'humanité, et même, en temps normal, pour le

plus grand nombre, il n'est fait à la patrie que dans une mesure assez limitée ; chacun se donne à sa famille, à sa profession, à une entreprise d'utilité spéciale. Cependant tous, dans leur sphère ou plus humble ou plus élevée, travaillent à l'œuvre nationale, (...) à l'œuvre de l'humanité. La notion morale de l'humanité, de la solidarité humaine, donne ainsi à l'existence humaine une signification dont on ne saurait exagérer la grandeur. Cette notion prise au cœur de l'humanité même, au cœur de l'humanité telle qu'actuellement l'humanité se montre, a par conséquent une valeur profonde, une valeur de réalité, et en même temps une valeur mystique, une valeur religieuse. C'est une véritable foi ; c'est, en un sens, la foi des siècles passés, comme c'est la foi du siècle présent, comme ce sera celle des siècles à venir, tant que l'humanité raisonnable vivra sur la terre. (...) où est, pour celui qui se sacrifie jusqu'à la mort, l'intérêt du sacrifice ? L'avantage ultérieur est pour les autres, non pour lui, qui n'est pas payé autrement que dans la générosité, dans la beauté même de son sacrifice. Le pur amour de Dieu sur lequel ont spéculé autrefois les mystiques chrétiens est précisément ce sacrifice complet de soi à l'idéal entrevu. (...) La preuve en est dans l'innombrable quantité de ses martyrs. Jamais foi plus généreuse, plus essentiellement morale, plus puissante en effet, donc plus riche d'avenir, ne s'est emparée des âmes. (...) Si (...) il devient de plus en plus difficile (...) de trouver un sens précis à la première partie de l'antique promesse : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux », ils n'en seront que plus fermement dévoués à la seconde, qu'ils interpréteront au gré de leurs meilleures aspirations : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » (Mars 1915) (108 – 111)

Des guerres saintes, de l'épouvantable sainteté dont est pourvue la guerre allemande, se rencontrent en effet dans les humanités inférieures qui ne sont point parvenues à l'idée

d'humanité, qui ignorent même la notion de justice internationale, qui sont à elles-mêmes tout l'univers et qui se sont fait un dieu de leur appétit. Toute manifestation de la force nationale est ainsi une épiphanie divine. On avait cru à tort que les peuples européens étaient sortis de cette religion brutale ; les Allemands du moins y sont retombés par tout l'effort de leur pesante culture.

Humainement parlant, il n'est pas de guerres saintes, la guerre étant d'elle-même inhumaine et conséquemment impie, si les mots de sainteté et de piété doivent garder dans le langage de la civilisation une valeur morale. Il peut y avoir cependant des guerres justes, contre des groupes humains qui sont ou qui se mettent en dehors de l'humanité, ou plutôt au-dessous, ne connaissant d'autre droit que la force, d'autre raison que l'extermination, d'autre passion que la convoitise et la haine. Contre ces humanités sans humanité, l'humanité peut et doit se défendre, et la guerre est légitime. Mais de guerre sainte, (...) il n'en est que pour les peuples de demi-culture qui ont gardé la mentalité du sauvage sous les dehors de la civilisation et qui prennent pour divinité leurs armes de mort. La guerre est la révélation suprême du dieu allemand, la forme parfaite de la religion allemande. (...) Le caractère que la guerre communique à la religion allemande n'est pas autre chose, selon M. Deissmann, que le réveil des forces chrétiennes primitives qui s'étaient rouillées en temps de paix ; c'est pourquoi des paroles qui n'avaient pas été dites pour les Allemands du XXe siècle n'ont jamais trouvé meilleure application qu'en eux ; ils peuvent prendre pour cri de guerre l'exhortation de Paul aux Corinthiens (I Cor. XVI, 13) : « Soyez vigilants, fermes dans la foi, comportez-vous en hommes et soyez forts », ou bien celle de l'Apocalypse (II, 10) : « Sois fidèle jusqu'à la mort. » Puisque le christianisme brave la mort, n'est-il pas la religion de la guerre ? (...) Et

n'est-ce pas encore pour les Allemands, poursuivis par « la haine du monde », qu'il a été dit (*Matth.v*, 11) : «Heureux êtes-vous si les hommes vous injurient, vous persécutent, proférant contre vous toutes sortes de calomnies à cause de moi ? » Enfin il est (...) une parole que les Allemands sont autorisés à prendre pour eux parce qu'elle consacre la mission du peuple allemand ; et cette parole c'est le mot du Christ à ses disciples (*Matth. V*, 13-14) : «Vous êtes le sel de la terre, vous êtes la lumière du monde.» Quoi qu'il en soit de sa signification historique et « palestinienne », c'est aux Allemands, déclare modestement M. Deissmann, qu'elle convient aujourd'hui en esprit et en vérité.

De cette exégèse abracadabrante tous les savants de l'Allemagne riraient bruyamment si elle ne venait point d'eux et si elle n'était point faite pour les flatter. (...) Jésus et les apôtres se sont sacrifiés sans tuer personne. Ce n'est pas tout à fait la même chose que de s'exposer à la mort en tuant ses ennemis et en en tuant le plus possible. C'est jouer sur les mots que de présenter le christianisme primitif comme une religion de guerre parce qu'il brave la mort : comme le Christ, il ne la brave qu'en s'exposant à la subir, mais il s'interdit de la donner. (...) Jésus a servi par la pure et simple abnégation un idéal spirituel de charité et d'immortalité. L'Allemagne poursuit par l'extermination un idéal de domination temporelle ; l'Allemand n'entend perdre la vie que pour gagner l'univers. L'Évangile et la religion allemande ne sont pas sur le même plan, et la religion allemande est exactement le contraire de l'Évangile ; si elle prétend être l'Évangile, elle n'en sera que la caricature. Parce que Jésus a dit (...) qu'il n'était pas venu apporter la paix, mais la division (*Matth. IX*, 34), il ne s'ensuit pas que le Christ ait patronné la guerre : il a prévu que ses disciples seraient trahis et persécutés par leurs proches, il n'a pas dit un mot pour les engager à se battre



contre eux ni contre personne au monde. La pensée de l'Évangile sur la guerre est dans la parole prêtée au Christ pour réprimander le disciple qui avait tiré l'épée à Gethsémani contre les satellites du grand - prêtre (*Matth. XXVI, 52*) : « Remets ton épée en sa place ; tous ceux qui prennent l'épée périssent par l'épée. » (...) Le rapprochement de la guerre présente avec le jugement dernier n'est qu'un enfantillage : les soldats de Guillaume II sont peut-être les anges du dieu allemand pour l'exécution de ses vengeances ; ils ne sont pas les messagers de la justice éternelle. Abandonnons au jugement de l'histoire ces pauvres Allemands qu'on nous dit si calomniés, que nous avons osé appeler barbares quand ils étaient seulement durs et cruels par discipline ; mais tenons pour certain dès maintenant que ce n'est point pour la cause du Christ qu'ils se sont exposés à la sévérité de notre blâme. Faisons également confiance aux siècles futurs pour donner le sort de ridicule qu'elle mérite à la prétention qu'ont les Allemands d'être le sel de la terre et la lumière du monde. Le sens « palestinien » de ces antiques formules était purement moral, concernant la vérité de l'Évangile et sa pratique, sans aucun rapport avec quoi que ce soit qui ressemble à la culture allemande, à ses manifestations et à ses produits. Le sel de la vertu allemande est tout en explosifs, et la lumière de la science allemande se résout en gaz asphyxiants. Le genre humain a besoin d'un autre secours pour s'élever dans l'ordre du vrai et du bien. Si Jésus pouvait répondre à M. Deissmann, il lui dirait que les Allemands semblent avoir toutes les qualités requises pour devenir les bourreaux de l'humanité, mais qu'ils ont grand tort de regarder ce tempérament comme une forme de mission providentielle, qu'ils n'ont pas de quoi s'en glorifier, et qu'il serait peut-être prudent à eux, s'ils ne désirent pas que la postérité s'amuse trop à leurs dépens, de ne point draper ainsi leur orgueil dans ses paraboles. Admettons

que la guerre est la plus haute expression de la religion allemande, puisque des Allemands très autorisés nous le disent : c'est que cette religion n'a rien de commun avec l'Évangile. (141- 151)

« La guerre est la guerre » au sens allemand du mot ; des procédés inhumains qui conduisent au succès sont des moyens de guerre, si détestables soient-ils. Le monde peu à peu réagit contre cette philosophie de la guerre, qui peut-être ne sauvera pas le peuple qui la professe : c'est qu'il réagit contre la guerre elle-même ; on voudrait civiliser la guerre, mais on travaille à son abolition, guerre et civilisation étant des choses contradictoires et inconciliables, bien qu'elles puissent temporairement coexister. (152- 155)

Certes, les traités de paix, si égoïstes qu'aient été la plupart du temps les motifs qui animaient les négociateurs, ne furent pas que des contrats d'animaux astucieux où le plus simple était exploité par le plus habile ; ces contrats étaient sacrés, on les tient encore pour tels, et ce trait n'est point de l'animalité. Dès la plus haute antiquité l'on constate l'existence de pactes jurés ; il est vrai que souvent ce sont les plus forts qui les imposent aux vaincus sous la religion du serment, et que le serment a pu consacrer beaucoup d'usurpations et d'injustices. Cependant le plus ancien traité juré qui soit actuellement connu, et qui est encore subsistant en original au Louvre, sur la stèle dite des Vautours, monument sumérien de vingt-sept ou vingt-huit siècles antérieur à l'ère chrétienne, est pour délimiter le territoire de deux villes, Lagash et Oumma, après reprise d'un morceau que les gens d'Oumma avaient enlevé à ceux de Lagash : ceux d'Oumma s'engagèrent sous les plus terribles imprécations à ne pas dépasser la borne. Nous ignorons combien de temps le traité fut observé, mais, quand même il ne l'aurait été que quelques années, il aurait été salutaire. Si rudimentaire qu'y

soit la notion de justice, il la fait valoir, il la garantit, il la fait respecter : le grand filet de Babbar, le dieu soleil et le dieu du droit, devait s'abattre sur les parjures. (Heuzey et Thureau-Dangin, *Restitution matérielle de la stèle des Vautours* (Paris 1909) Nous pouvons rire aujourd'hui du grand filet de Babbar, mais les gens de Lagash et d'Oumma ne riaient pas. Le filet de Babbar les initiait à la justice et conséquemment à l'humanité. Dans la Bible, lorsque l'antique Jephthé s'en va disputer au roi de Moab un territoire empiété par celui-ci sur Israël, il lui dit (*Juges*, XI, 24) : «Est-ce que tu n'es pas maître du territoire que t'a donné ton dieu Camos ? Pourquoi ne serions-nous pas maîtres du territoire que nous a donné Iahvé notre dieu ? » Si naïve que soit cette logique, elle vaut bien celle des Allemands, car elle fonde le droit des nationalités, non sur la force, mais sur le respect de leur individualité, ou plutôt elle veut le fonder ; car l'argument de Jephthé n'a point encore converti les peuples ; mais l'argument n'en est pas moins bon, et l'on voit s'il est ancien ! Est-il besoin de rappeler la vieille Rome et le droit des fétiaux, prêtres gardiens des pactes jurés ? On dira que tout cet étalage du droit par les romains n'a servi qu'à couvrir indéfiniment leurs rapines et que l'invocation du droit n'a été qu'un artifice hypocrite de leur diplomatie. Mais c'est le cas aussi de répéter ce qui a été dit de l'hypocrisie, hommage involontaire que le vice rend à la vertu. Bien avant le moyen âge il a existé une idée du droit international, plus ou moins imparfaite, mais réelle, assez puissante pour s'imposer comme idéal, bien que reniée constamment en fait, comme il y avait une idée des devoirs individuels, toujours reconnue théoriquement, nonobstant les innombrables accrocs qui s'y faisaient dans la pratique. Autant il serait niais d'admettre que la justice a toujours régné dans le monde, parce qu'on en parle depuis quelques milliers d'années, autant il serait faux de penser que la justice n'a jamais été qu'un mot inventé par les

hommes pour couvrir leurs perfidies. Ce mot portait une idée et une force morales, vaguement conçues d'abord et faiblement agissantes, impératives pourtant, très hautes dans leurs prétentions, d'autant plus estimées qu'on les voyait moins obéies. La diplomatie la moins scrupuleuse n'en a jamais pu faire abstraction complète. Machiavel et Bismarck ne suffirent pas à créer une prescription contre la tradition universelle de l'humanité civilisée. La diplomatie a une loi reconnue bien mal observée, et cette loi n'est pas autre que la justice. (...) Au lieu de disparaître dans l'économie idéale où règnera le principe de la fraternité humaine et de la coopération, le diplomate en sera venu finalement à la réalité de ce qu'il disait être sa fonction depuis l'antiquité, c'est-à-dire à traiter en toute franchise l'équilibre d'intérêts qui ne seront pas autre chose que des droits. Car il faudra toujours parler de droit, réaliser le droit, fonder et promouvoir la justice, le principe de la fraternité humaine, auquel s'arrête Miss Petre dans sa vision de la cité future (...) Jusqu'à ce que vienne cette félicité d'apocalypse, des traités équitables resteront le plus sûr moyen de garantir la paix internationale. (...) Un traité demande à être abrogé quand il apparaît insuffisant, quand il aboutit au contraire de sa fin, quand il devient un instrument de trouble et de discorde au lieu d'être un instrument de paix. S'il a été imposé par la violence et l'injustice, il ne sera pour l'opprimeur qu'une garantie passagère contre l'opprimé, qui de son côté n'y voit qu'une contrainte humiliante. (...) L'obligation du traité avait été instituée en garantie de la vie nationale, et elle s'évanouit dès que le traité devient un principe de mort ; la guerre devient inévitable si les parties contractantes ne s'accordent pas sur la révision du traité qui met en péril l'existence de l'une d'entre elles. Mais ce beau principe a-t-il la moindre application dans le cas de la guerre actuelle, et peut-on, au point de vue de la

justice et du droit international, faire bon marché de la violation du territoire belge par les Allemands, comme si ceux-ci n'étaient blâmables que dans leur intention de s'annexer la Belgique ? (...)

La violation de la Belgique est un crime ajouté au crime de la guerre. Il n'y a pas lieu de le pallier en spéculant sur la fragilité des traités en général. Le traité que les Allemands ont déchiré n'avait point vieilli ; il concernait un peuple que les Allemands n'avaient pas le droit d'utiliser à leur gré contre leurs ennemis. La violation de ce traité n'est donc pas moins condamnable en elle-même que les motifs qui l'ont suggérée. L'Allemagne a su choisir les moyens qui convenaient à ses fins, et moyens et fins sont pareillement immoraux.

(...) La question (...) serait de savoir si l'esprit de nationalisme va baissant, et dans quelle mesure les guerres internationales sont la condition des existences nationales. Le patriotisme germanique a le même caractère absolu que la guerre allemande ; il n'y entre aucun élément de morale internationale ; l'Allemand s'est fait une philosophie de la barbarie, et il s'est mis à battre les gens pour qu'ils croient en lui. Mazzini voulait que chaque peuple apportât sa contribution au bien général de la famille humaine ; mais comment organiser cette contribution ? Et si l'humanité ne formait qu'une famille, le sentiment national y subsisterait-il ?

(...) La grande affaire maintenant est celle de la paix à venir : finira-t-on par une paix véritable ou seulement par un traité ? Y a-t-il à compter désormais sur l'idée d'un arbitrage international ? Sans doute, si les nations voulaient se soumettre à un tel arbitrage ; mais le voudront-elles, et le peuvent-elles ? (...) Tant que la paix à tous prix sera la paix avec déshonneur, aucune nation noble ne s'interdira de combattre pour elle – même ou pour d'autres. Tant qu'il y aura des causes pour lesquelles il vaudra la peine de mourir, il

y aura des causes pour lesquelles on pourra tuer. Tant que la vie internationale souffrira de maux pour lesquels la guerre est le seul remède possible, la guerre sera possible. L'expérience de la guerre présente ne nous aura pas entièrement transformés ; notre connaissance et notre pouvoir resteront limités ; la guerre même aura laissé des semences de haine que les meilleurs devront surveiller pour qu'elles ne germent pas en de nouveaux conflits ; la période de réaction qui fatalement résultera de la guerre sera particulièrement dangereuse, parce que les plus francs auront appris à se défier, les plus généreux à haïr, les plus désintéressés à être égoïstes. (165 – 176)

Et comme les Allemands ont réalisé dans la guerre le maximum d'atrocité, dans la diplomatie le maximum d'immoralité, ils ont réalisé dans le patriotisme le maximum d'étroitesse et d'inhumanité. (...) Le nationalisme allemand lui-même, et l'on peut dire lui surtout, se considère comme un type supérieur d'humanité qui s'identifie à la culture allemande, et que les Allemands prétendent imposer à l'humanité par la force, mais en justifiant leur tentative par l'excellence de ce type et de cette culture. Aussi colossale que naïve est l'illusion qu'ils se font sur la valeur universelle de leur idéal ; aussi orgueilleux qu'absurde est le dessein d'y convertir le monde par la violence. Ce n'est pas toutefois le propre des Allemands d'identifier à leur culture particulière l'idéal de l'humanité. Depuis que les hommes vivent sur la terre, tous les peuples en ont fait et ils en font encore autant. Les Allemands sont remarquables seulement par l'outrecuidance de leur conviction à une époque où il est moins permis qu'autrefois d'ignorer les humanités voisines, et par l'étrange aberration qui leur a fait prendre leur artillerie pour un moyen de conquête morale, dans un temps où les idées commencent à compter davantage pour elles-mêmes et à se défendre par leur valeur intrinsèque. Le germanisme n'est

donc pas la forme absolue et typique du patriotisme ; il est une forme assez grandiose, mais surtout extravagante et dangereuse, d'humanité.

L'humanité une et universelle n'existe pas encore, et même l'idée qu'on se fait de cette humanité dans l'avenir manque passablement de consistance. (...) L'idée paraît bien être en formation, ainsi que la chose même. L'humanité se cherche et se réalise comme elle peut dans les humanités existantes ; sans doute arrivera-t-elle quelque jour, à travers maintes catastrophes, dont nous voyons vraisemblablement une des plus énormes, -l'avenir dira si elle aura été une des plus fécondes, -par des approximations de moins en moins grossières, par une communication plus intime de ses idéals, à réaliser une façon de conscience générale qui des humanités disparates fera une humanité encore multiforme. Les chances de réalisation que peut avoir cette hypothèse n'autorisent pas à lui réserver le nom d'humanité, que, tout bien considéré, elle n'a point mérité encore, et à le refuser aux ébauches d'humanité qu'ont été et que sont les diverses civilisations avec leurs idéals nationaux et religieux.

C'est dans ces idéals que l'humanité, fière et pauvre, malheureuse et confiante, s'est affirmée et s'affirme vivante ; et les rudiments de l'humanité future, une et parfaite, que nous rêvons pour nous encourager au travail dans la « vallée de larmes » existent déjà dans les humanités d'aujourd'hui. Il faudrait seulement les dégager, les rassembler, les fortifier, les exalter. Même les Allemands trouveront, quand ils voudront, dans leur tradition nationale et chrétienne, chez ceux des leurs qui dans le passé furent vraiment grands, la condamnation du crime qu'ils ont voulu commettre contre la liberté du monde. L'accord des nations ne serait pas tellement difficile si, au lieu de s'opposer les unes aux autres par ce qu'elles ont de pire,

elles avaient la volonté de se rapprocher par ce qu'elles ont de bon.

Rechercher la formule d'une paix universelle et perpétuelle doit être d'une spéculation hasardeuse. Mieux vaudrait la disposition à solutionner en toute équité les différends qui se présentent. L'idée de la justice internationale n'est point nouvelle sur la terre ; c'est la pratique qui est ardue. Il en va de même pour la justice sociale. Les plus belles théories (...) n'aboutiront à rien sans la capitulation des égoïsmes. Ce n'est pas précisément le nationalisme qui s'oppose sur ce point à l'humanité, mais certaine forme de nationalisme ; on conçoit fort bien une forme de nationalisme dont l'idéal soit humain, comme on en conçoit et on en voit d'autres dont l'idéal est principalement égoïste. Mais tout nationalisme porte en soi une humanité, une vie humaine imparfaite, qu'il ne tient qu'à lui de développer. L'humanité peut être conçue comme supérieure au simple internationalisme, parce qu'elle ajoute aux relations pacifiques un sentiment de fraternité. Mais les relations pacifiques sont-elles possibles et durables sans ce sentiment ? (...) Le danger d'illusion, quand il s'agit d'idéal humain, ne consiste pas seulement à croire obtenu déjà ou immédiatement réalisable le bien qu'on a imaginé, mais à regarder cet idéal comme un type absolu qui devrait s'imposer à tous, rien de meilleur n'étant plus à trouver. Il y aura toujours un au-delà de ces rêves, si définitifs qu'ils paraissent à ceux qui les font, c'est-à-dire à nous-mêmes, qui ne nous laissons pas de les faire. (...) Quel besoin avaient les savants allemands de se solidariser avec les méthodes et les exploits du militarisme allemand ? Et comment un Eucken (...) a-t-il pu signer le manifeste *Il n'est pas vrai* ? (177- 183)

Un traité, quel qu'il soit, ne donnera pas la paix à l'Europe, s'il reste une nation décidée à le violer, dès la



première occasion favorable, pour imposer aux autres sa domination ; et il est bien superflu de supputer les chances qu'aurait de s'établir un arbitrage international si l'on concède à Bernhardi qu'une nation qui se respecte ne doit pas soumettre à un code international sa conception du droit. (Miss Petre cite la traduction anglaise du livre de Bernhardi sur l'Allemagne et la prochaine guerre, *Germany and the next war*, p. 32.) (190s.)

(...) si les traités ont été depuis de longs siècles la forme plus ou moins imparfaite du droit international, non des conventions arbitraires et dépourvues de toute signification morale, l'arbitrage pourrait être et serait, nonobstant les défauts inhérents à tout ce qui est humain, une forme supérieure de ce même droit, adaptée aux progrès des nations dans l'humanité vraie, dans le respect de la justice et dans la considération du droit d'autrui. C'est nécessairement dans une institution de ce genre que prendront corps et réelle efficacité les aspirations des peuples vers la justice et la paix. On y viendra plus ou moins vite, et la nouvelle machine fonctionnera plus ou moins bien. Mais si les nations européennes ne sont pas vouées à une irrémédiable folie, l'expérience de la guerre présente devra leur apprendre à toutes que c'est leur existence même, et non seulement l'avenir de la civilisation, qui est en jeu dans le parti qu'elles prendront pour le règne de la force ou pour celui du droit. « Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il perd la vie ? » dit l'Évangile (*Marc, VIII, 36*) Que sert-il aux nations de lutter pour la domination du monde, si dans cette lutte elles s'épuisent à en mourir ? Elles aimeront mieux vivre en s'imposant quelque justice.

L'idée de la justice internationale est ce que les peuples semblent actuellement capables d'entendre en fait de règle vraiment humaine de leurs rapports. C'est donc cette idée qu'il

faut prendre pour base de l'édifice de paix. C'est cette notion qui, pour l'heure, est un idéal humain. (...) L'humanité réelle est la pauvre boiteuse, un peu folle, inconsciemment égoïste et méchante, qui peu à peu, au cours des siècles, se redresse, est moins dupe de ses fantaisies, prend quelque idée de ce qui est vrai, est moins dupe de ses appétits, prend quelque sentiment de ce qui est bien, est moins remplie d'elle-même, a quelque respect d'autrui, se fait moins en chacun de ses membres et en chacun de ses groupes le centre de l'univers, tend à se reconnaître en tout homme et en toute nation. Toutes sortes de béquilles sont nécessaires à cette infortunée pour soutenir sa marche incertaine. Ne les lui brisons pas dans les mains avant qu'elle en ait trouvé de meilleures (...) et surtout ne nous figurons pas qu'elle marchera jamais sans béquilles, guidée seulement par un programme abstrait de vérité, de justice et de bonté. (194s.) (Juillet 1915)

Loisy fait la critique des livres *le Sens de la Mort* de M. Paul Bourget, et du *Voyage du Centurion* d'Ernest Psichari et s'oppose à la doctrine que seuls les chrétiens savent bien mourir sur le champ de bataille, il témoigne de la mort de trois de ses amis qui considéraient la mort dans la guerre comme simple accomplissement de leur devoir sans penser à une récompense éternelle dans l'au-delà.

A quoi bon philosopher aujourd'hui sur le sens de la mort et sur le sens de la vie. N'est – il pas trop évident que la vie et la mort des hommes ne comptent guère et qu'elles signifient peu de chose dans l'économie générale de l'univers ? Le soleil, en ces jours d'angoisse, ne s'émeut pas plus du sort des humains que des accidents qui surviennent ici-bas dans les fourmilières, ou du grand carnage qui se fait sans relâche parmi les animaux de la terre et les poissons des eaux. Encore est-il pourtant que la vie et la mort sont de quelque importance pour les hommes eux-mêmes, et qu'ils se demandent parfois – ceux du moins qui n'ont rien de mieux à faire, n'étant point sous le coup des exigences pressantes de la vie et de la mort - ce que peuvent bien signifier et la mort et la vie. (...) Ni la vie ni la mort ne dépendent de nous; elles nous dominant, et nos spéculations ne sauraient les changer au fond. (...) La vie et la mort, quoi qu'elles soient et quoi qu'elles vaillent, sont notre inévitable destin.

La plupart vivent et meurent sans s'arrêter beaucoup à méditer sur la vie et sur la mort. Sans doute sommes-nous au monde pour vivre et pour mourir, non pour savoir le dernier mot de la mort et de la vie. De leur raison profonde le sort ne nous a point constitués juges. Il nous a marqué notre place, et la société dont nous faisons partie nous a utilisés en nous donnant une consigne qui est censée suffisante pour régler notre conduite dans la vie, jusqu'à la mort. (...) A dire le vrai, les hommes vivent et meurent parce qu'il leur faut vivre et mourir ; ils sont à vivre en attendant la mort, et ils suivent leur petit chemin sans trop savoir, sans trop prévoir. Il convient, par conséquent, de ne point exagérer la portée réelle des

croyances et des théories diverses qui se sont produites sur ce thème de la vie et de la mort, et de n'attacher point trop grand prix à celles que l'on entretient pour soi-même. Cependant, parce que l'homme est un animal pensant, la vie pour lui ne va pas sans une certaine idée de l'existence. (...) Ainsi a-t-il rêvé indéfiniment sur ce qu'il était et sur ce qu'il deviendrait, conjecturant au delà du réel un monde invisible qui gouvernait le monde visible, et où se rendaient les morts. La figure de ce monde invisible, conçu par l'imagination, a varié selon les peuples et les temps. Quelque chose qui n'a pas varié, un principe qui a réellement gouverné l'existence des hommes dans toutes les sociétés humaines, c'est que les individus, élevés et soutenus par le groupe social auquel ils appartiennent, se doivent plus ou moins, et même tout à fait, à la collectivité qui les porte. Ce principe, moins apparent, mais plus intimement conscient que les croyances d'outre-tombe, est la loi suprême des rapports humains depuis l'origine de l'humanité, donc la loi de la vie, en sorte que la notion métaphysique de la vie et de la mort se présente à l'égard de cette loi comme un complément, un ornement, un symbole où se repose l'intelligence pour satisfaire sa propre inquiétude. La loi véritable n'est pas dans le symbole où s'arrête l'esprit, mais dans le principe qui règle le vouloir et l'action.

Les graves événements auxquels nous assistons n'ont point changé cet état de choses. Ceux qui participent le plus activement à la mêlée des peuples vivent et meurent en hâte, sans discuter ni la vie ni la mort, défendant leur société, leur patrie, leur idéal d'humanité, mourant pour que vivent cette société, cette patrie et cet idéal, abstraction faite, si on l'ose dire, de leurs opinions et de leurs croyances touchant la signification transcendante, philosophique ou théologique, de la vie et de la mort. Ce sont les désœuvrés de l'arrière qui éprouvent le besoin d' (...) interpréter (...) ces faits énormes

qui ne viennent à l'appui d'aucune théorie (...) et qui ne démontrent, à première vue, qu'une chose, déjà surabondamment démontrée par l'histoire, à savoir la disposition où sont les sociétés humaines de sacrifier les vies d'hommes à l'intérêt, bien ou mal compris, de leur conservation et de leur expansion. (9- 13)

(...) on veut nous expliquer *le sens de la mort* : comme si personne en France avait besoin d'une semblable explication. (...) Ceux que nous avons perdus savaient bien pour quelle cause ils allaient à la mort, et nous le savons bien aussi. Que l'on respecte leur sacrifice et le nôtre, et qu'on n'essaie pas de nous enrégimenter en leur nom sous un drapeau qui ne fut point le leur ! Ils sont morts pour la France, pour celle d'aujourd'hui et pour celle de demain, et ils n'avaient pas le vain projet de ramener le passé. Qu'on ne les fasse point témoigner contre l'idéal de liberté pour lequel ils sont tombés. Nous sommes témoins de ce qu'ils avaient au cœur. Mais on nous assure qu'une certaine foi est la seule qui permette d'affronter courageusement la mort, et l'on ajoute que cette même foi est aussi la seule qui donne à la vie son équilibre ; elle seule nous adapterait aux exigences morales et aux conditions inexorables de la mort et de la vie, d'où l'on devrait conclure que cette foi, lumière de l'existence humaine, est l'éternelle vérité de Dieu. Voyons donc d'un peu plus près ce que valent ces hautaines assertions. (18-19)

Car le vrai croyant ne se sacrifie pas précisément en vue de la récompense éternelle ; il se sacrifie, comme ont fait tous les gens de bien et tous les hommes de quelque moralité depuis qu'il y en a, par le sentiment de ce qui lui paraît être le devoir. Le sacrifice, le vrai, exclut l'intérêt propre ; on est sacrifié, l'on se dévoue à un intérêt général et collectif. Ce sacrifice accompli volontairement suppose le sentiment plus ou moins conscient d'une obligation vis-à-vis de la collectivité

qui en profite. Le sacrifice dont il s'agit, au lieu d'être orienté vers la récompense, implique le désintéressement personnel, avec une espérance qui ne concerne pas le sujet lui-même, mais le bien public, l'avantage ultérieur de la communauté, en vue duquel il se sacrifie. Il est absurde, palpablement, de supposer un sacrifice directement intéressé, le sacrifice personnel ne pouvant qu'exclure l'intérêt personnel, ou bien il n'y aurait qu'un marché, non un sacrifice.

La doctrine de l'Eglise est bien plus profonde que celle de ses frivoles avocats. L'Eglise désigne comme principes et motifs du renoncement le devoir, qu'elle appelle volonté de Dieu, et le dévouement, qu'elle appelle charité, amour de Dieu et amour du prochain. Elle impose au simple fidèle l'obligation d'aimer Dieu pour lui-même et par dessus toute chose, c'est-à-dire que la considération du devoir en soi, du bien en soi doit primer toute considération personnelle, et qu'il ne faut pas aimer Dieu uniquement pour le salut qu'il donne, pour le bonheur qu'il promet, mais d'abord et essentiellement pour lui-même, en sorte que chacun doit lui consacrer sa vie, parce qu'elle lui est due et qu'elle ne saurait être bien employée qu'à son service. La considération du salut personnel vient en second lieu, l'économie providentielle voulant que l'homme trouve l'immortalité bienheureuse dans la consécration totale de son existence à Celui qui l'a tiré du néant et racheté de la mort éternelle. L'immortalité bienheureuse est donc un encouragement et une récompense, mais ce n'est pas la raison proposée au sacrifice. (...) Le vrai sacrifice, la véritable action sacrée, n'est pas dans la mort, mais dans le dévouement, et c'est le dévouement généreux avec lequel on risque sa vie qui est efficace, c'est lui qui est fécond. C'est pour la patrie que l'on s'expose, à elle que l'on se donne, à elle que l'on consacre sa vie, au risque de la perdre. (...) Il est trop évident que la plupart des nôtres n'ont

aucun besoin qu'on leur explique un mystère qui, pour eux, n'existe pas ; ils savent bien qui fait appel à leur dévouement et pourquoi ils se donnent. Ils ont de la vie et de la mort une idée plus saine et plus solide que cette image bâtarde de la vieille foi. Ils emploient leur vie et ils l'exposent afin de préserver la liberté de leur pays, de sa tradition, l'avenir de leur foyer et de leur patrie. Ils ne se sacrifient pas à des intérêts matériels ni à un intérêt personnel. L'intérêt saurait bien calculer ; et les combinaisons ne manqueraient pas pour sauver l'intérêt matériel, sans l'honneur, et les souvenirs, et l'âme du pays.

(...) Partout et toujours les individus se sont exposés pour le salut commun, et l'entrain qu'ils ont mis à se sacrifier ne dépendait pas, en général, de l'importance que pouvaient avoir pour eux les croyances d'outre-tombe. Ces croyances chez beaucoup de peuples, étaient assez vagues, et l'on peut dire que, chez aucun peuple, pas même chez les peuples chrétiens, elles n'ont réussi à rendre la mort pratiquement désirable. Combien y a-t-il aujourd'hui de croyants catholiques à qui la seule foi de l'immortalité enlève toute crainte de la mort et la fasse souhaiter? (26-40)

(...) le commun des bons chrétiens (...) ce n'est pas non plus en cet appareil de stoïque désespérance que meurent maintenant les braves gens qui n'ont point retenu les symboles de la vieille foi. Ils ont offert et ils sacrifient, comme les autres, leur existence pour la patrie ; ils ont exposé leur vie et ils meurent pour que la France vive ; ce faisant, ils ont pensé, comme les autres, accomplir un devoir, et certes ils l'ont accompli ; ils croient, de plus, que leur sacrifice n'est point inutile, qu'il contribue, au contraire, à la préservation de ce qu'ils ont de plus cher au monde. Et ainsi leur fin n'est ni sans espoir ni sans consolation ; assez vraiment grands pour n'attacher point tant d'importance à leur personnalité, ils se

sont fait un avenir de la cause qu'ils ont servie jusqu'à la mort. Oui, ils sont nombreux, ceux qui meurent ainsi, avec cette confiance, qui s'endorment avec la foi de leur idéal humain. Paix et honneur soient à leur tombe. (...) Celui qui écrit ces lignes avait dans notre armée trois amis particulièrement chers, voisins de son cœur et de sa pensée. Tous trois sont morts, et voici ce qu'ils étaient, voici ce qu'ils ont fait :

A cinquante ans, le premier s'était engagé dès le début de la guerre. (...) Enfant de l'Alsace et de la France, il voulut, bien qu'exempté par son âge, prendre une part active à la défense nationale. Dans les derniers mois de 1914, il était auprès de Soissons, respecté de ses camarades, estimé de ses chefs qui soupçonnaient en lui le conducteur d'hommes qu'il avait été. Toujours le premier au danger, il fut frappé à mort le 12 janvier 1915, près de Crouy, sur un terrain qui est resté aux mains des allemands, et il a été cité à l'ordre du régiment. Ses lettres respiraient la confiance, sans crainte aucune du sort qui l'attendait, qu'il prévoyait, ayant frôlé plusieurs fois la mort avant de la subir. Jamais ne se vit plus simple et plus parfaite « adaptation » d'un vivant héroïque à la mort qui l'a couronné. Or, celui-là était pire qu'un simple incrédule, puisqu'il était ce que d'un certain côté on appelle avec horreur un apostat. (...) il était assez large d'esprit et de cœur pour ne point mépriser ni outrager ce passé, et il n'était pas homme à renoncer jamais au devoir ; c'est au devoir qu'il s'est généreusement « adapté », jusqu'à la mort.

Le second n'en était qu'à la quarantaine ; il fut mobilisé dans la territoriale et affecté à la garde d'un port méditerranéen. « Le sergent X., écrivait-il plaisamment, défend Toulon, que nul n'attaque. » (...) savant déjà réputé (...) ayant devant lui la plus brillante carrière. (...) à lui aussi restaient la bonté et l'esprit de dévouement au devoir. (...) il se fit verser dans l'armée active. Au commencement de l'année



1916, il était sous-lieutenant, et il a été blessé mortellement le 28 février, dans une action d'éclat, à Boesingue (Belgique), décoré de la Légion d'honneur avant de rendre le dernier soupir. Et ce mourant demandait : « Ai-je bien fait tout mon devoir ? » Ah ! certes, il l'avait fait, et plus que son devoir, si ceux de sa sorte pouvaient jamais trouver qu'ils en font assez. « Adaptation » d'une grande âme à un devoir qu'elle prolonge au dernier terme de ses forces, et sans autre crainte, sans autre regret que de n'avoir pas pu faire davantage, pas plus que de donner sa vie...

Et le troisième était dans sa vingt-sixième année. (...) quand (...) la guerre éclata. Faible de santé, après deux ajournements, il venait d'être embrigadé parmi les secrétaires d'état-major ; service facile en temps de paix, mais qui, dès les premières semaines de la guerre, lui pesa tellement par cette facilité même, qu'il demanda à entrer dans un régiment de zouaves. Il commença, après une citation à l'ordre de la brigade, par avoir les pieds gelés dans les tranchées du côté d'Ypres, et il fut plusieurs semaines à s'en remettre, puis il retourna en Belgique ; devenu sergent, il s'offrait pour toutes les missions difficiles, et il avait plaisir à aller entendre ce qui se disait dans la tranchée d'en face ; cité à l'ordre de la division le 9 mai 1915, pour un audacieux succès de combattant, il s'en allait le surlendemain, au péril de ses jours (oubliant qu'il avait un frère médecin, retenu contre tout droit prisonnier en Allemagne), ramasser quelques blessés ennemis, tombés entre les deux lignes, qui se lamentaient, disait-il, à fendre l'âme, et que nul, ni d'un côté ni de l'autre, n'osait secourir. Entre temps, ce brave enfant, quand il était au repos, se reprenait à ses études, rédigeant par exemple une petite dissertation sur l'idée de la fin du monde dans la première Epître de saint Paul aux Thessaloniens (...) Il a été tué net, le 5 avril 1916, par un éclat de fusée allemande, dans une de ces

missions périlleuses où il se plaisait à narguer le danger. Pour son dernier exploit, il fut cité à l'ordre de l'armée. Il disait que ses compagnons affrontaient la mort sans seulement y penser, sans aucune préoccupation de l'au-delà. Lui-même en faisait autant. Il « s'adaptait » joyeusement à la mort, sans rien ignorer pourtant de ce que la vie pouvait lui promettre ; il savait bien, lui, ce qu'il voulait faire de la sienne ; mais il savait aussi que, s'il succombait dans cette guerre, il ne périrait pas en vain.

Ainsi meurent des hommes dont certains diraient, avec on ne sait quelle nuance d'insolent mépris, qu'ils n'avaient pas la foi. Dites, si vous voulez, qu'ils s'étaient détachés des vieux symboles de la foi chrétienne. Mais ils avaient une foi, certes, et profonde, et puissant, et noble, une foi qui leur était commune avec vos morts, à vous, et qui les rendait tous frères. La France n'a pas deux catégories de héros dont l'une, la vôtre, serait plus grande, et plus belle, et plus sainte que l'autre, celle des prétendus incroyants. La France reconnaît tous ceux qui croient en elle, et jamais elle n'admettra cet humiliant partage. Nos morts sont légion comme les vôtres, et comme les vôtres ils ont droit au respect. Honte et malheur à qui insinue que ces malpensants n'étaient pas capables de bien mourir ! Bonne a été leur mort, et bonne était leur pensée, puisque cette pensée était toute loyale et de dévouement. La croyance antique, dont vous vous aidez, leur était une entrave. Ce n'était pas pour être moins dévoués qu'ils l'ont laissée tomber. Gardez-vous donc d'insulter à leur trépas illustre, ou bien,- recevez- en l'avertissement charitable, - l'insulte retombera sur vous, avec la malédiction du pays. (45-54)

Dès avant la guerre il s'était produit chez nous un mouvement politico-religieux dont la presse catholique et réactionnaire faisait grand bruit. (...) ce qu'il y avait à constater en fait était surtout un effort tapageur, qui n'a point

cessé, de propagande monarchiste, sous le couvert de ce qu'on appelait *le nationalisme intégral*. (...) le nationalisme militariste que le péril de guerre encourageait, et que la guerre a tout naturellement surexcité, (...) affecte chez certains une couleur religieuse, (...) un courant (...) de mysticisme qui n'est pas très loin de ressembler (...) au culte du dieu allemand. Les attaches de cette religion militaire avec l'Évangile de Jésus (...) n'existent point. Mais les vieux textes sacrés ont cette complaisance d'être inintelligibles en grande partie pour qui ne les a pas philologiquement étudiés, - c'est-à-dire pour la presque totalité de leurs lecteurs, - et de se pouvoir ainsi prêter à tous les contresens que suggèrent le préjugé, l'intérêt et la passion. C'est pourquoi le Christ évangélique, si indifférent à toutes les choses de ce monde, si dédaigneux de la force matérielle, si complètement étranger à nos idées de patrie et de nationalité, ce Christ (...) d'un idéal plus que pacifiste devient une divinité sanglante, un maître de l'extermination, un chef céleste des armées nationales, Jésus Sabaoth. La mythologie antique n'a pas connu de métamorphose plus extraordinaire. On s'est aperçu tout à coup que les Évangiles étaient un véritable manuel du patriote et du soldat. Certaines contradictions qu'ils présentent étaient faciles à exploiter. À côté du précepte absolu, et qui devait nécessairement rester plus ou moins théorique, de ne point résister à la violence, de tendre la joue gauche à qui vous frappe de droite, d'abandonner votre manteau au voleur qui vous prend votre tunique, de ne pas vous soucier plus de votre vie et de votre subsistance que les passereaux confiés à la garde de Dieu (*Matthieu* V, 39-40 ; VI, 26 ; X, 29-31), on remarque le passage où Jésus, sur le point de se rendre à Gethsémani, conseille à ses disciples de ne point rester désormais sans armes (*Luc*, XXII, 36-38) ; et, sans égard au texte d'un autre Évangile où le Christ tance vertement le

disciple qui a tiré l'épée pour le défendre dans le jardin des Oliviers, lui disant que qui prend le glaive périt par le glaive (*Matthieu XXVI, 52*), on imagine que le Maître divin, en autorisant la défense privée,- ce qui eût été une concession imposée à l'idéalisme théorique par les conditions de la vie réelle,- a par là même autorisé la défense nationale ;- comme s'il y avait réellement pensé, comme s'il avait eu seulement l'idée d'une guerre nationale, comme s'il avait eu notre conception des rapports internationaux, comme si, avec sa vision du prochain règne de Dieu dans son horizon israélite, il avait songé à fixer les bases du droit public pour les sociétés humaines qui se perpétueraient dans les siècles des siècles.

Mais il y a surtout le centurion de Capharnaüm. Jamais ce bon militaire n'avait eu pareille faveur, et il faudra bientôt que l'Eglise lui attribue dans son calendrier une fête carillonnée. L'anecdote où il figure est pourtant fort simple, et n'a pas été conçue pour recommander son métier. (*Matthieu VIII, 5-10, 13*) (...) Et l'on veut maintenant que Jésus ait canonisé dans la personne du centurion les militaires et leur état. Jésus, dit-on, accueille le centurion : c'est qu'il ne réproouve pas la profession des armes. – Mais n'a-t-il pas accueilli de même, si l'on en croit le livre saint, beaucoup de prostituées et de publicains ? Faudra-t-il en conclure qu'il approuvait le négoce des unes et les rapines des autres ?- Le Christ, reprend-on, a dit au riche de renoncer à ses richesses, il ne dit pas au centurion de quitter son service. – On oublie que le riche a demandé à Jésus ce qu'il fallait faire pour posséder la vie éternelle (*Marc X, 17*), et que le centurion ne consulte aucunement le Christ sur la question du salut ; il sollicite la guérison de son malade, et le récit n'a pas d'autre objet que cette guérison demandée et obtenue. (...) l'on dit que le Christ a loué « les paroles de discipline » prononcées par le centurion, qu'il les « admire » et ne se contente pas de

les « faire siennes » en ne les blâmant pas (Bourget, préface au *Voyage du Centurion*). – Et c'est un autre contresens. Jésus loue et admire la foi de cet homme qui croit que les maladies, les esprits qui les produisent et qui les retirent, obéissent à l'ordre du thaumaturge comme des soldats bien disciplinés. Ce n'est donc pas la discipline militaire que le Christ célèbre en cet endroit, mais la confiance absolue du père qui recourt à lui pour son fils malade. Toute cette exégèse militariste, n'était la sincérité du sentiment qui l'inspire, serait à traiter d'enfantillage ridicule. Qu'on laisse donc l'Évangile pour ce qu'il est, un idéal de paix dans la charité. Qu'on n'y cherche pas des leçons formelles concernant la guerre : celui qui les y trouve a commencé par les y mettre, en les tirant de son propre cerveau. Conçu en dehors de toutes les réalités de la vie sociale, politique, nationale et internationale, l'idéal évangélique ne leur est point directement applicable, et c'est uniquement par des artifices d'interprétation que l'on peut tirer des discours attribués au Christ une réglementation ou des principes spéciaux de direction pour la conduite de l'homme et du citoyen dans les sociétés contemporaines. (...) Quant à prendre dans l'Évangile une philosophie de la guerre, de sa nécessité, de sa légitimité, de ses conditions normales, du métier militaire et de ses rapports avec la religion, c'est à quoi l'on ne devra pas songer si l'on ne veut tomber dans la plus invraisemblable fantaisie. (54 – 61)

Aucune nation, même la France,- et l'Allemagne pourra bien s'en apercevoir aussi quelque jour à ses dépens,-n'est faite pour la guerre éternelle. (69- 74)

Loisy s'attaque à l'invasion de la Belgique défendue d'abord par Adolf von Harnack, qui admet après la guerre son erreur. Il déplore la brutalité de la guerre qui a éclaté malgré tous les efforts de progrès de la civilisation, mais ne perd pas espoir en l'humanité qui poursuit son idéal de paix sur l'océan de sang et de carnage.

## **La Religion**<sup>xxxiii</sup>

### Avant-propos

Lorsque Noë fut sorti de l'arche (...) Iahvé pensa en lui-même : « Je ne maudirai plus la terre à cause de l'homme ; car la pensée de l'homme est mauvaise dès sa jeunesse ». (Genèse, VIII, 18-21) Ainsi le vieux dieu, s'avouant que la leçon du châtement ne servirait jamais à rien, laissait dorénavant aux humains le soin de s'exterminer eux-mêmes. Ce à quoi ils n'ont pas manqué. Cependant Dieu avait dit encore à Noé : « Plantes et animaux, je vous donne tout. Seulement ne mangez pas avec sa vie la chair des animaux que vous tuerez : abstenez-vous du sang. Quant à votre sang à vous, j'en demanderai compte ; à toute bête, j'en demanderai compte ; à l'homme, de la vie de son frère je demanderai compte. Quiconque versera le sang de l'homme, par l'homme son sang sera versé. Car c'est à sa propre image que Dieu a fait l'homme. Vous donc, fructifiez, pullulez sur la terre et rendez-vous en maîtres. » (*Genèse*, IX, 1-7) (1-2)

Que de sagesse dans ce vieux mythe, solennel et triste, pessimiste et attendri, et combien lente est l'humanité à réaliser l'idéal de paix que depuis toujours elle entrevoit ! Déjà le mythe, par la bouche de Iahvé son créateur, la déclare vouée au mal et incorrigible. Néanmoins, partant de l'antique interdit qui proscrivait l'emploi alimentaire du sang, il lui trace un programme de bonté : la terre est à vous, exploitez-

la ; mais l'homme n'est pas pour l'homme une bête à tuer ; l'homme qui répand le sang d'un autre homme commet le crime de Caïn, et Dieu le punira ; l'homme sera sacré pour l'homme, parce que chacun doit respecter en son frère l'image de Dieu.

Quand même il nous apparaîtrait que c'est l'homme, au contraire, qui a fait Dieu à sa ressemblance, il n'est pas moins évident que le caractère de notre espèce n'a pas changé sensiblement depuis des milliers d'années. Faut-il en conclure que, « la pensée de l'homme étant naturellement mauvaise », Iahvé, dans le plus ancien récit du déluge, eut raison de proclamer notre humanité à jamais incurable ? Ou bien cette « malice » ne serait-elle qu'un aspect de la réalité ? L'autre aspect, l'aspect idéal, celui que fait valoir la relation plus récente du mythe en ouvrant à l'homme une perspective d'activité indéfinie sous une loi de fraternité, dans un rayonnement d'humanité divine, ne serait-il pas même à le devenir davantage ? (...)

Sous de perpétuelles variations, le problème humain ne cesse pas de se poser dans les mêmes termes essentiels. La guerre à laquelle sont actuellement en proie la plupart des peuples dits civilisés, cataclysme plus affreux que le déluge de Noé, offre un mélange des réalités horribles, morts innombrables, souffrances physiques et morales, cruautés, perfidies, entreprises de domination tyrannique, tous les exploits de la haine, et des réalités admirables, courage persévérant, patience dans l'attente et les privations, appel à la justice, rêves de paix et de liberté, tous les miracles de l'amour. (...) Jamais plus vastes programmes de civilisation, de progrès et de liberté ne furent mis au jour, et jamais l'humanité ne s'est infligée à elle-même de pareils coups. Elle crie son idéal de paix sur l'océan montant de son propre sang. Un observateur non averti se demanderait si elle est folle ou

enragée, ou bien foncièrement cruelle et hypocrite. (...) L'ange de la mort frappe des coups certains et multipliés, entassant pêle-mêle dans l'égalité lugubre de son charnier l'homme de génie et l'esprit simple, le saint et l'âme vulgaire. Mais l'ange de la vie s'efforce de compter les siens à travers l'ouragan qui les fauche impitoyablement, et il se demande anxieux de quoi demain sera fait, ce qu'il subsistera de forces pour la vérité, pour le bien,-si ces grandes choses ne sont pas de grands mots,- et comment l'idéal triomphera sur ces tombes où dorment si nombreux les champions de l'idée. (...) ce que le pape n'avait pas dit en rappelant l'Évangile, le président Wilson en a dit une partie en invoquant l'humanité. Il l'a dit en vain, au moins provisoirement ; et à peine l'avait-il dit qu'il s'est vu contraint de descendre lui-même dans le cercle infernal où se poursuit la danse de la mort, cependant que l'orchestre continue d'exécuter en sourdine les grands airs de justice et de paix universelles.

Chacun des partis belligérants, avait remarqué le président Wilson, prétend ne lutter que pour le droit, pour Assurer la liberté des peuples dans les œuvres de la paix : rien donc ne devrait être plus aisé que de les mettre d'accord, puisqu'ils poursuivent le même but. (...) Des deux côtés on se rejette la responsabilité de la guerre : c'est donc que, de part et d'autre, l'on sent plus ou moins que cette responsabilité est celle du plus grand forfait qui se pût commettre contre la civilisation et contre l'humanité. Tout le monde sait pourtant de quelle part sont venus d'abord les ultimatums impérieux et les déclarations de guerre qui n'avaient pas été provoquées. Mais leurs auteurs allèguent qu'on les aurait attaqués s'ils n'avaient pris les devants, et qu'ils étaient en cas de défense légitime, parce que les adversaires étaient résolus à les détruire dès qu'ils en auraient l'opportunité. Argument spécieux et captieux, qui est employé faute de meilleure excuse et à la



faveur de l'obscurité qui environne partout les agissements de la diplomatie. (...) Un vent de folie a tourné la tête d'un peuple fort, et il a cru qu'il était dieu. Lui-même finalement, comme tous les peuples qui dans le passé ont traversé de pareilles crises, sera victime de ce transport, qu'un jour il devra s'avouer, s'il ne veut pas en mourir. En attendant, il dépense, pour une cause qui est loin d'être tout à fait bonne, des trésors de force morale dont il aurait pu assurément faire un meilleur emploi. (...) Ce n'est point par défaut d'intelligence ou d'énergie que les Allemands ne se lassent pas d'obéir aux chefs qui les ont entraînés dans cet abîme de maux : le peuple s'y est rué aussi spontanément que les chefs, et maintenant il demeure assez sérieux d'esprit et de conscience pour ne point faire une révolution qui risquerait de perdre l'Allemagne en la livrant à la merci de ses adversaires. Mais ce peuple fort s'illusionne beaucoup en se croyant parfaitement juste et parfaitement bon ; il s'aime et s'admire trop lui-même, sans se douter, bien qu'il soit très savant, que cette infatuation de soi est précisément la marque d'une moralité inférieure, d'une mentalité de primitifs, incapables de comprendre que les humanités voisines ont les mêmes droits que la leur au soleil de l'humanité. Il s'abuse en croyant que l'honneur et le bonheur des autres peuples consisteraient à servir les intérêts et la gloire du peuple allemand. (12 s.)

(...) Tous les peuples du monde sont encore novices en humanité pour ce qui concerne leurs relations mutuelles. Ceux qui s'essaient à l'équité, quand même leur passé le plus récent ne serait pas exempt de taches, et quand même leurs désirs actuels ne seraient pas entièrement purs, valent mieux que ceux dont l'égoïsme national ne connaît pas de bornes et qui visent à la domination universelle.

Certes, l'idéal de liberté intérieure, de respect pour chaque individualité nationale, et d'harmonie entre les

peuples, a encore besoin d'être mieux senti et mieux pratiqué par tous ceux mêmes qui s'en constituent les avocats. On y voit tout naturellement un équilibre d'intérêts, une garantie de paix commune. Avantages très appréciables, mais dont il faut dire tout de suite qu'ils ne subsistent point par eux-mêmes et qu'ils n'ont consistance que par un principe supérieur à eux, c'est-à-dire par le sens moral de l'humanité. Il n'est pas de liberté nationale qui tienne vraiment sans la justice sociale, ni de paix entre les peuples qui puisse durer sans la justice internationale. C'est pourquoi la question de la liberté des peuples et celle de la paix universelle sont, en leur fond, affaire de moralité, autant dire affaire de haute religion. Car la moralité dont il s'agit ne saurait être non plus un calcul. Le respect de la personnalité humaine, sur quoi se fondent et la liberté civile et la justice sociale, est un sentiment moral et religieux, bien que les plus chauds partisans de cette justice et de cette liberté ne s'en soient pas toujours aperçus, revendiquant simplement pour l'individu comme un droit naturel la propriété de soi ; mais ce droit appartient à l'individu par rapport à ses semblables ; il doit, par conséquent, dériver d'un principe supérieur à tous les individus. Pareillement, le droit d'une nation à son indépendance est réclamé comme une sorte d'autonomie personnelle, qui s'affirme et se justifie de la même manière que celle de la personne humaine ; mais ce droit qu'a une nation d'être à elle-même s'entend aussi par rapport aux autres nations ; il implique, comme le droit de l'individu, l'obligation de respecter en autrui cette autonomie à laquelle on prétend pour soi-même ; par suite, il doit s'appuyer sur une considération supérieure à celle de la nationalité. Le droit de l'individu ne se comprend que dans la société ; le droit de la nation ne se comprend que dans l'humanité. Or, la société dans laquelle s'affirme le droit de l'individu n'est pas qu'une

masse d'hommes ; l'humanité devant laquelle s'affirme le droit de la nation n'est pas que la foule des peuples. La société dont il s'agit est une cité idéale établie sur l'accord des activités individuelles qui la servent et dont elle favorise l'essor ; c'est-à-dire que la société est un être moral est mystique en regard duquel s'expliquent et les devoirs et les droits des individus, devoirs et droits qui n'ont de signification que par rapport à lui. Et l'humanité dont nous parlons est une communauté bien plus idéale encore que la société, une communauté dont il est permis de dire que jusqu'à présent elle n'existe pas et qu'elle aspire seulement à être. Cette communauté tend à se réaliser par le concert des nations qui font échange de leurs richesses spirituelles et matérielles, servant ainsi cette société universelle qui est en voie de se constituer au-dessus de toutes les sociétés nationales, et bénéficiant chacune du commerce qu'elle établit entre elles ; c'est-à-dire que l'humanité est un être moral et mystique, entendons l'humanité qui doit être, non pas l'espèce animale dont nous sommes et qui existe en des groupes variés et incohérents,- en regard duquel se définissent et les devoirs et les droits des peuples, devoirs et droits qui n'ont de sens que par rapport à ce type de société universelle.

(...) Devant la guerre les catholiques se sont reconnus enfants de la France, serviteurs de l'idéal que, pour eux comme pour les autres Français, elle représente dans le monde, et ils sont accourus pour la défendre (...) les non-croyants se sont trouvés pareillement animés du sentiment français (...) les élites ont entraîné la masse et fait la haute moralité du mouvement général. (...) Voix lointaines des humanités qui nous ont précédés, qui nous portent et qui subsistent en nous ; voix plus proches de nos frères tombés, qui parlent encore bien que morts, et avec plus d'autorité que s'ils étaient vivants ; voix plus intime de notre conscience personnelle, en

laquelle trouvent écho les autres voix: tel est le témoignage qu'il s'agit d'écouter, d'entendre et d'expliquer. Aussi bien est-ce au fond de nous – même que résonnent et la voix ancestrale des siècles disparus, et la voix fraternelle de ceux qui maintenant reposent dans la pourpre de leur sang, martyrs de la foi qui nous était commune avec eux. Et c'est ainsi qu'il convient de méditer sur la vie, la mort et le devoir, devant la vie, la mort et le devoir en action, non pas dans l'isolement d'une raison fière d'elle-même et qui jongle avec ses idées pour en tirer une solution inédite du problème humain. (...) (*Avant-propos* 1917, 3 - 43, Avril 1917).

Le devoir était au commencement dans l'humanité,  
Tout s'y est fait par lui,  
Et sans lui rien ne s'est fait.

C'est une singularité de l'espèce humaine qu'elle s'impose (...) une façon d'idéal (...) à l'égard duquel (...) elle sera toujours en défaut, et qui est le principe de son progrès. Le fond permanent de cet idéal (...) est le sens de la solidarité humaine : solidarité du clan ou de la tribu, solidarité de la nation, solidarité de nations apparentées en civilisation, solidarité universelle de l'humanité. Ciment des groupements humains, dont la formule éternelle est : tous pour un, et un pour tous ; dévouement de chacun à la communauté, concours et protection de la communauté Assurés à chacun. Le sentiment et la notion mystiques de cette solidarité sont la substance de toute religion, sa pratique est l'essence de toute morale (...) Toutes les humanités à nous connues par les explorations récentes, par les documents de l'histoire, par les fouilles archéologiques et géologiques – qui nous font remonter beaucoup plus haut que les témoignages historiques

– ont déjà une certaine culture (...) Les sociétés dites incultes seraient donc plutôt des sociétés inférieures, celles qui sont au plus bas degré de la culture. Mais, d'autre part, il ne faut point s'exagérer le sens du mot culture ni les effets de la culture sur l'homme, comme si l'avance de la civilisation créait un abîme entre le degré supérieur d'humanité où les peuples modernes se flattent d'être parvenus et le degré inférieur qui est celui des peuples dits sauvages. (...) Nos sociétés soi-disant cultivées, en dépit de leurs progrès intellectuels, - progrès de culture scientifique plutôt que progrès notables d'intelligence pour ce qui est du plus grand nombre - restent fortement teintées de non culture, disons d'inhumanité. En présence du sanglant conflit où se débattent les nations européennes, ce mot ne paraîtra point exagéré. Le peuple qui se vantait de la plus haute culture est celui qui a érigé la sauvagerie à la hauteur d'un principe. Non, il n'y a pas si loin qu'on pense du sauvage au civilisé, puisque la civilisation devient si facilement une forme plus redoutable, plus atroce, plus impitoyable de la sauvagerie, avec l'hypocrisie en plus. Cependant cette hypocrisie même et l'horreur d'une telle conduite de la guerre a inspirée témoignent que l'on avait rêvé mieux, qu'un autre idéal s'était fait jour et qu'il subsiste, bien que combattu. Les étapes de la civilisation humaine, les progrès de l'évolution religieuse et morale ne sont pas à enregistrer comme des réalisations fermes, mais plutôt comme le développement d'un idéal de plus en plus vaste et profond, comme des améliorations pressenties et souhaitées, comme des ébauches jamais parfaites en elles-mêmes, toujours susceptibles de faire place à d'autres ébauches, par de nouveaux efforts, plus ou moins trahis, souvent languissants, mais qui d'ordinaire, après les grandes crises qui changent les rapports des peuples, ont redoublé d'intensité. (...) (94 - 99)

L'humanité est comme un grand arbre dont les nations représenteraient les branches et dont chaque individu représenterait une feuille ou un bourgeon ; l'individualité vivante du bourgeon n'est que relative, et sa vie dépend de celle de la branche qui le porte. Au fond la société la plus libérale regarde tous ses membres non seulement comme lui étant redevables en quelque chose, mais comme lui appartenant tout à fait ; de cette dépendance elle ne pourrait les dégager sans se détruire elle-même : mais aussi bien, par la même occasion, elle le vouerait à leur perte. (162s.)

Mais l'humanité qui aura cette pleine conscience, de façon à établir sur terre l'unité morale des sociétés humaines - accomplissement de ce qui fut dans l'Évangile la chimère du règne de Dieu, et dont l'esprit seul, l'intention, l'orientation avaient une valeur constante d'humanité - cette humanité n'existe pas encore ; c'est vers elle que tend, selon qu'il nous est permis d'en juger, la disparate évolution des sociétés, des religions, des civilisations, qui se sont partagé le monde et qui n'ont pas encore fini de s'opposer les unes aux autres. (...) L'évolution humaine est comme un flux perpétuel dont l'effort positif et la direction, non exempte de relâches, ni de défaillances, ni d'égarements, ni de faillites innombrables, tant dans les sociétés que dans les individus, tendent à une réalisation plus grande de conscience claire et libre dans un ordre plus parfait. (...) La parole de l'Évangile (*Marc*, X, 43-44) y a son application, le plus grand n'étant qu'un serviteur plus obligé que les autres envers la communauté, et nul n'ayant le droit d'être inutile. (176- 179)

(...) les exigences de la moralité humaine (...) en langage mystique (...) sont plutôt représentées par le commandement d'aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces : ce qui implique le don de soi-même à l'œuvre divine, c'est-à-dire à l'œuvre du dieu national dans la

société de son peuple, à l'œuvre de Dieu dans la société des hommes, à l'œuvre de l'humanité. Car il n'est pas de société humaine, si rudimentaire ou si perfectionnée qu'elle soit, qui n'oblige ses membres à travailler les uns pour les autres, et n'en contraigne même, dans l'occasion, plusieurs à risquer leur vie dans l'intérêt commun. (196)

La vraie lumière,  
Qui éclaire tout homme,  
Est venue dans le monde.  
A tous ceux qui l'ont reçue  
Elle a donné pouvoir  
De devenir enfants de l'humanité,  
Parce qu'ils croient en elle.

(...) Dans l'histoire de l'humanité (...) ce ne sont pas les violents qui l'emportent, comme il pourrait sembler à une considération superficielle. Les conquérants les plus célèbres ont passé comme un tourbillon dans le monde, et ce qui dure est l'œuvre des peuples qui ont cultivé leur talent. (205 s.)

La meilleure récompense du devoir sera toujours dans la satisfaction du devoir bien rempli du service rendu. Ainsi justice et solidarité seront de vains mots si elles ne sont une chose morale, la réalisation de cette conception religieuse qu'est l'humaine fraternité, l'accomplissement d'un très noble et très haut idéal d'humanité. Autrement la question sociale se tournera en lutte d'appétits, pour finir dans l'abrutissement de tous. (...) Notre idéal humain doit dépasser les limites de la nationalité. Il convient que notre discipline s'adapte à notre idéal. C'est dans la patrie que nous servons l'humanité, comme c'est en grande partie dans la famille que, le plus souvent, nous servons la patrie ; c'est par les ressources de notre tempérament national et par ses richesses spirituelles que

nous contribuons au progrès humain. Mais nous ne devons pas nous enfermer dans l'admiration exclusive et béate de notre passé, nous barricader dans un patriotisme étroit et orgueilleux, comme si nous enfermions en nous l'humanité entière ou que nous fussions une humanité supérieure devant laquelle les autres ne compteraient pas : attitude et mentalité de primitifs, qui paraîtrait de plus en plus monstrueuse à mesure qu'on s'éloignera de ce temps où en aura paru la plus redoutable et - espérons-le- la dernière manifestation. L'évolution de l'histoire n'est pas orientée dans le sens de cette folie. Nous savons comment s'est préparée l'unité relative de l'humanité méditerranéenne dans l'empire romain et le christianisme du moyen âge. A présent nous voyons comment une humanité nouvelle, plus large, vraiment universelle, se prépare, et si loin qu'elle soit encore d'être réalisée, nous percevons et connaissons la loi qui dès maintenant travaille à sa formation. La fraternité des nations s'annonce dans le respect mutuel de leur droit à l'existence, pour l'accomplissement d'un idéal commun de civilisation humaine. Fédération de peuples libres, dans la réciprocité des devoirs et des droits. Là est le terme, lointain encore, où la dure loi de la nécessité, par la terrible leçon qu'elle leur donne aujourd'hui, conduit les nations civilisées. Pas n'est besoin de prouver que ce but ne saurait être atteint par de simples arrangements internationaux, si tous les contractants ne sont pas pénétrés d'un unique et grand idéal d'humanité. Ces conventions pratiques seront indispensables : elles n'auront efficace et durée que par l'esprit de justice et un certain désintéressement, - il faut bien employer le mot pour signifier le détachement à l'égard de l'intérêt étroit et immédiat, en vue d'un intérêt supérieur, puisque là est le correctif indispensable de l'ambition aveugle à laquelle sont enclins les égoïsmes



nationaux, - c'est-à-dire par un esprit de véritable et sincère humanité.

Alors seulement, - quand il n'y aura plus de barbares parmi les peuples dits civilisés,- alors enfin le pacifisme cessera d'être une utopie, et la guerre apparaîtra comme une chose absurde, la folie et le crime des siècles passés, le forfait de l'humanité organisée contre elle-même et acharnée à se détruire. On sera tenté d'y voir une ruée d'animaux rapaces et malfaisants : ce qu'elle n'aura pas été tout à fait, et tant s'en faut ; car elle aura été pendant des siècles et des siècles une grande école de vertu. Elle aura eu sa place, considérable, essentielle même, dans l'effort de l'humanité pour surmonter l'animalité. La malheureuse bête humaine aura eu besoin d'être corrigée de ses appétits violents par la violence même. Ce n'est pas toutefois la violence qui la dégoûtera définitivement de la violence ; ce seront les leçons d'une sévère expérience, les réclamations d'une intelligence plus éclairée, d'une âme plus généreuse, d'une conscience plus humaine dans sa perception du devoir et du droit ; ce sera le respect religieux, la considération morale de l'humanité dans toutes les humanités, dans tous les peuples et dans tous les hommes.

Car il est très remarquable que l'homme a senti de bonne heure l'odieux du meurtre commis sur son semblable ; mais le semblable dont il pensait devoir respecter la vie était le membre de sa petite humanité, l'homme de son groupe, celui de l'humanité voisine étant comme d'une autre espèce. L'abomination du meurtre collectif, de peuple à peuple, n'existe que par rapport à un sens d'humanité auquel on peut dire que nous atteignons à peine, et qui est encore à créer pour qu'une guerre entre peuples civilisés devienne moralement impossible. Du moins est-il déjà évident que la civilisation humaine sera indigne de son nom tant qu'elle n'aura pas

obtenu ce résultat. Toutes précautions et mesures vraiment pratiques seront à prendre pour y arriver, elles contribueront à la formation de la fraternité internationale, à l'éducation de l'humanité ; mais elles ne seront opérantes que par l'esprit d'humanité ; et c'est cet esprit d'humanité qu'il importe aussi bien de développer. Le christianisme n'y a pas réussi autant qu'il le prétend. Il y visait ; mais son eschatologie, sa distinction des bons et des méchants d'après un critérium qui les transposait facilement en chrétiens et non - chrétiens, les divisions de ses sectes, le caractère de plus en plus politique de la papauté romaine ont perpétué la pluralité des humanités au lieu d'en réaliser l'unité. Cette unité, le poids de sa tradition ne lui permettra de la réaliser dans aucune des confessions existantes, pas plus qu'elle n'est réalisable dans aucune des religions actuellement connues. Mais une humanité nouvelle se fait quand même avec le christianisme et en dehors de lui. Seule la conscience de cette humanité nouvelle, une et universelle, pourra, quand elle se sera bien instruite et affermie, donner force durable aux institutions de paix. La simple considération et l'expérience des avantages matériels que présenterait cette économie des rapports internationaux n'y suffirait pas plus que la connaissance des avantages temporels de la vertu ne suffit à faire l'homme vertueux, ni celle de la prospérité que le bon accord assure aux familles ne suffit à le procurer, ni celle de l'intérêt qu'a une nation à équilibrer son régime intérieur dans l'intégrité des mœurs et la justice sociale ne suffit à créer cet équilibre. Rien de tout cela ne tient si l'on n'en fait une religion. D'où il suit qu'une discipline humaine de plus en plus parfaite est l'indispensable condition du bonheur humain. La félicité ne nous arrivera jamais sans travail, sans effort moral surtout. Comme elle est partie, l'humanité s'est engagée à ne pouvoir devenir plus heureuse qu'en devenant meilleure. Telle est l'honorable loi

de son développement. Ceux qui parfois lui ont donné pour règle de suivre sa nature n'avaient pas fait attention que cette nature n'est pas faite, qu'elle se fait et qu'elle grandit ; que, par l'effet de son évolution, elle est double, animale et spirituelle, faite d'un passé inférieur et d'aspiration vers un meilleur idéal ; que, si on lâche inconsidérément la bride aux appétits de la nature animale, on contrevient au besoin de la nature spirituelle, et, si l'on ne veut pas que l'homme réalise une félicité supérieure en se disciplinant dans le devoir, on le voue au malheur. Car l'homme ne réussira plus jamais à être un tranquille animal ; par la liberté qu'on prétendrait lui en donner, on ne le conduirait qu'à une servitude insupportable. L'unique voie de salut pour lui est l'ascension dans la vie par une discipline qui développe, non seulement son être inférieur, mais ses plus hautes facultés et ses meilleures aspirations, vers la liberté vraie dans le service du bien. Le vrai bonheur de l'homme n'est pas dans la satisfaction de l'égoïsme individuel, familial, social, national, mais dans la conscience d'humanité qui, par son activité dévouée, dans la famille et dans la société, dans la communauté des peuples, lui fait réaliser sa félicité avec et par celle d'autrui. Sorte de félicité surnaturelle, eu égard aux instincts facilement égoïstes de sa nature inférieure, mais félicité proprement humaine et, qui s'obtient, qui s'obtiendra de plus en plus par une discipline d'humanité. (256 – 262)

Perdus dans un coin de l'immensité, nous ne pensons pas que le monde existe pour nous seuls ni qu'il marche uniquement à notre intention ; à dire le vrai, nous avons l'air de compter fort peu dans l'économie générale de l'univers. En ce point la science nous donne une leçon d'humilité qui n'a pas encore été suffisamment comprise, même par les savants, bien qu'elle soit claire, et peut-être parce qu'elle l'est trop, parce qu'elle nous déconcerte et que nous ne voulons pas la

voir. « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie », disait le grand Pascal. (...) Non, l'univers n'est pas silencieux (...) ce qu'il nous dit d'abord, c'est que nous n'y sommes presque rien (...) La science (...) nous révèle aussi bien nos ignorances (...) il nous suffit de croire que, cherchant le vrai et pratiquant le bien, nous sommes dans le courant le plus noble, et pour ce qui nous concerne, le plus indispensable, de la vie universelle. (...) Le devoir se fonde sur notre foi et sur notre connaissance de l'humanité. (...) Ce n'est pas à la conception métaphysique de l'univers que s'est jamais attachée la foi vivante et efficace, mais à l'idéal humain que les anciennes religions personnifiaient dans les dieux, que le christianisme a personnifié dans le Christ - Dieu ; elle s'est donc toujours attachée à une sorte d'idéal divin de l'humanité, et c'est cet idéal qu'elle a servi en servant les dieux ; notre foi morale, tout en se dégageant des anciens mythes religieux, conservera donc au devoir et le même fondement et le même objet essentiels.

(...) Le fondement du devoir est universel, social, humain, bien que l'obligation soit individuelle. La fin du devoir est pareillement universelle, sociale, humaine, bien que l'individu y ait sa part ; cette fin n'est pas une prime accordée après la mort au bien vivant ; c'est la valeur même qu'a pour la communauté le service rendu par chacun de ses membres ; c'est la contribution effective au bien de l'humanité ; c'est la réalisation accomplie, jour par jour, de ce bien, par notre travail personnel, dans l'exercice de notre rôle familial, de notre fonction de citoyen ; notre récompense est dans cette réalisation, qui est une réalisation d'humanité en nous et autour de nous. N'est-ce pas cette récompense actuelle qui a été, partout et de tout temps, le principal attrait du devoir, et la perspective de l'immortalité n'a-t-elle pas toujours été, en fait, dans les religions où elle s'est rencontrée, un attrait secondaire par rapport à celui-là ? (...)

En l'humanité nous voyons le vrai Christ éternel, toujours souffrant, toujours mourant, toujours ressuscitant. L'humanité a, par beaucoup de peines, au prix de beaucoup de sang, acheté d'humbles progrès. Nos chétifs bonheurs sont le fruit de séculaires et multiples holocaustes. Nous travaillons dans l'angoisse pour qu'un peu plus de paix et de joie vienne après nous. La volonté du mieux, qui est la loi de notre vie, se réalise dans le sacrifice. L'humanité lutte contre les forces brutales ; elle est obligée, hélas ! de lutter en quelque façon contre elle-même, où ces forces dominant aussi. Les humanités se heurtent, et, meurtries, se font un peu moins dures les unes aux autres. Notre humanité souffre violence en nous, maltraitée par le sort, tiraillée entre les appétits d'en bas, pressants et à peine conscients, et les aspirations élevées, qui souvent y contredisent ; l'on dirait que souvent nos forces trahissent notre désir, quand c'est nous qui avons manqué de voir et surtout de vouloir. La vertu s'acquiert dans la faiblesse. L'humanité se relève sous la croix.

Malgré tout, nous croyons, nous voulons croire, si éloigné qu'il paraisse encore, à l'avènement de l'humanité une, sainte, universelle et perpétuelle, véritable Eglise de l'esprit, parce que, dès maintenant, nous la voyons telle, militante et souffrante, et qu'il est dans l'ordre de sa nature spirituelle d'être de plus en plus triomphante. Ses progrès sont lents, mais le temps lui appartient, et le temps travaille pour elle. Sans doute la loi du devoir est une loi de sacrifice ; mais la loi du sacrifice est une loi d'amour où finalement se trouve la paix. Car ce n'est pas une vision d'apocalypse, c'est un songe de vérité qui nous a montré dans le passé la procession indéfinie des humanités montant le long des siècles vers l'humanité qui surgit de leurs tombeaux. Ces morts innombrables ne sont même plus de monceaux de cendres, et pourtant ils vivent ; quelque chose d'eux subsiste dans le

mouvement qui emporte la race, et c'est leur souffle qui la conduit. Immortels, ils le sont en nous qui passons, fragiles héritiers de toute leur vie. Immortels, nous le serons avec eux dans ceux qui viendront après nous. Pour si peu que ce soit nous vivrons dans la tradition vivante de l'humanité, dans l'éternelle communion des saints ; et, bien qu'elles soient souvent trompées, nous pouvons attendre la résurrection de nos meilleures espérances dans la vie du siècle à venir. Idéal et foi, c'est ce dont l'humanité a toujours vécu et ce dont nous voulons vivre. Les répugnances dédaigneuses ou hostiles qu'opposent à l'idéal tous les égoïsmes ne nous le rendent que plus cher, et l'impuissance des égoïsmes à créer le bonheur confirme notre foi. Nous pensons voir la nécessité d'un ressort qui élève l'homme au-dessus de lui-même, de ses intérêts et de ses inclinations propres. Les exigences religieuses ont été jadis ce ressort voilé sous le mythe, et elles n'ont jamais signifié, en ce qu'elles avaient de substantiellement vrai, que la valeur efficace, la nécessité morale et le mérite du dévouement à l'œuvre de l'humanité. Ce qu'aujourd'hui encore nous aimons jusqu'à l'adoration, c'est cet idéal d'humanité grandissante, poursuivi par les hommes de tous les siècles à travers toutes les religions. (...) les abus monstrueux qui de tout temps ont existé et qui existent dans les sociétés humaines ne nous autorisent pas à renier l'idéal, à bafouer la religion de la patrie ou celle de l'humanité. Toute l'histoire humaine, au contraire, et la considération de notre humanité individuelle nous instruisent à ne point solidariser la pureté de l'idéal avec la réalité des abus, et à corriger, selon notre pouvoir, ceux-ci par celui-là. Les injustices et les crimes d'un régime politique ne doivent pas faire tort au culte de l'humanité dans la patrie. Les injustices et les crimes d'un peuple ne doivent pas faire tort au culte de l'humanité dans la fraternité de tous les peuples. De ce que les sociétés humaines, depuis qu'il y en a, ont abusé

des individus et ont tâché souvent de se nuire les uns aux autres, il ne suit pas que la société, sans laquelle nous voyons que les individus ne seraient plus rien, soit le principe de tout mal, ni que la fraternelle coopération des peuples, sans laquelle nous voyons que l'humanité court à sa perte, soit une pure chimère. La société, l'humanité sont, répétons-le, ce que tous ensemble nous les faisons. Ce n'est certes pas la société actuelle et réelle avec toutes ses tares, c'est-à-dire nous-mêmes, que nous honorons de notre culte et de nos respects, c'est la patrie et l'humanité idéales, ce qui dans le passé et dans le présent a servi et sert au progrès du vrai et du bien, et c'est la patrie et l'humanité que nous voudrions réaliser; si notre idéal de la vie, de la patrie, de l'humanité, se trouve être, en un sens, pour nous, tout le passé et tout le présent, comme il est tout l'avenir, ce n'est point pour canoniser les ignorances, les erreurs, les iniquités d'hier et d'aujourd'hui. Le progrès, nous le savons, consiste précisément à dégager l'idéal humain de tout ce qui lui fait injure ; et c'est cet idéal qui est l'objet de la religion. Il est objet de la religion parce qu'il est matière de foi et matière de devoir. Il est devant nous comme une réalité invisible,- c'est notre foi,- à réaliser visiblement,- c'est notre devoir. (282 - 290)

Des fêtes nationales ont leur raison d'être (...) on peut même rêver de fêtes internationales. (...) L'anniversaire de la bataille de la Marne aurait quelque intérêt patriotique et peut-être plus que national. Si la présente guerre finit par une bonne paix, le jour où cette paix sera signée comptera dans nos annales et dans celles des autres peuples. (Ed. 1924 : Le 11 novembre 1918 deviendra sans doute un jour mémorable pour tous les peuples, s'il peut signifier la fin des guerres entre les hommes désormais civilisés.) Les générations le retiendraient sans effort et pourraient le célébrer en joie. Dans tous les cas, une autre solennité s'imposera, celle des morts de la grande guerre,

nos morts : une fête devra leur être consacrée à perpétuité, pleine de souvenirs et de leçons, et qui sera comprise tant que subsistera le nom de la France. Et si jamais la fédération des peuples s'organise pour le maintien de la paix universelle, tous les peuples ensemble pourront commémorer quelques grands jours de l'humanité. Ainsi le temps pourvoira au besoin du culte nouveau. Ce qu'on en dit ici n'est pas en manière de programme mais en simple aperçu de ce qui paraît se préparer. L'humanité vit de l'idéal qu'elle professe, et il n'est pas de vie commune, réelle, profonde et durable, sans actes vivants de communauté. On aurait tort de penser que cette vie serait plus sombre parce qu'elle se ferait d'elle-même une plus grande idée ; que le monde serait plus triste parce qu'il s'entreprendrait de joies moins épaisses ; que l'homme serait moins heureux parce qu'il tâcherait plus sincèrement d'être meilleur ; que l'art et la poésie seraient moins féconds et qu'ils produiraient de moindres chefs-d'œuvre parce qu'ils s'animent d'une inspiration plus pure, et plus large, et plus haute. (*La Religion* 312s. (ed. 1924 401s.)

Le cri du sceptique désenchanté : « O abîme, tu es le dieu unique », n'est pas une parole sincère ; il ment en face à l'humanité. Le dieu unique est notre idéal humain, qui se fait toujours plus grand, toujours plus vrai. Bien loin qu'un « immense fleuve d'oubli nous entraîne dans un gouffre sans nom » (Renan, *Prière sur l'Acropole*), une puissante espérance nous guide sur un océan de vie sans fin<sup>xxxiv</sup>. (315)



Loisy dénonce le totalitarisme, il critique l'attitude du Pape face à la guerre d'Espagne, face à Hitler, Staline et Mussolini.

## **La Crise morale du temps présent et l'éducation humaine<sup>xxxv</sup>**

On avait cru, après l'énorme folie de la grande guerre, pouvoir organiser la paix moyennant les bons offices d'une Société des nations qui les aurait toutes rassemblées dans la justice et entretenues dans la fraternité. A peine instituée, cette Société, quelque peu improvisée eu égard au passé des hommes et aux embarras de la situation présente, était délaissée par le grand peuple dont le chef avait pensé en procurer le bienfait au genre humain. La pauvre Société, ainsi née boiteuse, essaya de marcher, en faisant de nouvelles recrues ; elle n'alla pas loin sans connaître de bruyantes défections, de lamentables impuissances et d'ouvertes hostilités. Si faible qu'elle soit, elle gêne les nationalismes insensés qui tiennent à conserver la liberté de leurs sanglants ébats ; et maintenant elle regarde éplorée, suppliant qu'on n'y intervienne pas, - quand certains y sont intervenus, - cette atroce guerre civile espagnole qui est la honte de notre temps et de notre prétendue civilisation. Suprême ironie, l'oracle du Vatican affecte de prendre cette abominable tuerie comme une guerre de religion qui serait dirigée contre le catholicisme par le communisme, alors qu'il s'agit de tout autre chose... Et le monde aussi regarde... On négocie avec ceux qui interviennent le problème de la non-intervention ; on négocie, on négocie toujours, on n'a jamais tant négocié. Les plus audacieux parmi les non-interventionnistes se risquent à organiser le sauvetage des femmes, des vieillards, surtout des enfants, pour qu'ils ne soient pas massacrés ... ! O honte ! O humanité ! O Dieu

d'amour ! O Saints de jadis ! Le genre humain serait-il destiné à se perdre dans un accès de délire collectif ?<sup>xxxvi</sup> (XVIII<sup>s</sup>.).

Mais tout change en ce bas monde. Il y a eu, depuis, la grande guerre ; il y a eu surtout l'après-guerre ; et aujourd'hui il y a le gâchis universel qui s'en va croissant. (...) des morales nouvelles poussent hors de chez nous comme une végétation désordonnée,- et quelles morales, grands Dieux !- la morale fasciste : *Tu regere imperio populos, Romane, memento* !- la morale hitlérienne : *Deutschland über alles* ! – la morale soviétique : Communisme partout, et guerre à Dieu !- (2)

Car il y a une crise de la morale dans les religions, spécialement dans le catholicisme, et en conséquence des mythes qui portent les religions et le catholicisme ; dans l'Allemagne contemporaine, par le mythe raciste d'Adolf Hitler ; en Italie, par le mythe impérialiste de Mussolini ; dans les socialismes, spécialement en Russie, par le mythe marxiste et soviétique ; dans la science, par la tyrannie qu'exercent ou voudraient exercer sur elle les tenants des grands mythes qui viennent d'être énumérés, et par les prétentions excessives, c'est-à-dire par les mythes, de la science elle-même. Ainsi allons-nous esquisser quelques vues sur ce qui est précisément la crise de la morale dans le temps présent. (5)

Quant aux nationalistes qui se font les hérauts bruyants de notre défunte monarchie, bien que Pie XI les ait honorés d'une excommunication à grand fracas<sup>xxxvii</sup> (...) ils représentent une quantité négligeable pour l'avenir de notre pays (...) (49)

Nous allons donc nous occuper seulement du mythe hitlérien et du mythe mussolinien. (...) Rien ne serait plus facile que d'apprécier aujourd'hui le mythe raciste, s'il s'agissait d'une vieille fable orientale dont un prophète aventureux aurait leurré un peuple guerrier et

famélique en lui promettant la conquête du monde, et qui aurait fini, comme d'ordinaire finissent les fables de ce genre, dans un rapide effondrement de leur grand rêve. Mais le mythe est d'actualité, et il s'étale avec une insolence, on pourrait dire une violence tellement inouïe, que ceux qui le regardent se demandent s'ils ne sont pas dupes eux-mêmes d'une hallucination au lieu d'être les témoins d'une réelle monstruosité. L'hallucination n'est pas de leur côté. Le racisme hitlérien existe, c'est un mythe, et ceux mêmes qui le professent et le construisent sous nos yeux en conviennent à demi. Le mythe a pour objet la vocation unique, providentielle,-nous verrons bien en quel sens,-transcendante et inéluctable, de la race allemande. Or, il n'existe pas plus de race allemande que de race italienne ou de race française. La population de l'Allemagne,-abstraction faite de ses habitants israélites, que le racisme ne traite pas seulement en étrangers, mais en irréconciliables ennemis,- est, comme celle des autres peuples de l'Europe occidentale, constituée d'éléments divers quant à leur origine, qui se sont introduits successivement dans le pays et dont on ne saurait même dire qu'ils se rattachent tous au groupe germanique de la race aryenne. Et donc la race allemande n'est pas une réalité déterminée dans l'histoire ; c'est tout autant une fiction historique dont on poursuit la réalisation moyennant la foi au mythe que l'on construit. (...) L'idéal de l'Allemand racial est d'une brutalité dont cet Allemand n'a même pas conscience (...) Le livre sacré du racisme, où est exposé par le prophète de cette religion la mission de l'Allemand à l'égard du genre humain, est l'ouvrage d'Adolf Hitler, *Mein Kampf*. Ce livre est loin d'être un chef-d'œuvre littéraire, encore moins un chef-d'œuvre de logique. (...) Comme lecture, c'est presque assommant. Ses principes de politique intérieure, Hitler les baptise du nom de *Weltanschauung* ; mais cette « conception

du monde » ne se réduit qu'à la formule raciste – affirmée comme un dogme sans le moindre essai de preuve – et à l'affirmation simpliste, que le « marxisme » est une machine de guerre au service de la « race judaïque » (...) Là où il n'y a pas de contradictions ni de voiles mensongers, c'est dans la partie de *Mein Kampf* dédiée à la politique étrangère. Tout le système est exposé avec un clair courage : Elargissement territorial vers l'Est, reprenant ainsi l'œuvre des colonisations de l'Ordre Teutonique. Pour ce faire : oubli de tout irrédentisme particulariste, alliance avec la Grande-Bretagne et l'Italie, anéantissement de la France. Et surtout : Tout Etat qui, près de l'Allemagne, tend à devenir une nouvelle puissance militaire, constitue un danger contre l'Allemagne ; cela nous donne non seulement le droit mais le devoir d'empêcher par tout moyen, y compris l'usage des armes, la naissance de cet Etat, et de l'abattre s'il est déjà né... Le plan hitlérien est, en effet, d'une limpide clarté ; mais on se demande avec stupeur si tous les intéressés, en dehors de l'Allemagne, - et ils sont nombreux, - l'ont compris.

Le cimetière des peuples d'Orient est plein aussi de nations qui passèrent par des jours orgueilleux de conquêtes et d'hégémonies militaires. Mais le souffle de la liberté ne les animait pas. C'est pourquoi ces peuples sont perdus dans la poussière de l'histoire<sup>xxxviii</sup>.

Nous n'en sommes pas encore au cimetière. (...) Le racisme ne nie pas Dieu, mais il le met à son alignement ; il a proscrit le judaïsme comme une peste internationale et le plus grand ennemi de l'Allemand. Il n'a pas pu proscrire les deux confessions principales entre lesquelles se partage l'Allemagne, le protestantisme luthérien et le catholicisme romain. Pris en soi, le protestantisme évangélique, fondé sur la

Bible, n'est pas plus véritablement raciste que le judaïsme, et le Nouveau Testament a la prétention d'être international ; de même, le catholicisme s'autorise de la Bible entière et fait profession d'être, il est une Eglise universelle en intention. Le racisme, ayant besoin d'eux pour s'installer en Allemagne, les a d'abord ménagés. Mais Hitler entend qu'on ne parlera plus de rivalités confessionnelles et que tout le monde, dans le nouveau Reich, travaillera d'un même cœur et marchera d'un même pas au triomphe de l'Allemagne. Il dit carrément :

« Pour l'avenir de la terre, la question n'est pas que les protestants vainquent les catholiques ou les catholiques les protestants, mais que l'homme Aryen se maintienne ou périsse ». (*Mein Kampf*, 630)

(...) Perspective assez étriquée, immensément fausse ; ou plutôt, eu égard à la réalité du monde, à la réalité de l'histoire, pensée délirante ou rêve insensée ; inconscient défi à la science et à la raison humaines. Et cette folie s'imposerait à l'humanité !... (49 – 57)

(...) il s'agit de bourrer des crânes d'enfants (...) Et donc (...) *racialisation* de l'enseignement. (...) on nous a déjà insinué assez clairement que le véritable prophète de Dieu est le *Führer*. (...) Il ne serait pas plus ridicule de conférer au Christ la qualité honorifique d'Allemand, à titre posthume. Si l'on ne veut retenir de l'Evangile que ce qui est conforme à la mentalité du racisme, il n'en faut rien retenir du tout, car ce que l'on affecte d'en retenir est interprété à contre - sens ; et l'on n'est pas davantage autorisé à confisquer la personnalité de Jésus en le dénationalisant. (...) Jésus a été tout autre chose qu'un « héros intrépide », adversaire « implacable » du judaïsme ; il faut le prophète de l'espérance juive, annonçant aux Juifs l'avènement de Dieu en son règne. Son message tout religieux et moral n'avait rien de commun avec la religion basse et brutale qu'est le racisme. Quant à son origine, Jésus fut aussi Juif qu'on pouvait l'être en son temps, n'y ayant

jamais eu plus de race proprement juive qu'il n'y a aujourd'hui de race authentiquement et uniquement germanique. Mais nous savons déjà que le racisme se moque de la science et de l'histoire tout autant qu'il se moque de la religion. (60- 62)

On remarquera que le racisme, qui a inventé la race allemande afin de la construire, a pareillement inventé la race juive, mais afin de l'exterminer. Il n'y a pas de race israélite. Sans entrer dans les détails de l'histoire, rappelons seulement que les tribus nomades qui, vers le XIV<sup>e</sup> siècle avant notre ère, s'infiltrèrent dans le pays qui fut, au Xe siècle, sous l'autorité de leurs premiers rois, trouvèrent là une population fort mêlée, Canaan ayant été longtemps comme un carrefour d'invasions ; qu'il y eut assimilation réciproque des nouveaux venus et des anciens habitants ; que les restes d'Israël et de Juda, quand les conquérants mésopotamiens eurent détruit les deux royaumes, furent plus ou moins dispersés; que les innombrables vicissitudes qu'ils traversèrent, aussi la propagande religieuse qu'ils exercèrent autour d'eux, ont fait que les Juifs d'aujourd'hui pourraient bien, dans leur majorité, ne pas descendre des anciens Israélites. Donc pas de race juive, mais confraternité internationale issue d'un peuple dispersé. Et c'est précisément pour ce motif, parce que le judaïsme est une confraternité religieuse internationale, que le racisme allemand hait à mort le judaïsme. Le judaïsme est de tout point inassimilable au racisme ; c'est pourquoi le racisme s'acharne à le détruire. Cet accès violent d'antisémitisme a eu en Allemagne des antécédents qui n'ont pas lieu de nous arrêter ; mais la rage actuelle s'explique par la raison qui vient d'être dite : le judaïsme est une des forces spirituelles qui actuellement travaillent à l'unification morale du genre humain.

(...) le catholicisme romain (...) représente encore, à beaucoup d'égards, une force spirituelle internationale qui ne saurait, sans se renier elle-même, se laisser emprisonner dans le cadre d'un nationalisme étroit et brutal. C'est pourquoi nous voyons maintenant Hitler entrer contre le catholicisme dans une lutte (...) aussi violente et aussi peu scrupuleuse que celle qu'il a menée contre le judaïsme, - lutte dont il est aussi malaisé de prévoir le résultat final, du moins quant aux dommages qui en résulteront pour l'Eglise catholique en Allemagne. Car il est par ailleurs certain que le judaïsme et le catholicisme verront sur notre terre la fin du racisme.

(...) L'antagonisme (...) n'a éclaté qu'après la mise en vigueur d'un concordat qui avait été librement consenti par le Vatican et par le gouvernement hitlérien, les hautes parties contractantes semblant unanimes pour mener en commun une campagne qui leur était également chère contre le bolchevisme russe, - si tant est que ce fût seulement contre le communisme. – Voici comment le Pape Pie XI s'explique sur ce sujet dans l'Encyclique *Mit brennender Sorge* (datée du 14 mars 1937, publiée par les Evêques allemands le dimanche 21 mars), sur la situation de l'Eglise catholique dans le Reich allemand :

Lorsque, dans l'été de 1933, à la demande du gouvernement du Reich, Nous acceptâmes la négociation d'un Concordat que le gouvernement du Reich, reprenant un projet vieux de plusieurs années, nous proposait, et quand, à votre universel contentement, Nous la terminâmes par un accord solennel, Nous étions guidé par le souci, que Notre devoir nous impose, d'assurer en Allemagne la liberté de la mission bienfaisante de l'Eglise et le salut des âmes qui lui sont confiées, mais encore par le désir sincère de rendre au peuple allemand

un service essentiel pour son développement pacifique et sa prospérité...

Si l'arbre de la paix, planté par Nous en toute pureté d'intention dans la terre allemande, n'a pas produit les fruits que, dans l'intérêt de votre peuple, Nous désirions si ardemment, personne au monde, ayant des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, ne pourra dire aujourd'hui que la faute en est à l'Eglise ou à son Chef. Les expériences des dernières années mettent les responsabilités en pleine lumière ; elles révèlent des intrigues qui dès le début ne visaient qu'à une guerre d'extermination...

Ceci est la vérité officielle touchant l'origine du concordat en question. Il est certain d'ailleurs que le gouvernement hitlérien le signa sans renoncer à un seul point de son programme touchant la domestication, disons la germanisation des cultes dans le Reich allemand. Tout le monde sait que le Reich ne se croit pas tenu d'observer les traités qu'il a signés, quand il en juge l'application contraire à ses principes. Le Pape ne peut s'en prendre qu'à lui-même s'il a été trompé. Ses conseillers ne pouvaient pas ignorer *Mein Kampf*. La vérité doit être que Pie XI pensait gagner quelque chose, éviter le pire, en faisant sanctionner expressément par le Reich la situation avantageuse qui était celle du catholicisme au temps de la République allemande ; aussi et surtout le Pape, qui, après les accords de Latran en 1929, reconnaissait dans le dictateur italien « un homme envoyé par la Providence » et hostile aux « vilains fétiches du Libéralisme<sup>xxxix</sup> », ne répugnait pas, malgré les déboires qu'il avait éprouvés de ce côté, à traiter avec un autre dictateur, adversaire de toute démocratie, de tout libéralisme, et dont le zèle contre le communisme semblait tout à fait rassurant. Le fait est que, derrière ce paravent du



communisme, le Pape et les Evêques allemands avaient cru pouvoir s'entendre avec Hitler, et qu'ils semblent même n'y avoir pas encore tout à fait renoncé.

En août 1936, les Evêques allemands, bien qu'ils fussent déjà fort inquiets au sujet des écoles catholiques, se réunirent à Fulda, et, à l'instigation du Vatican, rédigèrent une lettre pastorale contre le communisme soviétique. – Nous reviendrons sur cette collusion du Pape, de Hitler et de Mussolini, à propos de l'affaire espagnole. – (...) Les Evêques allemands n'auraient-ils pas lu *Mein Kampf*, ou bien ne l'auraient-ils pas compris ? Certes, ils l'ont lu, mais ils l'ont compris à leur manière, c'est-à-dire autrement que le Führer lui-même. Ils ont pu être choqués de ce qu'ils y ont lu de défavorable à l'Eglise catholique, comme ils sont maintenant scandalisés de la violation de ce qu'ils appellent les droits de l'Eglise, et du Concordat signé avec le Pape. Cette violation n'aurait pas dû les surprendre ; mais on dirait qu'ils n'ont pas senti ce qu'il y a d'essentiellement antichrétien, de moralement inhumain, dans l'idée fondamentale du racisme, l'exaltation de l'Allemagne « au-dessus de tout » par le moyen d'une domination universelle, et que cette idée ne les a pas déconcertées. (...) C'est parce que la violation du Concordat était par trop flagrante, et surtout parce que l'avenir même du catholicisme en Allemagne était trop évidemment menacé, que l'Encyclique *Mit brennender Sorge* a enfin paru. (...)

Exemples des violations commises par le gouvernement national-socialiste :

On confisque les lettres pastorales, on saisit les écoles chrétiennes, on arrête les prêtres, on séquestre les biens de l'Eglise, on renvoie les religieuses et les maîtres catholiques, on interdit les processions, on répand des

flots de calomnies contre les plus hauts dignitaires de l'Église.

Régime charmant et qui implique bien autre chose que la violation d'un traité. (...) Nous essaierons plus loin de marquer le véritable sens et la juste portée du silence que Pie XI a gardé sur le principe même du racisme. Mais l'indice est à relever dès l'abord pour l'intelligence de tout ce qui se lit dans le document pontifical, où la question religieuse et morale que pose le racisme n'est pas réellement affrontée, et où il est parlé surtout de certaines idées plus ou moins répandues et de faits particuliers qui mettent à mal le traité récemment conclu entre le Saint-Siège et le gouvernement allemand. Pie XI dit expressément qu'il polémise contre « des théories et des pratiques, qui, au cas où elles seraient officiellement approuvées, tueraient nécessairement toute confiance et ôteraient d'avance toute valeur à tout engagement d'honneur ». – Ainsi Pie XI ignore *officiellement* que *Mein Kampf* est la Bible du peuple allemand.

C'est pourquoi nous l'avons entendu parler des « intrigues qui dès le début ne visaient qu'à une guerre d'extermination ». En réalité, il ne s'agit pas d'*intrigues* imputables seulement à certaines personnes. La formule du racisme était fixée bien avant le Concordat, et c'est le racisme qui, en vertu de son principe, annule le Concordat. Or, ce fait, le Pape affecte de ne le pas connaître. (...) nous constatons toujours le même procédé : manque de netteté dans la présentation du grief et lambeaux de théologie catholique opposés à des bribes du dogme raciste. Façon de catéchisme recommandé aux Evêques allemands plutôt que réfutation foncière et que condamnation formelle du racisme. (...) le Pape n'a ni condamné formellement ni même réfuté le racisme. (...) La raison qu'il indique, en terminant, de cette modération, est qu'il ne

désespère pas de la conversion de (...) tous les égarés. (...) Et ceci serait la plus incroyable des illusions, si l'on ne se disait que, nonobstant les apparences et l'étalage de doctrines et de sentiments religieux, il ne s'agit pas, au fond, uniquement de religion ni de morale, mais aussi bien de politique. Le racisme serait suffisamment converti si, renonçant à détruire le catholicisme, il persévérerait, d'accord avec le fascisme italien et les admirateurs de ces régimes totalitaires en d'autres pays, à poursuivre la croisade prêchée assidûment par le Pape lui-même, spécialement dans l'Encyclique *Divini Redemptoris*, publiée presque en même temps que l'Encyclique *Mit brennender Sorge* (...) contre le communisme athée. Si ce communisme athée « ruine l'Occident chrétien », c'est que le Pape a en vue la guerre d'Espagne, interprétée à sa façon, et certains pays (peut-être *certain* pays) où il suppose que règne déjà le communisme. Et le second projet, le second sentiment, la seconde chimère, c'est que cette coalition des régimes totalitaires, avec la bénédiction pontificale, pourrait détruire à jamais le communisme et ses alliés.

(...) Non, Pie XI n'a pas condamné, il n'a pas voulu condamner formellement l'idolâtrie de la race, parce que de cette idolâtrie il ne sentait pas religieusement la force aveugle et le danger. Aussi bien n'aurait-il pu la condamner sans atteindre en quelque manière ni inquiéter l'idolâtrie fasciste, dont il est, à proprement parler, le prisonnier (...). Mais à quoi, dans le cas donné, a servi cette grande politique ? Si Pie XI avait cru, par la modération de son langage, pouvoir amadouer les dirigeants du racisme, il s'était lourdement trompé. (...) Le Pape se tait. (...) Dans le cas que nous venons d'étudier, le racisme, que l'on n'apprécie pas ici comme régime politique, nous est apparu comme une religion inférieure et brutale, une religion rétrograde par rapport au christianisme, et sa morale est aussi basse que sa religion. (...)

la politique personnelle de Pie XI a introduit dans l'affaire une dangereuse équivoque, hasardeuse politiquement, religieusement critiquable. Une puissance vraiment spirituelle devrait être au-dessus de toute politique. (64 – 89)

(...) on put croire même un moment que le Pape irait jusqu'à condamner le serment fasciste comme attentatoire à la morale chrétienne,- ce qui était vrai, mais qui menait à la condamnation du nationalisme intégral et absolu, principe du fascisme, comme il l'est devenu de l'hitlérisme. (...) Pie XI esquissa (...) une belle résistance, publia même une Encyclique sensationnelle. (...) Mais il ne tarda pas à capituler, et l'impossibilité de soutenir la lutte (...) apparaissait déjà en ce que le serment fasciste était autorisé moyennant des restrictions mentales. (...) Désormais Pie XI était dans la main de Mussolini, et de cette circonstance on doit tenir compte pour apprécier l'attitude de la Papauté dans le gâchis actuel des complications européennes. (...) une telle situation peut devenir grosse de périls pour l'avenir du catholicisme. Imagine-t-on que les catholiques de tout pays subiront indéfiniment les directions d'un Pape plus ou moins subordonné au dictateur italien ? (...)

Pas n'est besoin d'expliquer pourquoi Mussolini et Hitler abominent la Société des Nations, instituée après la grande guerre pour prévenir ou résoudre les conflits internationaux. (...) Au fond, pour Hitler et Mussolini, il s'agit de bien autre chose que du communisme, écrasé en Allemagne comme en Italie ; le danger communiste est un paravent commode derrière lequel peuvent se dissimuler toutes les ambitions. Hitler, qui abomine le catholicisme en Allemagne, compte bien utiliser à ses propres fins Mussolini lui-même avec son pape italien (...) Relativement au pacte de Genève, l'attaque dirigée par l'Italie contre l'Abyssinie était condamnée par le statut international. Mussolini le savait bien, qui n'avait

d'autre but que d'avilir ou de torpiller la Société des Nations, considérée par lui, non sans raison, comme un obstacle à son rêve de puissance. Etranger au pacte international, le Pape n'était pas tenu d'émettre un avis sur la conduite de Mussolini ; mais, comme chef spirituel de l'Eglise catholique et gardien de sa moralité, il aurait pu, il aurait dû avoir une opinion. S'il en avait une, il ne l'a pas exprimée et il s'est comporté comme s'il partageait celle du nationalisme italien. (...) Dans l'affaire d'Espagne (...) il est permis de penser qu'il n'a pas dit ce qu'il fallait.

(...) Voici comment il s'exprimait dans une allocution par lui adressée, le 14 septembre 1936, aux réfugiés espagnols, à Castel-Gandolfo, après s'être lamenté sur la guerre fratricide, sans dire un mot pour la faire cesser, et en dénonçant le danger universel du communisme :

On dirait qu'une satanique préparation a rallumé, et plus vive encore, dans la voisine Espagne, cette flamme de haine et de persécution plus féroce, réservée de l'aveu même de ses ennemis à l'Eglise et à la religion catholique, car elle est l'unique véritable obstacle (...) au déchaînement de ces forces qui ont déjà fait leurs preuves et donné leur mesure dans l'essai de renversement de tous les ordres, de la Russie à la Chine, du Mexique à la Sud-Amérique (...) preuves et préparations précédées, accompagnées incessamment d'une universelle, assidue et très rapide propagande pour la conquête du monde entier.

Ne dirait-on pas que ce pauvre monde est déjà submergé par la propagande soviétique ? Il ne s'en doutait pas. Du reste,

il y a aussi une propagande raciste et une propagande fasciste, dont Pie XI ne parle pas.

(...) Somme toute, le communisme soviétique est devenu en son genre un régime totalitaire qui ne diffère pas tellement de ceux que nous connaissons en Occident. Car Staline est, en fait, un dictateur aussi absolu que le sont Hitler et Mussolini. Il lui manque seulement de se prévaloir d'une mission divine. (...) nous voulons dire le Pape Pie XI, qui dans le temps même où il publiait son Encyclique *Mit brennender Sorge* sur - plutôt que contre - le racisme allemand, lançait en latin son Encyclique *Divini Redemptoris* (datée du 19 mars 1937) contre - plutôt que sur - « le communisme athée ». Pour bien entendre celle-ci, on ne doit pas la traiter comme une critique doctrinale fondée sur une connaissance exacte du bolchevisme et de son action réelle dans le monde, mais comme une définition solennelle du mythe ou de la fiction qui veut voir dans le communisme russe l'ennemi formidable par lequel serait poursuivie partout la religion catholique et menacée la civilisation chrétienne. Ce point de vue général de l'Encyclique est en parfaite correspondance avec la position prise par le Pape dans l'affaire espagnole. (...)

(...) Et si le Pape veut exterminer tous les ennemis de Dieu, que ne s'en prend-il aussi bien à Hitler, qui falsifie Dieu, et à Mussolini, qui veut prendre Dieu à son service ? Au fond, Pie XI est encore pour l'extermination des hérétiques, comme au temps de l'Inquisition, quand on brûlait Jean Huss, Jeanne d'Arc, Savonarole, et bien d'autres... Il devrait laisser l'application de ces odieux principes aux dictateurs politiques de notre temps. (125- 169)

(...) le Président Franklin D. Roosevelt, le 1<sup>er</sup> décembre 1936, à la Conférence interaméricaine pour le maintien de la paix (...) résume (...) « la foi des Amériques »

(...) que nous maintenons et défendons la forme démocratique de gouvernement représentatif constitutionnel ;

Avis aux dictateurs européens et à leurs admirateurs.

Que, grâce à ce gouvernement, nous pouvons mieux Assurer une plus large distribution de la culture, de l'éducation, de la pensée et de la liberté d'expression ;

Ce n'est sûrement pas le cas des dictatures raciste, fasciste et communiste. (...)

Que, grâce à lui, nous avons le meilleur moyen de développer les échanges commerciaux, artistiques et scientifiques entre nations ;

Et ceci est une façon intelligente de comprendre les rapports internationaux.

Que, grâce à lui, nous pouvons éviter la rivalité des armements, détourner la haine et encourager la bonne volonté et la véritable justice ; (...) nous offrons un espoir de paix et d'une vie plus large aux peuples du monde entier. (...) Mais cette foi du monde occidental ne sera pas complète, si nous négligeons d'affirmer notre foi en Dieu.

(...) Ce n'est pas moi qui l'affirme, c'est le Président Roosevelt, un Américain, le grand chef de ces Américains du

Nord (...) ce chef d'un des plus considérables Etats de notre temps déclare tout simplement qu'il faut mettre Dieu à la base de toute société humaine et de la société universelle des hommes. (...) en lisant une telle déclaration dans ces premiers jours de juillet 1937, j'ai éprouvé comme un tressaillement d'allégresse (...) Ainsi donc je ne suis pas tout à fait un rêveur ; peut-être même ne suis-je pas du tout un utopiste. Précieux réconfort pour mes derniers jours. (...) Recommandons à la méditation de Pie XI et de ses conseillers théologiques et politiques cette belle sentence : *La guerre n'est pas un acte de Dieu, mais un crime de l'homme.*

Si les peuples ont toléré la guerre dans le passé, il leur est devenu impossible de le faire plus longtemps. Car les instruments de destruction qui ont été inventés sont maintenant si dévastateurs dans leurs effets qu'il n'est pas possible de transiger avec eux. Essayer d'humaniser la guerre, c'est tenter l'impossible. Il faut que nous détruisions la guerre, ou bien la guerre nous détruira. (...) Les peuples libres du monde en sont arrivés à rejeter la théorie (qui tient) la guerre (pour) naturelle et inévitable...Ils savent que l'amour de la puissance est une chose mauvaise. Ils crieraient : « Halte ! » à quiconque, par amour de la puissance, violerait la paix.

(...) En fait, les gouvernants des Etats-Unis nous montrent discrètement ce que doit être, à leur avis, une véritable Société des Nations, *quelque chose qui ressemblerait à une réunion d'honnêtes gens, une société où l'on pourrait entrer sans risque imminent de se fourvoyer dans un guêpier.*

Par ailleurs, ce qu'ils pensent de la guerre et des fous dangereux qui seraient prêts à y risquer l'existence de leurs peuples et le sort même de l'humanité, s'accorde trop bien avec ce qu'on a lu plus haut dans le présent livre pour qu'il



soit besoin de le constater. Mais nous ne sommes pas les avocats d'un pacifisme vulgaire : c'est par religion et par une considération morale de l'humanité que nous abominons la guerre, que nous voulons la paix.

Nous vivons des heures solennelles, où se joue l'avenir du genre humain. Au fond, il en est ici de toutes les heures. Mais celles que nous traversons ont un caractère particulier de gravité ; peut-être n'en a-t-on jamais vu d'aussi critiques. Ce ne sont pas les pensées d'un homme ni la fortune d'un livre qui sont ici en cause. Il faut battre le rappel de l'humanité. A chacun, en conscience, de prendre ses responsabilités. (348-357)

### **Un mythe apologétique<sup>xl</sup>**

(...) les Etats dits totalitaires répudient ouvertement ou implicitement toute forme de christianisme. Hitler et Mussolini ne s'accordent pas seulement dans l'absurde et inique persécution des Juifs ; Hitler veut éliminer en fait le catholicisme et le protestantisme : Mussolini entend les domestiquer, ce qui est la même chose que de les étrangler. Quant au communisme russe, en dépit de certains flottements, c'est vers la persécution qu'il penche, bien plus que vers la tolérance. Or, cette crise des religions qui sévit aussi bien à l'intérieur de toutes les confessions chrétiennes, n'est qu'un aspect de la crise générale qui, dans l'ordre politique et économique, soulève les peuples les uns contre les autres dans une mêlée grosse de catastrophes peut-être irréparables. (...) J'admets que le catholicisme soit un agent considérable dans l'armée de l'Esprit, mais êtes-vous certain qu'(...) il pourra définitivement enrayer la débâcle des civilisations

vieillissantes et empêcher le triomphe de la plus épouvantable barbarie qui ait jamais menacé le genre humain ? (31)

Était-il tellement transcendant, le Dieu qui tout à coup s'avisa de fabriquer, comme un architecte supérieur, la terre et les cieux ? N'était-il pas un peu fantasque, ce Dieu qui condamna toute l'humanité à la mort, parce que celui qui devait être le père de tous les hommes avait mangé un fruit qu'il n'aurait pas dû toucher ? Était-il plein de clémence, le Dieu qui, mécontent de l'humanité, la noya tout entière pour purifier la terre, réservant toutefois, pour la repeupler, dans les mêmes conditions, une famille humaine et un couple de toutes les espèces d'animaux ? (...) Par quel singulier caprice ne s'avisa-t-il pas d'exterminer en une seule nuit tous les premiers-nés de Égyptiens ? Et quelles exterminations n'est-il pas censé avoir encouragées pour faire place nette à son peuple. Je ne puis raconter ici toute son histoire, *toutes ses histoires*. (35)

La religion de l'humanité est une des doctrines centrales de Loisy. Il voit une ligne ascendante d'humanisme dans l'histoire humaine, malgré tous les échecs, il attribue un rôle essentiel à l'Église, où se trouve son origine, dans le développement de cet idéal pour les générations futures. La discipline du dressage social a créé l'idéal de l'humanité et a pourvu au progrès de cet idéal. La morale humaine consiste en son institution. Il exprime les espoirs, après la Première Guerre Mondiale, en une paix définitive. Il exhorte l'Église à travailler au progrès de la paix dans le monde.

## **La paix des nations et la religion de l'avenir<sup>xli</sup>**

« Elle est tombée, elle est tombée, Babylone, et toutes les images de ses dieux ont été brisées, contre terre. » (*Is.* XXI,9) Cette parole du vieux prophète juif, qu'a répétée l'auteur de l'Apocalypse, *Ap.* XIV, 8 ; XVIII, 2, s'impose à notre esprit et nous vient spontanément aux lèvres dès que nous nous arrêtons à contempler l'immense champ de bataille où, par-dessus les morts innombrables, sont maintenant épars les débris des trônes renversées, les sceptres rompus et les couronnes abandonnées. (...) le commencement d'une ère nouvelle (...) l'idéal humain que le mot de religion signifie pour nous. De la guerre mondiale, en effet, l'on veut à présent que sorte la paix des peuples, et il semblerait que cette paix universelle des nations doive être comme la religion de l'avenir, étant la religion de l'humanité. (5s.)

Nous venons d'assister et nous assistons à une crise du genre humain. La guerre qui vient de se terminer n'était pas une guerre comme les autres, un dérangement quelconque de l'équilibre européen, qui devait aboutir à une stabilisation renouvelée du même équilibre, moyennant certaines rectifications de frontières. (...) Il s'agissait bel et bien d'une crise aiguë de croissance humaine, d'où dépendait l'avenir de notre espèce sur la terre. C'était comme si deux âges, deux forces, deux esprits, deux formes de l'idéal humain, deux humanités avaient combattu l'une contre l'autre, sous l'impassible regard du ciel, pour la possession du monde : idéal de liberté contre idéal de domination, idéal de justice contre idéal de violence, idéal de bonté contre idéal de puissance, l'espérance ailée de l'avenir contre la pesanteur

redoutable d'un passé qui ne voulait pas mourir. Et la crise, par l'ampleur et la profondeur de son développement, a déjoué toutes les prévisions de ceux qui étourdiment l'avaient déchaînée ; elle a pris des proportions que n'avaient point soupçonnées d'avance ni ceux qui d'abord y prirent part, ni ceux qui pensaient n'en devoir être que les simples spectateurs. Sa signification même s'est dessinée plus clairement à mesure que les événements se déroulaient, formidables et inattendus, comme si une invisible providence nous avait jour par jour, dans les péripéties de nos épreuves et dans la victoire finale, révélé ses secrets desseins. C'est que les origines de cette crise étaient profondes et lointaines, et que ses causes immédiates n'en ont été, pour ainsi dire, que l'occasion. Ceux qui l'ont déclenchée, et qui se trouvent en être les victimes, nous paraîtraient presque, sans que cette circonstance diminue leur responsabilité, avoir subi une impulsion plus forte qu'eux-mêmes, et avoir été jetés par une sorte de fatalité dans le gouffre où ils viennent de s'abîmer : gros enfants maussades qu'on dirait avoir été dupes de leur rêve sanglant, et qu'a blessés grièvement le terrible jouet par lequel ils se flattaient d'asservir les hommes. D'autre part, les vainqueurs du jour ont vu, pour ainsi parler, croître sous leurs mains l'objet de leur effort ; si grands qu'ils aient été, ce n'est pas leur manquer de respect, c'est au contraire entrer dans leur pensée et dans leur sentiment les plus intimes que de reconnaître en eux les agents d'une œuvre non seulement plus grande qu'eux-mêmes, mais plus grande qu'ils ne l'avaient d'abord conçue, les serviteurs d'un idéal qui s'est montré plus haut et plus exigeant à mesure qu'ils lui offraient davantage de leur sang ; ils se trouvent aujourd'hui, sans que leur gloire, certes, en soit atténuée, avoir réalisé plus que leurs vœux, comme si une puissance supérieure avait animé leur courage et les avait conduits au succès. En toute vérité, nous sommes à

un tournant de l'histoire humaine, entre un passé humain qui décidément tombe, et un avenir humain qui s'annonce plein de promesses. Les grandes guerres du passé qui ont abouti à la fondation d'empires plus ou moins éphémères ou durables n'ont jamais mis en mouvement toute la population du globe. Une partie seulement des nations du monde y étaient intéressées, et s'il arrivait que ces nations fussent organisées en royaume sous l'hégémonie d'un peuple conquérant, une façon spéciale d'humanité nouvelle était ainsi créée où se développait une nouvelle civilisation. C'est ainsi que l'empire romain, venant après l'empire grec et les anciens empires orientaux, réalisa l'unité du monde méditerranéen, et après les longues guerres de la République créa la paix romaine sous la domination des Césars. De cette paix romaine (...) le christianisme a été le fruit. (7- 9)

Une organisation générale de l'humanité dans la paix avait été conçue, qui ne pouvait être seulement essayée tant qu'il n'existait pas de peuples pratiquant un régime de liberté et conviant l'humanité entière à une fédération pacifique. Cette notion d'humanité, qu'avaient pressentie un peu partout les grands initiateurs des religions de salut et les anciens philosophes, des penseurs dégagés des vieux dogmes l'ont eue dès le XVIe siècle ; elle a été célébrée au XVIIIe siècle par les philosophes du temps, et depuis lors elle n'a plus manqué d'avocats. Cette conscience de l'humanité dans l'autonomie de la personne humaine, ce sera toujours la gloire du protestantisme de l'avoir conquise dans l'ordre religieux, préludant ainsi à la même conquête dans tout l'ordre humain. Cette organisation des peuples libres dans une paix d'humanité, la fondation de la République des Etats-Unis, si riche d'avenir, et notre Révolution française l'avaient en quelque manière annoncée au monde. (...) Ceux qui alors et depuis parlèrent d'une religion de l'humanité, qui même

crurent pouvoir en régler le culte et essayèrent de la fonder (...) furent des précurseurs trop pressés et à qui manquait une suffisante expérience de cette humanité dont ils voulaient instituer la religion. (10s.)

L'énorme guerre, que nous venons de voir se terminer plus promptement et plus heureusement que nous ne l'avions espéré, a été rendue indispensable parce que de longue date un peuple s'était préparé à réaliser sur la terre une sorte de paix semblable à celle des anciens empires, une paix de domination, qui aurait courbé sous l'hégémonie de ce peuple fort toutes les nations du monde, réalisant ainsi dans la servitude l'unité du genre humain. C'était l'application de l'idéal ancien, étroit et dur, à l'humanité nouvelle, qui déjà vivait d'une conception plus haute de sa propre nature et de son destin ; c'était (...) la confiscation préméditée de l'humanité universelle et de son idéal supérieur, au profit d'un despotisme particulier. Contradiction et anachronisme eu égard à ce qu'étaient devenus la notion et l'idéal modernes de l'humanité. Cependant cette contradiction et cet anachronisme ont failli triompher ; ils avaient chance de triompher dans la paix, (...) mais l'empire universel a voulu se réaliser d'un seul coup par la guerre et de façon à n'être plus gêné par personne ; au lieu d'attendre pour les réprimer les résistances qu'il aurait pu rencontrer et qu'il prévoyait, il a mieux aimé les prévenir. (...) la puissante machine de guerre que le peuple allemand avait construite pour établir sa domination ne pouvant manquer d'être employée un jour ou l'autre à l'usage auquel elle était destinée. Toute la question était de savoir si les peuples que menaçait l'ambition germanique, et les peuples libres surtout, auraient la sagesse de se coaliser, de préparer, d'organiser la résistance et de sauver avec leur indépendance la liberté de l'humanité à venir.

On ne peut pas se dissimuler aujourd'hui que la résistance avait été beaucoup moins bien préparée que l'attaque. Il y avait eu des essais antérieurs pour garantir la paix, certaines conventions qui auraient pu fournir les moyens de prévenir le conflit, et beaucoup faisaient confiance à ce programme de paix humaine, sans s'apercevoir qu'il ne fournissait aucune garantie contre la volonté de guerre et les insatiables appétits d'une puissance qui avait mis tous son espoir dans la force. C'est la violence même de l'attaque et son caractère franchement inhumain qui ont soulevé les peuples, qui ont produit l'universalité de la lutte, qui ont mis en feu l'Europe, et puis le monde, contraignant, pour ainsi dire, l'humanité à se défendre elle-même.

A la première heure, on aurait pu penser qu'il allait y avoir une grande guerre entre l'Allemagne assistée de l'Autriche, et la Russie assistée de la France ; mais la cynique violation de la neutralité belge oppose tout de suite l'âme d'un petit peuple à la force brutale de l'assaillant, et elle provoque en même temps l'intervention de l'Angleterre : il est clair que, dès ces premiers jours, la guerre est européenne et que les adversaires de l'Allemagne défendent avec leur propre existence la liberté de tous les peuples. Mais leur cause est loin d'être gagnée pour autant. L'Allemand avait compté que, l'Angleterre n'ayant pas d'armée, il réussirait vite à battre le Français, puis se retournerait pour écraser le Russe ; après quoi, maître de l'Europe continentale, il aurait imposé sa volonté à l'Angleterre impuissante. On sait comment ce projet fut rompu, comment fut brisé, à la bataille de la Marne, l'élan du conquérant, comment l'Angleterre sut se créer une magnifique armée et la mettre au service du droit ; comment, en 1915, l'Italie intervint pour la libération de ses nationaux retenus sous la domination autrichienne. La lutte néanmoins se prolongeait et l'on ne pouvait en prévoir l'issue.

C'est que les efforts de puissances alliées contre l'Allemagne n'étaient pas suffisamment coordonnés ; c'est aussi qu'une certaine équivoque pesait sur leur idéal et en altérait la haute signification pour l'humanité. L'impérialisme russe était pour la cause de la liberté des peuples un auxiliaire plutôt suspect ; (...) s'il était entré de tout son pouvoir et loyalement dans le combat, l'Allemagne aurait été plus tôt vaincue ; mais on ne risque pas beaucoup à conjecturer que la victoire de ses ennemis aurait bien pu n'être pas de tout point celle du droit et de la liberté ; la Pologne n'aurait pas recouvré réellement son indépendance, et les trois empires, russe, allemand, autrichien, auraient subsisté, en attendant d'autres guerres ou des révolutions émancipatrices. Au lieu de procurer la victoire à ses alliés, la Russie la compromit d'abord par l'impéritie ou la trahison de ses gouvernants, et enfin par son écroulement. L'impérialisme russe se trouva être la première des Babylones temporelles dont la grande guerre a causé la disparition. Par suite de cette chute, la coalition antiallemande ne comptait plus que des peuples libres, et elle pouvait arborer franchement son programme de liberté. Mais, l'empire tombé, le peuple russe ne tarda pas à verser dans l'anarchie, et les peuples occidentaux se trouvèrent seuls en face de la coalition allemande, demeurée, à ce qu'il semblait, dans toute sa force, en sorte que la cause de la liberté parut menacée, sinon perdue. Deux grands neutres existaient alors, d'esprit bien différent, qui émirent, chacun de son côté, une hypothèse de paix. L'un d'eux était le pape Benoît XV, chef de l'Eglise romaine, représentant de la vieille tradition catholique, vers lequel la noble Belgique s'était tournée en vain depuis le commencement des hostilités pour obtenir de lui un mot de protestation contre l'injustice qu'elle avait eu à subir dès le début de la guerre, et contre les atrocités qui avaient suivi. Se considérant encore comme un souverain temporel, le pape



s'était tout d'abord déclaré neutre entre les belligérants ; et comme chef spirituel, il estimait, ayant des fidèles dans les deux camps, ne pouvoir pas non plus se prononcer pour les uns contre les autres ; lui-même décorait cette abstention du nom d'impartialité. Singulière façon de comprendre son rôle de chef religieux, si l'on ne veut pas reconnaître que ce rôle est, aussi bien, compris politiquement par celui qui s'en dit investi. Dans la réalité, le pape n'a voulu voir en ce conflit que des ambitions rivales, il n'a pas eu le moindre soupçon de la crise d'humanité qui se déroulait partout devant lui, il n'a trouvé de solution à la guerre que dans un retour à la situation antérieure, coloré, si possible,-pour compenser on ne sait quelle restauration de l'Etat pontifical,-de quelque satisfaction aux aspirations nationales de l'Italie. Ce n'était que la paix allemande, et il a été récemment prouvé (*Revue de Paris*, 15 octobre et 1<sup>er</sup> novembre 1918), de la façon la plus péremptoire, que Benoît XV, croyant l'intérêt de la papauté, sinon celui de la religion catholique, lié à la cause des empires centraux, n'a pas cessé de se faire l'agent, nullement inconscient, de cette paix. On le serait, on le savait ; c'est pourquoi le pape, dans ses manifestations pacifistes, n'a pas été écouté, même des plus fervents catholiques, dans notre pays ; il ne pouvait pas l'être. Il n'a réussi qu'à manifester, sans le vouloir, la radicale impuissance, il est permis de dire aussi le profond aveuglement de la papauté romaine devant le problème humain de l'heure présente. Sans doute Benoît XV ne se trompait-il pas tout à fait en supposant que l'avenir de la papauté, cette survivance de l'impérialisme romain, était, à certains égards, lié à celui des empires allemand et autrichien, autres succédanées du même impérialisme. Mais, si tel pouvait être l'intérêt, matériellement, étroitement, basement compris, de la papauté, tel n'était certainement pas celui de l'humanité.

C'est en faveur de l'humanité que le sort a prononcé, grâce à l'autre neutre, l'immortel Wilson, président de la République des Etats-Unis. Lui aussi avait, pour commencer, fait des démarches sincères afin d'amener (...) une paix équitable, qui garantirait les droits de tous les peuples dans la société des nations, les Etats unis de l'humanité. Mais il a dû bientôt constater que (...) l'impérialisme allemand ne céderait qu'à un argument, celui de la force qui l'écraserait. Dans la folie de son orgueil, l'impérialisme crut pouvoir braver ce chef juste et pacifique d'une grande nation qui n'avait pas d'armée. Les excès de guerre sous-marine provoquèrent l'intervention des Etats-Unis, et les Etats-Unis eurent une armée, et nous la vîmes descendre sur notre sol, ardente et vaillante, comme le débordement de tout un peuple. Désormais la balance des forces penchait de notre côté, du côté de la liberté, du côté de l'humanité. Et comme l'accession des Etats-Unis donnait décidément à la lutte son véritable caractère, le président Wilson en apporta la définition, il marqua en termes nets et clairs le programme de l'idéal poursuivi. Ce sera l'éternel honneur du président Wilson d'avoir dit les paroles qui ont déterminé pour l'avenir le sens humain de la guerre mondiale, les conditions de la paix humaine, les bases de la société des nations. Ce sera la gloire éternelle du peuple américain des Etats-Unis d'avoir finalement Assuré par son immense effort le triomphe de l'idéal ainsi formulé : la paix universelle garantie par la fédération des peuples, l'union de toutes les humanités dans l'humanité, une union librement voulue et consentie par des peuples libres qui veulent être justes les uns envers les autres. Le nouvel Evangile a été annoncé, comme il convenait, par le chef d'un grand peuple libre ; le président des Etats-Unis a parlé en médiateur de la nouvelle alliance et en pape de l'humanité. (12-18)

Le mot d'Évangile, que nous venons de prononcer, n'est point ici une métaphore. Car jamais plus heureux message ne fut encore apporté au pauvre genre humain. Il ne s'agit pas, en effet, d'arranger une paix provisoire en attendant une nouvelle guerre dont les conditions mêmes de la paix renfermeraient le germe : on entend que la paix soit une paix humaine, et l'on voudrait la faire telle qu'elle puisse durer autant que l'humanité. Cette paix ne sera pas contenue tout entière dans la lettre d'un traité, pour être déchirée à la première occasion opportune, elle devra être inscrite dans le cœur des hommes comme une résolution qu'ils garderont de vivre ensemble sur la terre en parfait et réciproque égalité de droits et de devoirs. C'est bien la bonne nouvelle, l'annonce du salut, et nous disons que le caractère de cette annonce, de cette paix promise à une humanité d'élus, est celui d'une religion ; (...) la première religion universelle, parce qu'elle est la religion de l'humanité, celle qui s'adresse à l'humanité entière en lui donnant à réaliser un idéal vraiment humain. (19s.)

De tous côtés on nous le dit, et rien n'est plus évident, la paix universelle ne peut être garantie que par la société des nations, et la société des nations ne peut être fondée que sur la justice. Mais la justice, la vraie justice, celle que l'on considère comme un droit à reconnaître, comme une obligation à remplir, est déjà quelque chose d'infiniment supérieur à l'intérêt général et à la saine intelligence des avantages qui résulteront pour tous de l'accord universel. C'est la reconnaissance du droit, - le droit qu'a tout peuple, aussi bien que l'individu, d'être à lui-même, - comme d'une chose respectable et sacrée, donc d'un objet religieux en soi, en tant que moral et humain. C'est l'accomplissement du devoir, - et ce devoir est celui de la fraternité entre les peuples aussi bien qu'entre les individus, - comme d'une obligation également sainte, donc religieuse par sa nature. Une telle

conception du droit humain et de l'humain implique une notion d'humanité qui est elle-même toute religieuse, c'est-à-dire que l'individu humain considéré en lui-même, que l'homme dans la famille, que l'homme dans la cité sont des êtres porteurs de droit, voués au devoir, des êtres à respecter et qui se doivent un mutuel respect. Or qui dit respect dit religion. L'humanité qui se veut ainsi respecter dans le droit et dans le devoir se marque elle-même d'un sceau divin, qui est l'idéal même de vérité, de justice et de bonté, c'est-à-dire l'idéal religieux, qu'elle prétend réaliser. C'est pourquoi nous n'hésitons pas à dire que la société des nations exige une religion de l'humanité, qu'elle fera nécessairement, qu'elle sera, en quelque manière, cette religion, quand cette société aura pris une pleine conscience de son unité, tout comme autrefois les peuples rassemblés sous l'empire de Rome ont pris la conscience religieuse et morale de leur unité dans le christianisme catholique. Une telle société, pour vivre, exige une telle conscience, religieuse et morale, de son universelle unité, faute de quoi elle ne serait qu'un agrégat de partis sans lien, toujours prêts à se séparer, un corps sans âme, sujet à une prompte décomposition. La société des nations aura donc pour âme la religion de l'humanité, c'est-à-dire une religion qui aura l'humanité même pour objet de sa foi et de son service, non seulement l'humanité réellement existante mais l'idéal supérieur dans lequel nous nous plaisons à la contempler, auquel nous voudrions l'élever.

A l'heure présente (...) société des nations et religion de l'humanité ne sont encore qu'un idéal assez lointain, qu'il ne suffit pas de définir pour le réaliser. (...) Cet accomplissement ne sera pas l'œuvre d'un jour, ce sera l'œuvre de l'ère nouvelle qui maintenant commence.

La société des nations ! Mais cela suppose chez tous les peuples une certaine faculté de désintéressement, la capacité

de mettre un intérêt spirituel, universel et durable, au-dessus des intérêts matériels, particuliers et transitoires, et jusqu'à présent la tendance naturelle des nations, comme celle des individus, n'a-t-elle pas été à rechercher d'abord la satisfaction de leurs intérêts temporels, propres et immédiats, en sorte qu'elles ont besoin d'apprendre à rechercher, non plus la satisfaction illimitée, mais l'équilibre de ces intérêts dans la justice pour le bien de la paix et le maintien de la fraternité entre les peuples ? La société des nations ! Mais cela suppose le respect de l'humanité dans tout peuple aussi bien que dans tout homme, c'est-à-dire un esprit de fraternité humaine qui n'a guère été réalisé jusqu'à présent qu'au sein d'un même peuple ; cela suppose un élargissement du sens humain, la subordination ou tout au moins la coordination du patriotisme que l'on peut dire national, au sentiment d'une patrie commune et universelle, et n'est-il pas vrai que ce sentiment de la patrie humaine, centre de toutes les patries, s'il est déjà né chez beaucoup, a encore besoin de se développer et de s'étendre pour exercer l'influence dominante qui doit lui revenir ? La société des nations ! Mais cela suppose des peuples vraiment libres s'accordant librement et s'entretenant dans leur fraternel accord, dans leur commun idéal d'humanité, et n'est-il pas vrai que de ce libre accord des peuples libres nous avons à peine une ébauche, une réalisation partielle, dans l'alliance des peuples qui viennent de détruire l'impérialisme allemand ? La société des nations (...) suppose chez tous les peuples, et dans les relations internationales, une discipline humaine, une discipline de religieuse moralité, comme il n'en a pas encore existé sur la terre. Il s'agit de faire partout l'éducation de la liberté pour le libre service de l'humanité. Grande œuvre, Assurément, et bien digne d'être tentée, œuvre nécessaire, œuvre obligatoire pour tous, à mesure qu'ils en comprennent l'urgence, mais œuvre qui n'est

point faite et qui reste plutôt à créer presque tout entière. La guerre, par son heureuse issue, n'a fait, à vrai dire, que lui nettoyer le terrain et en quelque sorte préparer les matériaux pour sa réalisation. (20-23)

Notre raison n'a point prévenu la guerre, et c'est tout au plus si, de notre côté, elle l'avait prévue. Les progrès de la science ont servi la guerre, que la raison n'avait pas su empêcher, ils pourront aussi, et plus utilement encore pour l'humanité, servir la paix. Ce n'est point la raison ni la science qui par elles-mêmes et toutes seules garantiront l'avenir de la société des nations en procurant à celles-ci ce que nous venons d'appeler leur âme d'humanité. La raison peut aider en chacun de nous à l'éveil de cette âme, elle peut l'éclairer et la guider. La science, de même, peut contribuer à l'organisation de la société nouvelle, découvrir les moyens pratiques et les combinaisons qui permettront d'équilibrer les intérêts divers, de rendre faciles et fructueux les rapports internationaux. A la raison et à la science la nouvelle humanité demandera l'assiette et le confort de son existence, l'essor et le relief de sa civilisation, biens inestimables, et que nous nous gardons de mésestimer. Mais la vertu d'humanité, le ressort moral qui soutient toutes les sociétés humaines et qui soutiendra la société des nations, qui créera définitivement l'humanité, n'est point, à proprement parler, affaire de raison ni de science, mais de sentiment et de religion. Car c'est le sentiment même de la sociabilité, de la moralité, qu'il s'agit de développer en un sens complet d'humanité ; c'est la puissance de dévouement qui est en chacun pour ses proches, pour ses concitoyens, pour son pays, qu'il s'agit d'élargir en lui donnant pour objet le bien commun et non pas seulement le bien matériel mais le bien spirituel et moral de tous les hommes.

Cette faculté de dévouement est en nous comme une seconde nature, une façon de grâce supérieure que l'éducation sociale a greffée ou développée par-dessus les instincts de notre nature sensible, et qui sert aux fins de l'humanité. Et de cette puissance de sacrifice tous les peuples qui viennent de prendre part à la guerre mondiale ont fait preuve en des conditions et à des degrés divers ; tous les peuples et tous les hommes en sont capables, bien qu'elle soit fort inégalement éveillée, affermie, éclairée, épurée chez les différents individus et chez les différents peuples. Mais partout l'instinct social est un principe de dévouement humain, de désintéressement international. (...) il appartient, dans la foule des peuples, à ceux qui atteignent enfin à l'idéal de l'humanité, d'entraîner les autres et de donner le ton à la société des nations. Mais on conçoit que cette élite des nations sera constituée par les peuples qui seront eux-mêmes respectivement conduits par la plus haute et la plus solide élite individuelle ; et c'est, en définitive, la formation et le recrutement de ces élites, non pas seulement des élites intellectuelles, mais des élites morales, des élites humaines, dans chaque peuple, qui sont l'intérêt primordial de la société des nations. Si vous voulez que les peuples se forment en société, donnez aux peuples une éducation d'humanité. A chaque peuple de s'aider lui-même ; mais les peuples devront aussi s'aider discrètement, loyalement, généreusement, les uns les autres. Et si l'on peut prévoir que certaines conversions seront difficiles, que certains égoïsmes nationaux, naguère surexcités, auront besoin d'être contenus, il n'en sera pas moins nécessaire, tout en surveillant assidûment, tout en réprimant, à l'occasion, ces égoïsmes, de travailler à ces conversions et de les préparer. Ce n'est pas demain que nous pourrons donner une absolution inconditionnée ni faire pleine confiance à ceux qui ont déchaîné la guerre, mais il est certain,

d'autre part, que la société des nations ne sera définitivement assise dans la paix que par la conversion de tous les peuples à la religion de l'humanité. (...) Notre idéal humain est l'enfant légitime et bien né de l'idéal chrétien ; il est, naturellement, plus jeune que son ancêtre, et nous le croyons, nous le sentons, nous le voyons plus vivant. Mais les christianismes eux-mêmes sont en mesure de s'adapter et ils s'adaptent plus ou moins (...) au mouvement de l'humanité. C'est ce que font, chez nous et chez nos alliés, les christianismes protestants. La loyale attitude des catholiques et du clergé français pendant toute la durée de la guerre nous autorise à dire qu'ils ont bien servi l'idéal humain de la France, qu'ils sont disposés à le servir, et que, pris en masse, ils n'ont aucune inclination à le trahir. Spontanément, ils se sont dérobés aux directions pacifistes d'un pape germanophile, et voici que l'impérialisme ecclésiastique, Babylone spirituelle, par le discrédit qu'il s'est attiré, penche un peu plus vers l'abîme où sont descendus les impérialismes de chair, les Babylones de la terre. Il n'est pas impossible, il est vraisemblable, et il est très souhaitable que de la présente crise d'humanité résulte, de manière ou d'autre, cet élargissement du christianisme catholique dont avaient rêvé ceux que l'anathème pontifical a qualifiés de modernistes, et que notre vieille religion ou du moins la majeure partie de ses adeptes s'orientent franchement dans le sens de la religion nouvelle. Rien ne serait plus avantageux pour notre pays, rien ne serait plus heureux pour la cause du progrès humain. D'autre part, ce qui peut demeurer de foi chrétienne et d'esprit chrétien chez ceux qui furent nos ennemis, et qui ne peuvent pas être encore nos amis, est le point principal de les voir se rallier à l'idéal humain qui est le nôtre. C'est de là que nous sommes partis pour arriver à notre idéal d'humanité ; c'est de là-, s'ils ne veulent s'excommunier à jamais de la société des hommes,-qu'ils partiront pour



atteindre à cet idéal, mériter la fraternelle confiance qu'ils n'ont pas aujourd'hui le droit de nous demander, et s'associer sincèrement à nous dans l'œuvre de la paix humaine.

A l'établissement et à la conservation de cette paix les aspirations de justice qui se sont définies dans le socialisme ou les socialismes pourront également contribuer, mais à condition aussi de s'élargir, de se purifier, de s'idéaliser. Humanitarisme et humanité sont deux. Nous n'avons certes pas la prétention d'instruire en ce lieu le procès de qui que ce soit, et nous manquons tout à fait de la compétence requise pour porter un jugement d'ensemble sur l'action du socialisme chez les peuples contemporains ; nous ne voulons pas apprécier le rôle qui a été le sien chez nous durant la guerre. Mais nous avons pourtant le droit de dire que l'exemple de la Russie donne beaucoup à penser contre les solutions improvisées des grands problèmes sociaux ; nous avons bien le droit de dire qu'il n'est pas d'intérêt prétendu de classe qui doive prévaloir contre l'intérêt commun et supérieur de l'humanité ; nous avons bien le droit de dire que, si la fraternité internationale doit s'établir dans la société des peuples, il n'est permis à personne, par une certaine façon d'entendre et de pratiquer ce qu'on appelle la lutte des classes, d'internationaliser la haine ; nous avons bien le droit de répéter ce que nous avons déjà dit, que, si le socialisme ne se fait pas un très haut moral, un idéal vraiment et parfaitement humain, s'il ne sait proposer aux masses qu'un idéal de jouissances et de bien-être vulgaires, à peine teinté de justice et de fallacieuse égalité, au lieu de servir la cause de la paix universelle et de la solidarité humaine, il ne pourra être qu'un agent international de décadence et de ruine.

L'heure présente est solennelle, et de grands devoirs s'imposent à nous tous. L'heure de la guerre, cette heure de quatre longues années, a eu son œuvre grandiose, qui s'est

réalisée au prix de dures épreuves et d'héroïques dévouements. Nos morts aimés nous ont légué, pour l'heure de la paix qui a maintenant sonné, une œuvre qui sera, en son genre, tout aussi laborieuse mais plus délicate que l'œuvre de la guerre, et qui va réclamer une continuité indéfinie de courageux efforts. Efforts collectifs des peuples représentés par leurs gouvernants, pour un règlement équitable de la situation créée par la guerre, pour la délimitation et l'institution des peuples affranchis, pour l'organisation et l'entretien des rapports internationaux: on n'y mettra jamais trop de sagesse, ni de prudence, ni d'équité, ni de bonne volonté, ni de sincère humanité. Efforts individuels au sein de chaque peuple, pour y faire grandir cet idéal humain qui doit être celui de tous les peuples unis dans la paix : on n'apportera jamais trop de zèle à la propagation de cet idéal, pourvu qu'on l'ait bien compris, et, pour le répandre, il faut s'en être d'abord pénétré soi-même et s'en nourrir de plus en plus.

Après avoir décrit la ruine de Babylone, c'est-à-dire de la Rome païenne, le voyant de l'Apocalypse montrait la cité nouvelle, la ville des élus, descendant toute faite du ciel, avec ses murs de pierres précieuses et ses portes de perles, qui devaient toujours rester ouvertes, son fleuve de vie intarissable, son arbre de vie toujours fécond et portant un fruit spécial pour chaque mois (*Ap.* XXI, 9-27). Notre cité à nous est plus céleste encore, disons plus spirituelle et plus idéale que celle-là ; elle ne se réalisera aussi, nous le savons bien, que par la force de Dieu, disons par la puissance mystérieuse qui depuis le commencement agit dans l'humanité pour son progrès, et qui maintenant (...) veut créer cette cité des nations ouverte à tous les hommes, cette ville de lumière et de vie, pour laquelle la terre sera féconde dans la paix. Mais nous sommes Assurés que cette cité sainte ne nous tombera pas toute construite du ciel et qu'elle ne se fera pas toute seule

sans nous, qu'elle se fera par nous, qui en serons les pierres vivantes et agissantes. Elle sera ce que la feront notre foi et celle des générations qui viendront après nous. Car le grand effort dont nous venons de voir la nécessité ne peut être fourni que par une grande foi et une grande espérance. Sachons donc puiser dans notre idéal humain la force que l'homme a toujours trouvée dans la foi. Il est bien certain que peu d'hommes sont appelés individuellement à réaliser de grandes choses ; mais la moindre tâche, accomplie en esprit d'humanité, est une contribution utile à la cité de Dieu. Ne disons pas que les grands intérêts du monde ne regardent que les conducteurs des peuples : ils regardent tous les hommes jusque dans les sphères les plus humbles de leurs activités, et les chefs seront impuissants s'ils ne sont portés et soutenus, poussés par une foule. Petits et grands nous sommes solidaires les uns des autres et solidairement responsables devant l'humanité de ce que nous faisons pour elle.

C'est dans cet esprit d'humanité que nous allons reprendre notre modeste labeur scientifique, et que nous le poursuivrons selon la mesure de nos forces et de nos jours, avec la sincérité que demande toute recherche de vérité, avec le respect que mérite l'objet si parfaitement humain de nos études. Le peu que nous aurons fait, en ce service comme en tout autre, ne sera pas perdu pour l'œuvre commune, il subsistera dans le grand courant de la vie universelle. Ce qui maintenant importe n'est pas de célébrer en discours la chute des Babylones, mais d'empêcher leur résurrection, toujours possible, en travaillant avec courage et persévérance à l'édification de Jérusalem. (23- 31)

**La Société des Nations et la religion de l'humanité<sup>xlii</sup>**

La terrible guerre à laquelle nous venons d'assister touche à son terme, et l'on se préoccupe à bon droit de régler la paix en de telles conditions que le retour d'un pareil fléau soit rendu impossible. L'on comprend que l'humanité, si elle ne veut pas se vouer au suicide, ne peut pas recommencer une autre fois cet exercice de massacre, et que son progrès ne saurait consister à découvrir les moyens de détruire le plus d'hommes possible pour le bénéfice de quelques-uns. On a parlé déjà beaucoup, on parle de plus en plus d'organiser la société des nations, les états unis du globe, pour empêcher que la rage de conquête et d'assassinat en masse ne s'empare encore de quelque peuple et ne déchaîne à nouveau la ruine sur terre. Projet louable, projet nécessaire, et dont on n'examinera jamais trop attentivement les conditions qui le peuvent rendre viable. Aux personnes compétentes il appartient d'en discuter les modalités pratiques, les formes immédiatement réalisables : les peuples essaieront de les établir, et le temps en fera l'épreuve (...) cette guerre, aussi épouvantable par son caractère que par son étendue, et dont l'histoire ne parlera qu'avec horreur, n'est pas un vulgaire accident, une guerre comme les autres et qui aurait été seulement plus considérable que celles des temps passés. Elle apparaît bel et bien comme une crise d'humanité dont il nous est à peine donné d'entrevoir les conséquences, mais dont il est possible au moins de sonder la profondeur. Certes, de grands intérêts politiques, économiques, sociaux, y sont engagés, mais ces intérêts ne sont pas les seuls, ou plutôt il y a en tout cela et par-dessus tout cela un grand intérêt moral, l'humanité jouant, pour ainsi dire, son âme en cette lutte dont dépend, pour un temps indéterminé, son avenir sur la terre. Car il ne s'agit pas seulement de résister à une puissance d'oppression comme l'humanité en a déjà vu beaucoup, qui ont péri, vaincues par d'autres puissances de même sorte

qu'attendait le même sort. On sent maintenant qu'il faut en finir avec ces méthodes brutales qui sont la honte de ce que nous osons appeler encore notre civilisation, et l'on voudrait instaurer un nouvel état de choses où la justice réglerait les intérêts, où les conflits se résoudraient par des sentences arbitrales, où la violence ne serait plus la suprême raison, où l'on ne prétendrait plus faire de l'ordre avec du désordre, et de la paix avec des flots de sang répandus. On voudrait donc faire régner la vérité du droit et, qu'on en ait conscience ou non, donner aux humanités rivales qui se sont jusqu'à présent disputé la terre, imposer même à celles dont on vient, à grand effort et à grandes pertes, de réprimer l'invasion, une religion nouvelle, qui est simplement la religion de l'humanité. Car cette considération de la justice et du droit, ces garanties données aux faibles par les forts et contre eux, cette interdiction des duels entre peuples, tout cela suppose un idéal humain supérieur à ceux dont les hommes se sont contentés jusqu'à présent, un idéal que l'on voudrait respecter assez pour le rendre efficace, que l'on est en train de créer pour le servir, pour en vivre et pour en jouir comme de la religion, comme du salut.

Ceux-là, en effet, se feraient grande illusion, qui s'imagineraient pouvoir fonder ce nouvel ordre de choses sur le simple motif de l'intérêt bien entendu. Il n'est pas qu'une façon d'entendre l'intérêt, et l'égoïsme individuel ou collectif pourra toujours trouver que la meilleure façon de le comprendre est de se satisfaire soi-même, si l'on est le plus fort, et dût-on gêner autrui. L'équilibre des intérêts qui doit être la garantie de la paix commune ne sera jamais consistant s'il n'est dominé par un principe plus élevé que les intérêts dont il s'agit, c'est-à-dire par le sens moral, auguste et impérieux, de l'humanité. Comme aucune paix ne saurait tenir dans la nation sans justice sociale, aucune paix entre les

peuples ne saurait subsister sans justice internationale. (...) le droit d'une nation à son indépendance est réclamé comme une sorte d'autonomie personnelle qui s'affirme et se justifie de la même manière que celle de la personne humaine. Mais ce droit qu'a une nation d'être à elle-même s'entend aussi par rapport aux autres nations ; il implique, comme le droit de l'individu, l'obligation de respecter en autrui cette autonomie à laquelle on prétend pour soi ; il doit donc s'appuyer sur une considération supérieure à celle de la nationalité. Le droit de l'individu ne se comprend que dans la société, le droit de la nation ne se comprend que dans l'humanité. (...) La société en question est, à beaucoup d'égards, une cité idéale, fondée sur l'accord des activités individuelles qui la servent et dont elle favorise l'essor ; c'est - à - dire que la société est un être moral et mystique, religieux au sens le plus exact du mot, en regard duquel s'expliquent les devoirs et les droits des individus, devoirs et droits qui n'ont de signification que par rapport à lui.

Et l'humanité, (...) communauté bien plus idéale encore (..) tend à se réaliser par le concert des nations faisant échange de leurs richesses spirituelles et matérielles, servant ainsi cette société universelle qui est en voie de se constituer au - dessus de toutes les sociétés nationales, et bénéficiant chacune du commerce qu'elles instituent entre elles ; c'est-à-dire que l'humanité aussi est un être moral et mystique, un être religieux et sacré en regard duquel se définissent les devoirs et les droits des peuples, devoirs et droits qui n'ont de sens que par rapport à ce type transcendant de société universelle. Au fond de tous les grands problèmes contemporains est donc un problème plus grand encore (...) la question d'humanité, question qui par sa nature même s'identifie au problème religieux (...) Ainsi apparaît le caractère moral du problème humain que posent la récente

guerre et la paix qui va la suivre ; et l'on peut entrevoir aussi comment ce problème s'encadre dans l'histoire religieuse des hommes. L'existence de la société des nations implique, elle exige, elle devra produire, pour durer elle-même, une religion de l'humanité.

Auguste Comte avait très bien vu que cette religion est dans la logique de l'évolution humaine. Car c'est chose remarquable que l'homme a senti de bonne heure l'odieux du meurtre commis sur son semblable. Mais le semblable dont il pensait devoir respecter la vie était le membre de sa petite humanité, l'homme de sa tribu, de sa cité, le membre de la petite humanité voisine étant comme d'une autre espèce. L'abomination du meurtre collectif, de peuple à peuple, n'existe que par rapport à un sens d'humanité auquel on peut dire que nous atteignons à peine, et qui reste à créer afin qu'une guerre entre peuples civilisés devienne moralement impossible, que ce soit religion de ne s'entre-tuer point de nation à nation pour la possession du monde. L'histoire des religions montre comment peu à peu ont grandi ensemble et la notion de la religion et la notion de l'humanité ; elle prouve aussi, à sa manière, que la société des nations est inconcevable sans une sorte de religion universelle, la religion de l'humanité, qui reste encore à venir. (...)

L'espèce animale dont nous faisons partie et que nous décorons du nom d'humanité nous apparaît plutôt, dans les temps passés et même encore dans le présent, comme un chaos d'humanités diverses, promptes à se heurter les unes contre les autres, chacune d'elles ayant un droit propre, ajusté plus ou moins heureusement à ses intérêts, et se fortifiant, dans la solidarité de ses membres, contre les humanités d'alentour. Telles sont déjà les tribus que nous appelons sauvages, et qui sont des sociétés complètes en leur genre, avec leurs chefs, leurs coutumes traditionnelles et sacrées, leur magie

religieuse. (...) Tels les premiers empires, agglomération de tribus et de peuples conquis, unifiés sous la domination d'un peuple conquérant, synthèses de peuples qui avaient leurs synthèses de divinités, leurs panthéons au sommet desquels trônaient les dieux du peuple vainqueur. (...) A ces religions nationales se sont superposées, par suite du mélange des peuples et de l'importance croissante attribuée à l'individu chez les hommes civilisés, des religions plus larges et qui visaient à ce que dans le langage chrétien nous appelons le salut, avec une solidarité autre que celle de la nation et qui tendait à prendre pour base l'humanité. (...) Enfin est arrivée la guerre mondiale, et c'est, bien qu'ils ne semblent pas s'en être aperçus, la plus redoutable épreuve qui ait encore assailli les christianismes établis. Tous se sont effacés derrière les nationalismes comme s'il s'agissait encore, ainsi qu'aux temps passés, d'une guerre de peuples. La papauté romaine s'est réfugiée dans une neutralité timide, à l'affût d'un petit rôle politique à l'ancienne manière, ne discernant pas mieux qu'au XVIe siècle, pas mieux qu'au XVIIIe et au XIXe, la crise d'humanité qui achevait de se dérouler. C'est que la crise, en effet, dépasse et le vieil Evangile, et les vieux dogmes, et les vieilles institutions ecclésiastiques ; c'est qu'un nouvel idéal se dessine et que l'humanité veut être. Car la révolution religieuse qui couve dans le monde chrétien depuis plusieurs siècles, et à l'expansion des peuples chrétiens dans le monde, est arrivée à son point culminant, où son orientation se dévoile. La guerre qui s'achève n'a pas été qu'une querelle de nations. Quelles qu'aient été de part et d'autre les intentions conscientes de tels ou tels entre ceux qui ont paru, en tel ou tel moment, la conduire, ce fut la lutte de la liberté des peuples contre le despotisme impérial, de l'idéal du devoir consenti contre l'idéal du devoir imposé, de la justice qui veut être une force, contre la force qui s'obstinait à être un droit ; ce fut le



duel de l'humanité qui veut être, et des humanités inférieures qui ne voulaient pas mourir, de la religion qui se fait pour cette humanité nouvelle, et des religions qui tombent avec les humanités vieilles. Du dénouement de ce combat tragique dépend la fortune de l'avenir.

Il faut qu'un programme d'humanité meilleure se dégage du borbier où notre humanité malheureuse a versé tant de sang ; que les hommes-vautours qui se repaissent de carnage y soient enfin dénoncés pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire les fils de l'animalité ; que la notion évangélique de la fraternité humaine soit reprise avec un sens plus juste des conditions qui sont celles de notre existence ; que notre espèce désormais trouve d'autres moyens de progrès que le massacre collectif. Sans doute était-il nécessaire qu'elle connût un tel paroxysme de folie, de haine et de cruauté, tout l'épanouissement de sa laideur, pour embrasser avec plus de foi un idéal de sagesse, d'union et de bonté, toute la perfection qu'elle se promet.

Déjà l'on pourrait être tenté de chanter avec les voyants antiques : « Elle est tombée, elle est tombée, Babylone ! » Nous en avons même vu tomber plus d'une. Tel pouvoir d'oppression, à l'orient de l'Europe, n'a pas attendu la fin de la crise pour s'effondrer misérablement. Ailleurs les trônes les plus superbes ont chancelé, et les hommes qui affectaient la domination du monde ont été vaincus. Les Babylones spirituelles sont ébranlées et affaiblies. Mais il ne faudrait pas s'exagérer les résultats qui dès maintenant sont acquis en réalité. D'autres Babylones ont succombé autrefois, et Babylone est toujours ressuscitée. Elle pourrait bien renaître encore en plus d'un endroit si l'on n'y prend garde. Car la semence de l'animalité, de la force brutale et inhumaine, de l'orgueil dans la domination, de la lâcheté dans la servitude, est partout répandue chez les hommes. Nulle mesure vraiment pratique n'est à négliger pour empêcher le retour de la Bête.

Mais les plus sages institutions de paix, les plus ingénieuses combinaisons de la politique, les tribunaux d'arbitrage et les sanctions préparées contre les délinquants internationaux ne préviendront pas la réincarnation du monstre, si la conscience d'une nouvelle humanité, d'une humanité universelle et souveraine, ne donne à toutes ces choses une force durable en leur imprimant le caractère auguste de la religion. La considération des nombreux avantages que présenterait cette économie pacifique des rapports entre les peuples ne suffirait pas plus à lui donner la stabilité, que la connaissance de ce que peut la vertu pour le bonheur de l'homme ne suffit à rendre l'homme vertueux, ou que celle de la prospérité que le bon accord Assure aux familles ne suffit à procurer cet accord, ou que celle de l'intérêt primordial qui existe pour une nation à équilibrer son régime intérieur dans l'intégrité des mœurs et dans la justice sociale ne suffit à créer cet équilibre. Rien de tout cela ne tient si l'on n'en fait une religion. La société des nations ne saurait s'établir ni subsister sans un grand effort moral, sans une véritable discipline, sans un idéal religieux de ce qu'elle veut être ; ce n'est pas qu'un grand corps à organiser, c'est aussi bien une âme à former. C'est pourquoi il n'y a pas tant lieu de célébrer la chute de Babylone que de travailler à l'édification de Jérusalem.

(...) Les principes de la religion nouvelle ont déjà été formulés : on les trouverait, clairs et précis, tout imprégnés de foi ardente, dans les messages du président Wilson. Au surplus, la religion de l'humanité, en s'établissant, développera elle-même les formules de sa croyance et les moyens d'alimenter sa foi. Ceux qui, dans un passé relativement récent, ont pressenti son avènement, ne l'ont guère servie en anticipant son œuvre dans les constructions de leur fantaisie. Ce qui importe actuellement est de comprendre le rôle essentiel du facteur moral et religieux dans l'institution

nouvelle que l'on se propose de donner à la vie des peuples. Il est trop clair qu'on ne fera jamais une humanité pacifique, honnête et heureuse dans les occupations de la paix, s'il ne règne dans cette humanité un autre esprit, une religion plus profonde et un respect plus sincère de l'idéal humain, une discipline générale et une moralité plus sévère que dans les Babylones rivales qui achèvent maintenant de mourir, s'étant exterminées réciproquement. Respect de l'humanité dans tous les hommes et dans tous les peuples, justice rendue à tous avec ce respect, l'un n'allant pas sans l'autre et ce respect étant fait de cette justice.

A cette unification de l'humanité les essais antérieurs d'internationalisme qui se sont trouvés insuffisants pourront apporter leur concours. Les internationalismes religieux, trop circonscrits, emprisonnés dans leur passé, déjà caducs, pourront cependant y fournir un appoint très important, - il ne faudrait pas hésiter à le reconnaître, - s'ils tâchent de s'élargir, de s'adapter, selon qu'ils en sont capables, au nouvel état de choses. Aucun d'eux ne se peut mettre à la tête de la nouvelle humanité, mais tous peuvent suivre le mouvement qui se dessine, et celui-là se perdrait qui voudrait s'y opposer. L'internationalisme socialiste n'est pas mieux qualifié pour diriger cette évolution, mais il pourra de même y contribuer efficacement en se donnant un idéal plus élevé que la révolution économique dont il a jusqu'à présent paru préoccupé ; ce serait mal servir la société des nations et l'union de l'humanité que d'organiser partout la guerre des classes, d'internationaliser la haine et de substituer le despotisme de l'anarchie à la tyrannie des monarques renversés.

L'avenir de l'humanité sera ce que l'auront fait les hommes. Nous croyons, nous voulons croire que cette

humanité meurtrie pourra réaliser dans la Société des Nations son âme et sa vie, sa religion et son immortalité. (471- 480)

### *De la Discipline intellectuelle*<sup>xliii</sup>

#### Avant-propos

L'homme est un animal qui se croit intelligent. Sans doute l'est-il en quelque manière et à un certain degré ; autrement il n'aurait pas même l'idée de ce à quoi il prétend. Mais il prétend beaucoup, toujours enclin à se faire illusion sur la puissance de son esprit, sur la portée et la solidité de ses connaissances. (...)

L'histoire de l'esprit humain, s'il était possible de l'écrire tout entière, ne pourrait-elle pas à volonté s'intituler histoire de la raison ou bien histoire de la folie ? Une grande anarchie intellectuelle a toujours régné dans cette humanité qui s'est si hâtivement et si hautement proclamée intelligente et raisonnable ; l'on est même tenté de se demander si la confusion de cette Babel n'augmente pas à mesure que se développe la culture humaine, si l'opposition contradictoire des mentalités collectives ne va pas plutôt en s'accroissant, et si l'équilibre des esprits individuels ne devient pas de plus en plus instable. Il n'en serait point ainsi dans le cas où l'intelligence et la raison, comme il paraît généralement admis, seraient dans tous les hommes une même puissance absolue, capable d'atteindre parfaitement son objet, à savoir l'homme lui-même et l'univers qui le porte. (...) La contribution essentielle de la raison et de la science à l'éducation des hommes prouve aussi que, nonobstant leurs incalculables aberrations et l'abus volontaire qui a été fait de leur service par les plus habiles et les plus forts aux dépens des plus faibles ou des plus scrupuleux, elles sont ou elles peuvent

être des instruments de progrès moral. Par conséquent, la question qui se pose à leur sujet est justement de savoir si la meilleure garantie de leur sain exercice ne serait pas dans leur subordination à la fin morale de l'humanité.

Nul n'ignore que dès longtemps se sont rencontrés des hommes qui se disaient sages ou amis de la sagesse et qui ont exalté la primauté de la raison et de la science comme du seul agent du progrès humain, si ce n'est même comme du principe unique et de l'arbitre souverain de la moralité. Cette opinion si avantageuse que la raison s'est donnée d'elle-même pourrait bien tenir à une grave méconnaissance tant de son propre caractère que de la source d'où provient la moralité parmi les hommes. La raison s'est formée lentement dans l'humanité ; elle n'a jamais été et elle n'est pas, tant s'en faut, égale ni tout à fait semblable en tous les individus humains. D'autre part, la moralité humaine (...) procède (...) d'un sentiment plus profond que toutes ces considérations et ces observations de la raison, le sens de la solidarité, du lien qui rattache l'individu à son groupe familial et social (...). Ce sentiment pourrait bien être aussi celui du rapport essentiel qui existe entre cette loi de l'humanité et la loi de l'univers. (...) l'humanité (...) est (...) à se faire, la loi de son existence étant (...) celle d'un perfectionnement continu (...) le progrès humain n'est sensible que si l'on regarde l'ensemble, et le détail apparaîtrait plutôt comme la succession d'innombrables efforts que suivent tout autant de faillites (...) pas entières, puisque nous voyons à travers toutes ces déconfitures se créer comme un trésor d'humanité. (...) Si peu humain que soit encore l'homme, c'est par la discipline qu'il s'est imposée qu'il est devenu ce qu'il est. C'est le dressage social qui a fait l'être humain, qui a développé la personnalité humaine, qui a créé l'idéal de l'humanité et qui a pourvu au progrès de cet idéal. (...) en disant que l'homme s'est imposé une discipline,

n'entendons-nous point signifier que chaque individu se la soit à lui-même choisie, mais que l'homme social, la société humaine, y a soumis l'homme individuel, le membre de la société. (...) Tout homme est ce que le fait cette discipline (...) De là vient cette dualité depuis longtemps signalée dans l'être humain, qui apparaît comme tiraillé entre deux tendances contraires : les instincts de sa nature physique, qui semblent poursuivre une satisfaction égoïste (...) et les instincts ou les aspirations de sa nature morale, qui semblent poursuivre une fin désintéressée, souvent en contradiction avec les appétits de la nature sensible, à ce qui paraîtrait l'avantage personnel de l'individu, bien que celui-ci, à mesure qu'il est plus conscient de ces hautes aspirations et les suit plus généreusement, y trouve une jouissance plus profonde que dans tous les plaisirs dits naturels. (Avant-propos 5-14, octobre 1918)

Le christianisme traditionnel, on peut le dire à sa gloire, n'est pas une religion quelconque ; c'est le moule religieux de notre civilisation ; c'est la religion qui a été consciemment poussée le plus loin en système d'éducation humaine ; et cette religion, dans ces formes principales, notamment dans sa forme catholique romaine, n'a pas abdiqué la prétention d'instruire et de gouverner l'humanité tout entière. (91)

(...) notre religion est notre idéal humain, et nous savons que cet idéal humain est précisément ce que les anciennes religions ont appelé Dieu. Le même idéal qui est le fondement éternel de la religion est aussi la base immuable de la moralité. Sur lui reposent les notions de devoir et de droit où se résume toute la moralité humaine, on peut dire toute la structure morale de la société, de l'humanité : droit de la société sur l'individu, et obligation de l'individu envers la société ; droit de l'individu sur la société, et obligation de la société envers l'individu. Car la société vivante a un droit

strict sur les hommes qu'elle instruit et élève, et l'homme a contracté un devoir strict envers cette société, cette humanité qui l'a nourri et qui le protège ; l'homme a un droit strict sur cette humanité, cette société au service de laquelle il est voué, qui aussi bien ne subsiste que par le dévouement des individus qui en font partie, et l'humanité, la société a un devoir strict envers chacun de ces membres qui la soutiennent. (...) Le sens mystique de la société, de ce que la théologie appelait symboliquement l'union des hommes en Dieu et de ce que nous pouvons appeler leur communion dans l'idéal, le sens moral du devoir, du dévouement obligatoire de la société à ses membres et des membres à la société dans la poursuite de cet idéal, sont choses distinctes du bienfait social et du bonheur humain qui en sont le fruit, le condiment, l'encouragement, non le principe même ni la substance. (...) L'esprit de l'humanité marche devant nous comme une colonne de lumière, et, sans miracle qui nous prouve la foi, sans dogme qui nous l'impose, nous croyons à la vie éternelle qui nous est apparue. (112-120)

(...) l'élite intellectuelle et savante de tous les peuples unis dans la société des nations sera l'institutrice de l'humanité, l'organe de sa religion, la gardienne de sa foi. Car notre humanité, tant qu'elle vivra, devra être enseignée pour apprendre, elle devra croire pour savoir. Par conséquent toutes les sociétés civilisées et la communauté de ces peuples auront, de manière ou d'autre, leur sacerdoce d'humanité, leur magistère de la foi humaine. Il sera pour elles d'un intérêt primordial que ce sacerdoce ne soit pas éminent seulement par la science mais aussi par l'autorité que donnent le dévouement et la vertu, une foi profonde au bon génie de l'humanité. (...) Si la société des nations exige et postule une religion de l'humanité, cette religion exige et postule un magistère, libre et organisé, de sa foi, l'apostolat de maîtres complets, non pas

seulement les bons offices de docteurs confits en raison pure et de prêtres de la science. (125 – 127).

## **Religion et humanité<sup>xliv</sup>**

### **Du rôle et de l'avenir des Sciences religieuses<sup>xlv</sup>**

L'an dernier, à pareil jour, nous disions nos espérances, saluant l'aurore d'une humanité nouvelle dans la Société des Nations (...); nous nous risquions toutefois à remarquer que cette humanité nouvelle (...) était, pour ainsi dire, à créer; et, devant l'humanité qui existe, nous n'hésitions pas à reconnaître que les difficultés de sa transformation rendraient, pour un temps infini, l'œuvre de la paix aussi dure à sa façon que l'œuvre de la guerre. Nous ne nous étions pas trompés. On dirait maintenant que l'humanité se cherche, qu'elle hésite, qu'elle regarde avec moins d'effroi son triste passé, qu'elle retrouve ses vieux appétits, et qu'il faudra peut-être d'autres épreuves, non moins terribles que celles d'où elle vient à grand'peine de sortir, pour la décider enfin à s'engager dans la voie où, par une meilleure discipline, c'est-à-dire par l'intelligence de ses véritables destinées, par moins d'égoïsme individuel et collectif, elle trouverait plus de dignité, de sécurité et de bonheur. (51s.)

La vie passe avant la philosophie, disait la vieille sagesse. De ce chef il n'est pas à craindre que les sciences de la nature subissent une déchéance; elles ont fait leurs preuves; et à moins que l'humanité ne devienne folle et ne veuille son propre anéantissement, elle leur fera toujours la place qui leur revient, car elle ne saurait se passer d'elles.



Mais il y a la condition : à moins que l'humanité ne devienne folle et ne veuille sa propre ruine. L'hypothèse n'est pas flatteuse à envisager ; elle n'est pourtant pas impossible, ni même entièrement dépourvue de vraisemblance, étant donné que notre humanité n'est pas tellement confirmée en raison, et que, n'étant jamais sortie tout entière ni tout à fait de la sauvagerie, elle pourrait, sans trop de peine, y retomber. Admettons, comme il est beaucoup plus probable, qu'il n'y ait pas péril prochain de rechute complète, il pourrait y avoir au moins péril de décadence, et c'est chose encore très grave, surtout pour les peuples directement intéressés (69s.).

L'humanité même a été un moment saisie d'horreur devant l'extermination qu'elle faisait de ses propres enfants, et une voix vraiment humaine a proclamé, a fait accepter l'idée d'une fédération qui serait l'accord de tous les peuples dans la paix. C'est le remède nécessaire aux duels de nations, qui menacent de perdre l'humanité. Mais à peine essaie-t-on de l'appliquer, que nous voyons tous les peuples frémir et s'agiter comme si on les privait de leur plus cher privilège en essayant de supprimer ou seulement de limiter le droit qu'ils prétendent avoir de se détruire. Et nombre de sages branlent la tête sur la Société des Nations, utopie selon eux périlleuse pour les peuples qui s'aviseraient d'y mettre leur foi. C'est bien pourtant cette utopie qui est le sentiment profond des plus grands peuples de la terre, et ils pourront, s'ils le veulent énergiquement, tenir en respect, jusqu'à ce que ceux-ci se convertissent, les peuples qui ont encore le goût du sang. Mais ils devront les premiers subordonner leurs ambitions à l'intérêt moral de la justice. La garantie d'avenir de la Société des Nations ne peut être que dans la profession sincère et la courageuse réalisation du grand idéal que son principal initiateur, on peut dire, semble-t-il, son véritable fondateur, a placé devant elle. De cet idéal tous ceux qui en sont

convaincus doivent se faire les serviteurs et les apôtres. Et comme il s'agit en réalité, nous l'avons déjà montré plusieurs fois, d'une transformation de la religion humaine, d'une application nouvelle et plus large du principe religieux et moral qui a soutenu jusqu'à présent toutes les sociétés humaines, d'une évolution considérable de ce principe même, c'est cette évolution qu'il s'agit d'éclairer et de guider pour la mieux accomplir. Car il ne s'agit de rien moins que d'ouvrir et de fortifier au cœur de tous les hommes et de tous les peuples la conscience intime du passé religieux humain, l'examen des religions vivantes, l'attention au problème de la moralité humaine ne peuvent pas, à l'heure présente, être des superfluités. Ce qui fait le plus besoin à l'humanité actuelle, à celle qui veut être, c'est, en son élite dirigeante, la conscience nette et ferme d'un commun idéal de justice à réaliser dans la paix. (...) Car nous (...) proposons (...) de rechercher en bonne foi, avec tous ceux qui veulent le bien, et le juste par-dessus tout intérêt égoïste de personne, de secte ou de nationalité, les fondements réels de la moralité, de la sociabilité, de la solidarité humaines, et de travailler sur cette base à l'amélioration de l'ordre humain. (76 – 80)

En politique, le mouvement est donné pour une organisation internationale de l'humanité. Aucun grand peuple ne pourra désormais se suffire à lui-même ni vivre dans l'isolement. Il semble pareillement impossible, non qu'un peuple rêve encore d'asservir les autres,- car les collectivités humaines, comme les individus, peuvent être sujettes à des crises de folie ou à des idées fixes qui sont une forme permanente d'insanité,- mais qu'il réussisse à instituer de façon durable sa tyrannie. La sagesse la plus rudimentaire conseillerait donc aux peuples, à tous les peuples, de pratiquer désormais une politique d'humanité en conciliant tous leurs intérêts dans la justice, le suprême intérêt de tous étant dans

cet accord fondé sur la justice internationale. Y parviendra-t-on sans que des peuples fous déchaînent à nouveau des cataclysmes comme celui d'où nous sortons ruinés, non corrigés ? On ose à peine l'espérer. L'immense folie de la guerre ne sera bien comprise et répudiée que lorsqu'on en sentira l'atroce abomination. Les peuples civilisés ont renoncé à manger de l'homme : comment ne se sont-ils pas encore aperçus qu'il ne leur est pas plus permis, pas plus honorable, pas plus salubre de se tuer que de se manger les uns les autres ? S'ils sont des hommes, et non des fauves, qu'ils respectent la vie d'autrui. Tant que la politique ne mettra pas tous ses soins à supprimer la guerre et à remplacer par des arrangements équitables cette solution bestiale des difficultés entre peuples, elle ne sera qu'une fausse science, un art douteux, un jeu louche, la guerre des ruseurs faisant intermède aux guerres des meurtriers.

Partout la question sociale est posée. La violence ne pourra ni la supprimer, ni la résoudre. (...) Le bénéfice humain ne serait pas grand si, sous prétexte de supprimer l'exploitation de l'homme par l'homme, on établissait une façon de commun esclavage, où ne serait réalisée d'autre égalité que celle de la grossièreté dans la misère (...) une refonte de l'organisme social (...) ne saurait aboutir heureusement si elle ne s'inspire d'un grand idéal humain. (92s.)

Car le bien total de l'humanité reste le but suprême de la science comme de toute activité humaine. (95s.)

Les sciences de la nature ne touchent pas directement aux problèmes de la vie morale et sociale des hommes. Leur tort même pourrait être, et il est quelquefois, de vouloir résoudre ces problèmes à elles seules (...) Certains biologistes, par exemple, ont des hardiesses singulières, et ils auraient tôt fait de réformer le genre humain s'ils en avaient la conduite. On a

pu lire dans un très grand journal ((...) *Le Temps*, 10 décembre 1919) le résumé d'un programme qu'a tracé, pour le perfectionnement de notre espèce, un savant docteur, et que recommandait un membre de l'Institut : étant données les trois races humaines, blanche, noire, jaune, et leur inégalité, le progrès de l'humanité serait à obtenir par la suppression des races inférieures ; dans la race noble elle-même il y aurait lieu de pratiquer la sélection, d'éliminer, comme ont fait certains peuples de l'antiquité, les nouveau-nés qui apparaissent mal doués pour la vie, et de rendre impuissants les adultes qui se trouveraient être de mauvais reproducteurs... Pris tel quel, en sa sérénité scientifique, ce programme l'emporte pour la barbarie sur les plus odieux impérialismes. On dira que la science ne devrait jamais se brouiller avec le bon sens,- et le fait est qu'il serait sage de prendre l'avis de nos amis jaunes et noirs avant d'opérer leur extermination sur le papier ;- mais c'est au sens moral qu'on doit faire appel. Un certain sens élémentaire de moralité humaine est indispensable pour prémunir même les sciences de la nature contre les excès de leur propre logique. Il y a, il doit y avoir une moralité du savant. (...) la science ne peut ni ne doit être indifférente aux grands intérêts humains que son rôle est de servir.(...) le travail doit être conduit en esprit d'humanité. Il y a un intérêt moral de la vie individuelle et de la vie sociale, qui doit primer et régler tous les autres intérêts sans en compromettre aucun. (...) La science d'aucune époque n'a été infaillible; la science de notre temps ne l'est pas. (96-99)

(...) l'unité morale du genre humain (...) ne l'a jamais été que moyennant un même sentiment de solidarité sociale, certaine communauté d'aspirations, acceptation des mêmes règles de mœurs et des institutions encadrant la vie commune, sorte de respect mutuel dans la fraternité, dévouement à la société ainsi formée, religion de la patrie. Si les peuples de la

terre en viennent à ne constituer réellement qu'une famille, ce n'est point par la seule raison qu'ils se rejoindront, (..) ce sera quand ils sentiront, qu'ils concevront le même idéal mystique de solidarité universelle, quand ils réaliseront ensemble la religion de l'humanité. (113s.)

(...) nous nous sommes incidemment demandé si telle ne serait pas la loi du progrès humain : acheter par beaucoup d'illusions un peu de vérité, par des disciplines plus ou moins absurdes un peu de moralité. (135)

La lumière se fera-t-elle dans ce chaos ? Se créera-t-il un idéal nouveau, plus ferme et plus durable que les antiques symboles ? Une humanité meilleure surgira-t-elle de cette confusion ? Nous tâchons de croire à l'avenir, et nous y croyons, parce que nous ne nous voyons pas d'autre raison d'être. Mais quelle sombre histoire que la nôtre ! Quelle lourde chaîne que celle de nos iniquités ! Quelle énorme fantasmagorie que celle de nos vieilles illusions ! Quelle incertitude que celle de notre condition ! L'histoire du passé est celle de nos innombrables déceptions : que pourra bien être celle des temps qui attendent nos successeurs ? N'y aurait-il pas moyen de tracer un chemin plus sûr à notre race vagabonde ? Y pouvons-nous quelque chose ? Ne sommes-nous pas emportés dans un immense tourbillon où chacun de nous est l'imperceptible grain de poussière que le vent pousse et qui se perd dans la nuit éternelle ? (...) Mais, au lieu de nous abandonner à un scepticisme stérile, serrons d'un peu plus près notre problème et tâchons de voir si la grande force, mystérieuse et insaisissable, qui mène le monde et l'humanité, n'est pas aussi notre force et notre ressource infinie. Après tout, dans cette évolution humaine, si imparfaitement et superficiellement connue de nous, nous distinguons assez bien deux éléments ou deux aspects. Il y a, certes, le chaos que nous venons de dire, il y a la bête humaine mal muselée,

toujours cruelle et sanguinaire, sous le raffinement de ce que nous appelons civilisation ; il y a les ruines de tous les peuples déchus, de toutes les religions déjà mortes, il y a les tares des sociétés contemporaines, avides et impuissantes, il y a le fléchissement moral des peuples épuisés (...) Mais il y a aussi (...) la permanence d'un idéal (...) auquel l'humanité s'attache pour se tirer de la boue. (...) C'est dans la religion que s'est formé, agrandi et reflété le sens de l'humanité. Il apparaît dans ces humbles sociétés que nous appelons sauvages (...) Le cadre s'élargit dans les premières civilisations (...) on pourrait dire que l'humanité finit à la frontière de la cité ou du royaume, s'il n'existait déjà un code rudimentaire de relations internationales, par conventions placées sous la garde réciproque des dieux qu'honorent les contractants. Une conscience d'humanité plus haute s'élabore dans les grands empires, avec celle d'une fraternité plus étendue, conscience et fraternité qui ont été perçues plus ou moins nettement en suite du contact réalisé entre différents peuples (...) le christianisme est, en un sens, la synthèse des religions du monde méditerranéen (...) grâce à son point de départ dans la religion israélite, ce fut une intuition de l'unité morale du genre humain à réaliser dans la communion de la foi. (...) le mérite lui revient d'avoir tenté et formulé mieux que toute autre religion la notion morale de l'humanité unique et universelle. Il ne pouvait pas être et sans doute ne sera-t-il jamais la religion de l'humanité, mais il aura été le dernier degré qui y conduit.(...) le christianisme a conquis le monde romain par son esprit d'humanité, et il a retenu encore assez de cet esprit pour conquérir et dégrossir les barbares. Ce qui importe le plus à l'humanité (...) ce n'est pas la science raisonnée, toujours froide et courte, c'est le sentiment mystique, religieux et moral, du devoir social et humain, c'est la poussée ascendante de l'esprit, plus forte que la science et

qui la supporte, c'est l'intuition pénétrante du devenir humain, avec son infirmité réelle et ses possibilités infinies. (...) Le dévouement n'est pas un acte calculé de notre esprit ; c'est le sacrifice, au moins partiel et relatif, quelquefois total, de soi, à un intérêt qui prime celui de l'individu (...) Ce qui l'y pousse, (...) c'est la puissance mystérieuse et sacrée que l'on a personnifiée dans les ancêtres, les esprits, les dieux, Dieu ; c'est la puissance de l'esprit, l'âme de justice et de bonté, l'âme d'humanité qui agit dans les sociétés humaines et dans les individus humains, cherchant à se réaliser et y réussissant peu à peu, malgré mille défaillances. (...) Il est trop clair que l'expérience rationnelle et scientifique ne nous garantit pas cet avenir et qu'elle n'en présage rien, si ce n'est pas la fin de l'humanité quand la planète deviendra inhabitable pour elle. (...) Par quoi pourra être conjuré le fléau absurde et inhumain de la guerre ? Par quoi sera solidement établie cette Société des Nations, dont la seule idée fait maintenant sourire les sages de ce monde ? Sera-ce par cette prétendue sagesse qui n'a pas la foi requise pour les grandes œuvres de l'humanité ? La seule force sur laquelle on puisse compter à cet effet (...) est un progrès du sens religieux de l'humanité, le sens de la dignité humaine à protéger, à élargir, à réaliser de plus en plus. (...) Nous cherchons notre voie dans la nuit, à travers le chaos, tâchant de discerner ce que veut l'esprit de l'humanité, persuadés que notre travail, si peu qu'il soit, n'est pas tout à fait rien dans l'œuvre universelle. A cette œuvre, nous concourons pour une étape, non pour un achèvement, trop heureux si nous ne laissons pas amoindrir en nos mains le trésor d'humanité que nous ont légué les siècles, et si nous le transmettons, quelque peu amélioré et augmenté, à ceux qui, après nous, devront aussi l'améliorer et l'augmenter. (146-170)

La foi ne serait-elle pas radicalement le sentiment naturel de confiance en la vie, sans lequel la conscience même de cette vie, à tous égards fragile et de toutes parts menacée, serait insupportable ? (...)

Car, à considérer d'assez haut, l'histoire des hommes, on dirait que les humanités se sont acheminées lentement, à tâtons, le long des siècles, vers des buts inconnus, toujours succombant à la peine, et toujours se relevant pour un nouvel effort, souvent malheureuses et jamais lasses, rivales entre elles et tendant à s'associer en des groupes de plus en plus larges, tant qu'à la fin l'idée vient à poindre d'une communauté pacifique de tous les peuples.

Oh ! ils ont mis du temps à former ce rêve ; ils s'y sont repris à plusieurs fois pour l'ébaucher, et, à dire le vrai, ils ne savent pas encore comment s'y tenir. D'aucuns prétendent qu'ils n'y tiendront jamais, et que c'est la plus grande chimère dont ait jamais essayé de se griser l'humanité. C'est vrai. Jamais rêve mystique de pareille envergure ne s'est produit au sein des religions, et Comte ne s'est peut-être pas abusé en proclamant que c'était la religion. (...) A ne considérer que l'état politique des groupes humains et leur mentalité dominante, l'idée d'une humanité universelle pacifiquement organisée n'est pas autre chose qu'une utopie, et beaucoup le professent assez ouvertement, qui se flattent de garder leur foi aux anciennes religions. Beaucoup de gens qui se disent chrétiens et catholiques ne sentent pas que la guerre est le crime des crimes, non seulement le plus grand fléau, mais la tare la plus odieuse de l'espèce humaine, et, à proprement parler, l'inhumanité. Malgré tout, l'idée tend à se réaliser ; elle est ce qu'on appelle un idéal, quelque chose qui n'est pas et qui voudrait être, qui commence d'être par le fait qu'on s'y attache, qui se réalise dans la foi avant de se réaliser dans la vie. La foi religieuse a-t-elle jamais été autre chose que



l'adhésion confiante à un idéal humain, petit ou grand, que cette foi même contribuait à réaliser dans une mesure appréciable ? La foi ne serait-elle pas une condition des plus nécessaires et l'un des plus puissants facteurs du progrès humain ? (216- 218)

Au milieu de la tourmente où la fatalité nous a jetés naguère et dont nous essayons encore à grand' peine, de nous tirer, il est apparu très clairement à un grand nombre que la guerre était le fléau de l'humanité, le crime des crimes, et que, si l'humanité continuait à s'y adonner, elle en mourrait. Alors la pensée, dès longtemps ébauchée par certains rêveurs, prophètes ou philosophes, prit subitement corps, et l'on mit même sur pied un organisme chargé de prévenir désormais les conflits entre peuples. Au regard d'une raison étroitement positive, jamais plus grandiose utopie n'a été lancée pour faire illusions aux hommes. Aussi bien beaucoup d'esprits qui se croient solides, et qui le sont en effet, à leur manière, en conviennent-ils, discrètement ou indiscrètement, et sourient volontiers de l'œuvre que poursuit la Société des Nations. Ne voyons-nous pas, en effet, des peuples s'obstiner à tenir pour un droit certain et inaliénable la faculté de s'exterminer réciproquement, se comporter comme si la dignité nationale ne pourrait jamais être sauvée, si elle n'était, à la première occasion qui s'offre, éclaboussée de sang ? L'humanité pacifique, décidée à résoudre amiablement dans la justice toutes les difficultés qui se produisent entre les nations, n'existe pas encore, si ce n'est en la forme d'un idéal mystique d'où se déduite une nouvelle discipline humaine. Toutes les considérations que l'on peut faire valoir en faveur de cet idéal et pour sa réalisation ne sauraient lui enlever son caractère actuel de non - réalité. Ceux qui y adhèrent le pressentent nécessairement, profondément vrai ; mais c'est objet de foi ; qu'on en convienne ou non, cela ne pourra vivre qu'en

devenant la plus grande religion qui ait encore été connue par les hommes. Si cet idéal doit jamais vaincre la brutalité qui lui résiste, c'est en qualité de religion qu'il prévaudra, et c'est comme héritier de toutes les religions qu'il s'instituera peu à peu sur la terre. (257)

## **De l'Esprit** <sup>xlvi</sup>

On peut déjà parler et l'on parle d'un esprit de l'humanité. Il est question de coopération intellectuelle et non seulement de rapports commerciaux. On voudrait organiser dans la paix les relations mutuelles des sociétés humaines : autant dire que l'on s'essaie à organiser entre elles une sorte de coopération morale. La coopération, qui a toujours été la loi intérieure des sociétés, tend à devenir la loi internationale, la loi de l'humanité. Coopération matérielle, coopération intellectuelle, coopération morale font une seule et même coopération, qui est l'œuvre de l'esprit. C'est une grande œuvre que cette œuvre-là ; c'est, à proprement parler, l'œuvre du salut, le règne de Dieu, depuis longtemps annoncé en figure et qui, bien que toujours fragile et toujours imparfait, peu à peu se réalise. (...) l'œuvre de l'esprit (...) est le perfectionnement de l'humanité, la révélation et la réalisation de l'esprit dans les individus et dans les sociétés, dans la société universelle des hommes, révélation et réalisation qui s'opèrent dans tous les progrès de l'industrie, de la science, de l'art, de la moralité surtout, disons de la culture humaine, au sens plein du mot culture et du mot humanité. C'est pourquoi le service de l'esprit est la loi, la perfection, la joie de l'homme, c'est pourquoi le service de l'esprit ne fait qu'un avec la religion de l'humanité. (196- 198)

## De la Religion<sup>xlvi</sup>

Quant au christianisme, il a propagé la notion de l'humanité une et universelle, il a plaidé la cause de l'égalité et de la fraternité, il a tendu le ressort de la moralité humaine, il a même, ingénument mais positivement, préparé le mouvement scientifique dans lequel s'achève notre civilisation ; il anime encore de son esprit cette civilisation qui commence à le renier. Non, l'apport de la religion n'est pas nul dans l'histoire du progrès humain ; il est même capital, essentiel (...) (248s.)

(...) il y a un droit de l'humanité, le même, en principe, pour tous les individus, dans toutes les nations, la fraternité de tous les hommes étant incompatible avec la rivalité des peuples. (255)

L'économie réelle de l'humanité comporte une tradition d'idéalisme nécessaire, que soutient une foi indéracinable, et elle exige une discipline morale comme élément essentiel de cet idéal ; la raison et la science apportent à cette œuvre de l'humanité une collaboration indispensable, mais de cette œuvre même elles vérifient et interprètent les conditions, en s'y adaptant, plutôt qu'elles ne les règlent. Il leur appartient de reconnaître et de faire valoir l'idéal humain lentement acquis et perfectionné par l'expérience des siècles passés, toujours perfectible par l'expérience des siècles nouveaux . La plus grande folie qu'elles puissent commettre (...) serait de s'obstiner dans la négation du caractère mystique et religieux qui est celui de l'idéal humain et de la moralité humaine. (...) Au milieu de la tourmente où la fatalité nous a jetés naguère et dont nous essayons encore à grand' peine, de nous tirer, il est

apparu très clairement à un grand nombre que la guerre était le fléau de l'humanité, le crime des crimes, et que, si l'humanité continuait à s'y adonner, elle en mourrait. Alors la pensée, dès longtemps ébauchée par certains rêveurs, prophètes ou philosophes, prit subitement corps, et l'on mit même sur pied un organisme chargé de prévenir désormais les conflits entre peuples. Au regard d'une raison étroitement positive, jamais plus grandiose utopie n'a été lancée pour faire illusion aux hommes. Aussi bien beaucoup d'esprits qui se croient solides, et qui le sont en effet, à leur manière, en conviennent-ils, discrètement ou indiscreètement, et sourient volontiers de l'œuvre que poursuit la Société des Nations. Ne voyons-nous pas, en effet, des peuples s'obstiner à tenir pour un droit certain et inaliénable la faculté de s'exterminer réciproquement, se comporter comme si la dignité nationale ne pourrait jamais être sauvée, si elle n'était, à la première occasion qui s'offre, éclaboussée de sang ? L'humanité pacifique, décidée à résoudre amiablement dans la justice toutes les difficultés qui se produisent entre les nations, n'existe pas encore, si ce n'est en la forme d'un idéal mystique d'où se déduit une nouvelle discipline humaine. Toutes les considérations que l'on peut faire valoir en faveur de cet idéal et pour sa réalisation ne sauraient lui enlever son caractère actuel de non - réalité. Ceux qui y adhèrent le pressentent nécessairement, profondément vrai ; mais c'est objet de foi ; qu'on en convienne ou non, cela ne pourra vivre qu'en devenant la plus grande religion qui ait encore été connue par les hommes. Si cet idéal doit jamais vaincre la brutalité qui lui résiste, c'est en qualité de religion qu'il prévaudra, et c'est comme héritier de toutes les religions qu'il s'instituera peu à peu sur la terre. (257ss.)

## La Morale humaine<sup>xlvi</sup>

La morale (...) n'est rien si elle n'est pas l'élément le plus essentiel et le plus indispensable du véritable progrès dans l'humanité. (...) toute la vie morale repose en dernière analyse sur le principe de l'altruisme, disons du dévouement, réciproque et commun, des individus à la société humaine (...) selon l'évolution ascendante de l'humanité vers une fraternité plus large et plus profonde, en sorte que l'expérience actuelle ne peut pas déterminer de façon absolue les applications du postulat moral, mais les fixer seulement de façon relative, les rapports humains pouvant toujours être améliorés. (*Avant-Propos II - XIV*)

Mais le temps n'est pas encore loin, si toutefois il est déjà passé, où les peuples dits civilisés s'arrogeaient sans scrupules aucun le droit de conquête. Ils font profession maintenant de reconnaître le droit des nationalités, ce qui limiterait le droit de guerre à la défense contre un agresseur injuste. Toutefois la façon dont ils comprennent le droit qu'ils ont de se protéger eux-mêmes et de pourvoir à leurs intérêts est rarement - c'est le mieux qu'on puisse dire - exclusive de toute tendance à l'envahissement et à l'oppression d'autrui. Rien, en vérité, n'illustre plus terriblement le caractère presque adventice et superficiel de la moralité humaine que ce cas de la guerre, où l'homicide, c'est-à-dire, au point de vue de l'humanité, l'acte le plus abominable qui soit, peut devenir, peut-être l'acte le plus héroïque, ou du moins le plus célébré comme tel. Le nombre n'est pas très grand, même chez les peuples dits civilisés, de ceux qui regardent la guerre comme une nécessité

déplorable, résultant de ce que des nations de proie existent encore, dont le moyen d'agrandissement est la violence, et qui ne peuvent être contenues que par la violence. Pour plusieurs, la chasse à l'homme, dans les conditions qu'autorise la guerre, demeure le plus passionnant des exercices, parce que c'est celui où la nature brutale peut employer à ses fins toutes les ressources non seulement de sa force, mais de l'intelligence et de la science, les contraintes de la vie sociale étant levées en fait.

D'autres renoncements sont exigés pour le succès favorable de la chasse dont il s'agit. Mais la discipline militaire, toute entière coordonnée à l'œuvre de destruction, n'est pas morale en soi, par son caractère et son intention propres ; elle peut l'être seulement à certains égards et dans une certaine mesure, en tant qu'assouplissement de la volonté et de l'action par la stricte obéissance à des règles sévères. Ce serait néanmoins ignorer la morale humaine, ou s'en moquer ouvertement, que de présenter la vie militaire comme une école supérieure de moralité pour la masse de ceux qui y sont enrôlés, et la guerre comme une influence des plus moralisantes pour les nations qui s'y livrent. Rien n'a été jusqu'à présent moins moralisant que la vie de caserne ; et il n'est rien de tel qu'une grande guerre pour détraquer la vie morale et sociale d'une nation ; pareillement la détente qui, en général, correspond à l'effort de la lutte et qui le suit, se produit aux dépens de la moralité publique et privée.

Depuis la chasse aux têtes, depuis les petites guerres des sauvages, où l'on boit le sang de l'ennemi tué, où l'on prend sa tête ou son scalp en trophée, jusqu'à la guerre savante et perfectionnée de notre temps, où par tout l'attirail de l'artillerie, de l'aérostation militaire et des gaz asphyxiants, l'on réalise et l'on se flatte de pouvoir réaliser de mieux en mieux des exterminations en masse, le trait dominant,

caractéristique, de plus en plus ignoble et déconcertant, de la guerre, est l'insigne barbarie qui fait traiter l'homme par l'homme comme un gibier à traquer et à exterminer. En regard de ce trait essentiel, le soin qu'on prend d'établir certaines règles de combat, souvent mal gardées, ou pour le traitement des blessés et des prisonniers, toujours insuffisamment observées, n'empêche pas la guerre de rester parmi nous comme une attestation persistante d'inhumanité. L'horreur de ce fléau n'a fait que grandir avec les siècles, et elle arrive maintenant au comble. Tant que subsistera la guerre, la civilisation ne sera point assurée de l'avenir, ou plutôt elle ne sera pas une culture humaine, et l'humanité n'existera point.

Ces chocs brutaux entre les peuples ne se produiraient pas avec tant de facilité ni d'entrain si quelque brutalité ne subsistait dans les mœurs de tout. Les sociétés humaines jusqu'à présent n'ont trouvé qu'un équilibre fort instable. Au progrès de ce qu'on appelle civilisation ne correspond pas toujours un progrès de la moralité. Là même où un grand idéal est professé, tant s'en faut que la pratique y soit toujours conforme. Quel est le peuple chrétien qui ait jamais réalisé l'idéal moral et social du christianisme, ou qui ait entrepris sérieusement de le réaliser ? Depuis le temps où l'homme encore inculte célébrait gravement des rites magico-religieux, mimique de gestes censés efficaces, incantations d'infaillible succès, notre espèce n'a pas cessé de s'entretenir de beaux programmes où elle se complaît, toute disposée à croire qu'elle les accomplit, parce qu'elle les a conçus. (...) Il n'est point de société qui marche tout entière et d'un même pas vers le progrès moral. (94-99)

Si jamais existe une véritable société des nations, c'est que se sera formée entre tous les peuples, par suite de leurs mutuelles relations, une conscience générale de l'humanité, conscience par laquelle et dans laquelle cette société

universelle pourra s'établir, durer, se perfectionner. (...) Cette conscience idéale serait comme l'âme et le lien de tous les hommes, et elle serait comme incarnée dans la nouvelle humanité. (...) A y bien regarder, l'embryon de cette société vraiment humaine, de cette religion universelle, de cette conscience commune à tous les groupes de l'humanité, est comme enveloppé dans toutes les sociétés et dans toutes les religions, aspirant vaguement à grandir et à se montrer au jour. C'est vers cette réalisation de l'humanité que les hommes, depuis des siècles et des siècles, marchent en tâtonnant. Peut-être commencent-ils à voir un peu plus clairement le but. L'on perçoit, à ce qu'il semble, au plus lointain horizon, l'aurore d'une nouvelle ère où se poursuivrait, avec de meilleures conditions de succès, la lutte pour l'idéal humain. (113- 115)

L'humanité se réalise (...) Son idéal marche devant elle, comme la colonne de feu qui, d'après la légende, guidait pendant la nuit Israël fuyant la servitude d'Egypte ; et cet idéal, pour se conserver, doit aller toujours grandissant ; il tend à s'éteindre dès que sa flamme commence à baisser. (128)

Les groupes familiaux se sont dessinés dans le groupe social sans que celui-ci en ait été rompu (...) Les petites sociétés (...) se sont parfois réunies volontairement de façon à devenir cette société plus vaste que nous appelons une nation. (...) On sait que la formation même et l'histoire des sociétés humaines ont été, qu'elles sont encore sujettes à beaucoup de vicissitudes. (...) Des patries sont nées, enracinées dans la propriété d'un sol qui est devenu héréditaire, vivant d'une tradition commune qui s'est enrichie avec le temps, et s'entretenant dans la volonté de garder cette vie en commun, qui est, pour ainsi dire, leur personnalité collective, puisqu'elle fait qu'un peuple est ce qu'il est au milieu des autres peuples.



Les nations ont été un produit nécessaire de l'évolution humaine ; elles sont maintenant un grand fait donné, que l'on peut utiliser, que l'on doit améliorer, qu'il serait insensé de vouloir supprimer. Actuellement, nous n'avons guère encore d'autre moyen de servir l'humanité que de servir notre pays. La considération des biens que nous lui devons dans l'ordre spirituel et dans l'ordre temporel nous éclaire sur les obligations de service que nous avons contractées envers lui ; mais il y a, au point de vue moral, une distinction à faire entre patriotisme et nationalisme.

Nous appelons patries des sociétés assez larges, géographiquement situées, qui, à travers mille péripéties, se sont donné une organisation relativement originale, ont acquis un certain tempérament commun, développé une certaine culture, réalisé une certaine autonomie qu'elles ont souci de maintenir et de perpétuer. Ce n'est pas précisément affaire de race ; car une nation n'est pas une race humaine, ni une race une nation ; la nationalité d'un individu ne dépend pas, en rigueur, de sa généalogie ; la patrie est une grande famille, mais au sens moral, non au sens physique d'une commune descendance. Ce n'est pas non plus affaire de langue ; car une langue n'est pas chose invariable sur toute l'étendue et dans toute l'histoire d'un groupement national (...) Ce n'est pas davantage simple affaire de géographie ; car toutes les nations ne sont pas délimitées par des frontières naturelles.

(...) L'humanité étant une espèce animale répandue sur toute la surface de la terre, il est inévitable que la descendance naturelle et l'habitat localisé contribuent grandement à la réalisation des groupements nationaux. Ce qui fait une nation, est cet esprit (...) cette tradition héréditairement gardée, dans les coutumes et dans la conscience nationales, sur l'héritage territorial des ancêtres. La patrie est donc une chose surtout morale, une âme commune (...) La solidarité, essence morale

de la société humaine, est par elle-même une loi morale à laquelle il n'est point nécessaire de chercher un autre fondement que son existence. Ce n'est pas qu'un postulat de l'ordre social, c'en est la substance et la vérité.

La société, la patrie est comme le devoir en marche ; (...) il est des circonstances où elle réclame de plusieurs, et sans aucune réserve, le sacrifice éventuel ou même certain et immédiat, total, de leur vie pour le bien commun. (...) Devant une menace du dehors, la société exige, (...) que ses citoyens repoussent le danger, écartent l'agresseur au péril de leur propre vie. Ainsi estime-t-elle que la vie d'un assez grand nombre doit être exposée et sacrifiée pour sauver la vie ou simplement les biens, l'honneur et la liberté de la masse. La guerre, comme elle se pratique de notre temps, est le plus solennel défi qui ait jamais été porté à l'humanité. Ce sera, j'ose l'espérer et j'ose l'écrire, devant la postérité la honte de notre époque et de notre prétendue civilisation. (...) Il n'en est pas moins évident que les patries ne doivent imposer cet affreux devoir à leurs citoyens que dans le cas de la plus extrême nécessité ; que leur intérêt commun est de s'humaniser ; que leur devoir le plus strict serait de pourvoir honnêtement, loyalement, à la suppression de la guerre. Nous ne parlons maintenant que de nos devoirs envers la patrie. (...) c'est la France dans la réalité de la vie présente, et c'est aussi la préparation de son avenir. (...) La vanité nationale n'est pas moins ridicule que la vanité personnelle, parce qu'elle n'est pas plus excusable. Il n'appartient à aucun peuple de se dire le sel de la terre et la lumière du monde ; dans l'instant même où il formule cette déclaration, il se montre incapable du rôle qu'il s'attribue, puisqu'il détourne son attention de son œuvre pour s'admirer lui-même. (...) De l'égoïsme national, de ce que l'on croit parfois pouvoir appeler l'égoïsme sacré, il faut bien dire un mot, mais pour le

condamner. L'appétit de conquête et de domination est ce qu'il y a en soi de moins sacré, de moins religieux, de moins moral. Sans aucun doute on a le droit, même le devoir de défendre l'honneur et les intérêts nationaux, mais à condition qu'il s'agisse d'honneur vrai et d'intérêts légitimes. Un froissement de la vanité nationale n'est pas une injure faite à la dignité d'un peuple. Si un peuple est fou de vanité, les autres peuples ne sont pas obligés pour autant de flatter sa manie, et il fera mieux de s'en guérir que de l'exaspérer. (...) Les nations sont des personnalités collectives qui ont exactement les mêmes droits dans la société internationale ; des nations aussi l'on doit respecter l'autonomie et la propriété. Aucun peuple n'est autorisé à ruiner délibérément un autre peuple pour s'enrichir lui-même. Aucun peuple n'est autorisé à vouloir une guerre de violence et de conquête. Le vol et l'escroquerie, que l'on réproouve entre particuliers, sont aussi bien condamnables entre nations. Un temps viendra, nous devons l'espérer, où cet égoïsme prétendu sacré, que tant de politiques ont excité ou servi, apparaîtra comme un legs des temps barbares, trop longtemps entretenu chez des peuples qui se croyaient civilisés.

L'esprit national ne doit pas être un esprit nationaliste. C'est comprendre et pratiquer basement l'amour de la patrie que d'y mêler un ferment de haine et de rivalité. Tous les peuples sont frères, et il ne convient pas que ce soient des frères ennemis. Qu'il y ait seulement entre eux émulation à promouvoir toutes les grandes œuvres de l'humanité. (192-215)

(...) l'humanité n'existe pas encore sur la terre, mais seulement des humanités jusqu'à ce temps plus ou moins rivales, qui maintenant tendent, soit volontairement soit malgré elles, à s'unir, sinon à se fonder en humanité. (...) La terre est habitable encore actuellement par des humanités

dispersées, qui commencent à peine à se regarder, à se deviner, à se comprendre, et qui n'ont pas fini de se jalouser, de se quereller, de se vouloir exterminer. Tant que la mésintelligence, la défiance et la haine règnent entre les peuples, il ne saurait être parlé de l'humanité comme d'une réalité présente. Le genre humain existe depuis longtemps, l'humanité reste à créer. Elle existe déjà en idée, et cet idéal est en marche ; s'il était vaincu, étouffé, s'il venait à disparaître, c'est la faillite même et la ruine des nations qui serait à prévoir ; car les humanités se détruiront réciproquement si elles ne s'associent en humanité. L'idéal se dessine devant le péril même, comme une intuition et une aspiration de l'humanité qui veut vivre ; il s'affirme devant le précipice où courent les peuples insensés.

Car, si on la contemple d'assez haut, l'histoire des hommes apparaît comme un vaste brigandage où les succès des uns sont achetés par la ruine des autres et où les plus grands efforts de civilisation matérielle servent à préparer de plus terribles effondrements, cependant qu'une voix prophétique se fait de plus en plus nettement entendre, disant : « La violence n'édifie rien de durable ; c'est seulement dans la justice et la paix que vous pourrez vivre sur la terre ; en ne recherchant que votre propre avantage, vous allez à votre perte ; aimez-vous les uns les autres au lieu de vous entretuer. » La merveille n'est pas que les hordes d'animaux cruels et cupides auxquels s'adressait ce discours ne l'aient jamais encore écouté jusqu'au bout, c'est que le discours ait pu leur être tenu avec quelque succès et qu'il ait chance, malgré tout, de s'imposer à elles comme le programme de leur salut. (216 - 220)

On a pu voir s'annoncer alors le règne de la science et s'accomplir un grand développement de l'industrie humaine, avec de remarquables découvertes dans l'ordre des sciences

naturelles. En même temps est apparue l'idée d'une culture qui serait capable de s'imposer au monde en lui procurant le bien-être et en tirant de la terre le maximum de rendement. Un peuple se montrait prêt à diriger cette grandiose exploitation. Ce qui en résulta fut la plus épouvantable guerre qu'on ait jamais vue.

Cette guerre était si affreuse que, tout en la poursuivant, ceux qui y participaient se flattaient que ce serait la dernière ; ils faisaient, disaient-ils, la guerre à la guerre ; ils voulaient Assurer le règne du droit, rendre la liberté aux peuples opprimés, organiser le monde dans la paix. L'idée fut lancée d'une société des nations où tous les peuples débattraient ensemble pacifiquement leurs intérêts et viseraient à s'entendre au lieu de se détruire. La société des nations fut même inscrite dans un traité péniblement élaboré au terme des hostilités. Elle a été instituée et elle existe encore en société de nations.

Mais, dès le lendemain de sa naissance, cette société a été reniée par le grand peuple au nom duquel avait été stipulée son institution. Tous les Etats revendiquent le droit de propre souveraineté, au fond le droit de ne considérer que leur intérêt propre, égoïste, absolu, supérieur à tout, et non le droit, le vrai droit, en cas de conflit avec leurs voisins. Jamais les éventualités de guerre n'ont paru plus nombreuses ni plus redoutables que depuis cette paix qui s'annonçait éternelle. De grands politiciens ne croient pas à la société des nations et ils croient à l'éternité de la guerre. Un appétit de gain s'est déchaîné partout, avec la frénésie de jouir ; et, dérision suprême, au flanc de l'Europe une puissante nation fut près de mourir de faim, sous un régime de terreur, parce que des théoriciens sans pitié ni scrupules avaient pris en main son bonheur et voulu réaliser d'un seul coup cette félicité par l'application d'un programme communiste. Oserons-nous

rappeler le sort qui fut fait aux chrétiens d'Asie-Mineure ?...Nous aurons vu miroiter au-dessus de grands maux les plus magnifiques espérances : les espérances ont fait naufrage ; ce sont les maux qui sont venus et qui menacent encore de se multiplier.

Il est de toute évidence que la masse des hommes, le commun des peuples sont encore très loin de l'idéal humain où leur pensée flottante paraît de temps en temps se reposer. C'est que les progrès de l'humanité sont toujours lents et chèrement achetés. C'est aussi bien qu'un trop petit nombre d'hommes se sont trouvés jusqu'à présent capables de percevoir nettement et de sentir profondément les conditions morales sans lesquelles les idées de paix universelle et perpétuelle, de société des nations, de fraternité humaine entre tous les peuples, ne sont que rêverie futile, à moins qu'elles ne soient une illusion des plus dangereuses. Aucun progrès humain n'est, en effet, réalisable que par un progrès proportionné de la moralité humaine. Aucune société des nations ne pourra subsister si les nations elles-mêmes ne s'inspirent, dans leurs relations mutuelles, d'un autre esprit que celui qui y a présidé jusqu'à présent. Une société permanente ne saurait être constituée par une coalition d'égoïsmes, et les égoïsmes nationaux surtout, s'opposant naturellement l'un à l'autre, ne se peuvent longtemps coaliser. (...) Une discipline nouvelle, une discipline humaine, qui devra comporter une part de désintéressement, est donc nécessaire à la nouvelle humanité. Aucune paix ne peut être garantie parmi les hommes s'ils ne font passer leurs intérêts spirituels avant leurs intérêts matériels. Ils doivent comprendre que l'intérêt de tous est au fond le plus sûr intérêt de chacun ; que la paix, s'ils la veulent équitablement pratiquer, sera pour tous plus féconde que la guerre ; enfin qu'il n'est de droit pour chacun que dans la reconnaissance du droit de tous. Ainsi

l'idéal humain de paix et de fraternité ne sera qu'une formule sonore et inefficace s'il n'est une religion plus auguste, plus sévère et plus respectée que toutes celles dont jusqu'à présent les hommes ont vécu. Une réforme et un élargissement de nos pensées, de nos sentiments, de notre faculté de désintéressement et de dévouement sont pour cela indispensables. (...) la fraternité universelle, entre les individus et les groupes humains (...) Aussi bien cet esprit d'humanité, dont nous attendons l'avènement, est-il véritablement un être mystique, tout à fait analogue aux dieux des anciennes religions. Il est l'idéal nouveau que l'humanité vivante tire d'elle-même et projette au-dessus d'elle pour y tendre et s'y appuyer. Il est la plus récente création de l'homme dans l'ordre religieux, ordre que l'on a dit, avec beaucoup de raison, être, à proprement parler, la catégorie de l'idéal. Cet idéal, nous le savons bien, ne peut qu'être traité de chimérique par les esprits vulgaires ; il l'est apparemment, en regard des vulgaires réalités ; et nous le tenons pour vrai, parce qu'il est plus vivant et plus fort que ces réalités. Mais la persuasion que nous en avons, c'est de la foi, c'est un sentiment mystique, c'est de la religion. Nous ne gagnerions rien à nous le dissimuler ; il importe, au contraire, à l'avancement et à la propagation de cet idéal que nous en reconnaissons franchement le caractère religieux.

Il ne peut qu'être, il est aussi essentiellement une discipline morale. Qu'est-ce, en effet, que la morale, sinon la loi qu'impose à l'homme sa conscience d'humanité. Et que peut être la loi résultant d'une conscience élargie jusqu'à embrasser dans son humanité toutes les humanités individuelles et collectives, sinon un amour plus large et un dévouement plus complet que tout ce qui jusqu'à présent a été senti, voulu et réalisé. Un élargissement durable des sociétés humaines, allant jusqu'à leur union dans l'universalité, ne

saurait se concevoir sans un élargissement et un approfondissement de leur moralité. Les grands avantages qui doivent résulter de leur association ne peuvent qu'être coordonnés à de grands devoirs, et d'abord à une mortification jusqu'à présent inouïe des égoïsmes individuels et collectifs. Rien n'est plus évident que cette conséquence. Pour que l'humanité soit, il faut que la rapine internationale devienne chose aussi odieuse pour les nations que le brigandage et le vol au sein des sociétés particulières ; il faut que toute vie humaine nous soit précieuse et sacrée ; il ne faut pas seulement que nous aimions nos ennemis, comme le prescrivait l'Évangile, il faut qu'il n'y ait plus d'ennemis, plus de peuples ennemis, plus d'hommes ennemis. Car il n'est pas moins évident que ce perfectionnement de la morale universelle ne saurait aller sans un égal perfectionnement de la morale privée. C'est à une amélioration de leur moralité propre que tous les hommes sont conviés dans la société universelle des peuples. La vraie société des nations ne peut pas être qu'un expédient politique pour éviter les maux de la guerre. Tous les peuples et tous les hommes y sont invités à une refonte nécessaire de leur discipline morale ; ou bien l'humanité nouvelle ne sera pas instituée, et les vieilles sociétés achèveront de s'épuiser en luttes fratricides. (224-231)

(...) il importe de marquer l'attitude à prendre devant l'idéal humain qui maintenant commence à se dessiner plus impérieusement. Depuis longtemps il était la loi des hommes qui parvenaient à une conscience nette de l'humanité, bien qu'il fût encore mal compris, méconnu et bafoué du plus grand nombre. Désormais il se montre, il se définit, il cherche à se réaliser, et l'on peut dire où il va, ce qu'il veut.

Aucune patrie n'est à mettre au-dessus de tout ; car au-dessus de toutes les patries il y a l'humanité. La patrie n'est



pas la forme supérieure et finale de la société humaine. Toutes les patries ont un droit égal à la considération de leurs citoyens ; mais toutes aussi ont un droit égal à la possession de la terre qui leur appartient. Sans doute, en fait, beaucoup de peuples, sinon tous, occupent un territoire et des pays acquis par conquête au temps de la barbarie, et il est vrai de dire que de ce temps nous ne sommes pas encore entièrement sortis. Mais ce temps doit finir, et il faut que, dans la mesure du possible, les peuples qui, actuellement, constituent une unité morale, jouissent, sur le territoire qu'ils occupent, de l'autonomie relative sans laquelle une nation ne peut pas normalement vivre dans la paisible possession de cette unité. Seuls mériteraient d'être réprimés, comprimés, comme emprisonnés sous la surveillance étroite des peuples vraiment civilisés, les groupes turbulents et égoïstes qui essaieraient d'asservir les autres à leur domination.

Les peuples qui, par force et astuces, veulent ainsi confisquer à leur profit l'indépendance de leurs voisins, s'excommunient eux-mêmes de l'humanité. La guerre, qui est leur instrument de conquête, et dont ils font, pour ainsi parler, leur art national, au lieu d'être considérée comme la plus haute manifestation de la puissance humaine et le plus noble emploi de nos facultés, devrait être regardée comme la suprême iniquité, le péché irrémissible, parce qu'il est commis contre l'esprit de l'humanité. C'est un legs de l'animalité dont nous venons, et qui même, à certains égards, met l'homme au-dessous de l'animalité. Car il est beaucoup d'espèces animales dont les individus ne se mangent ni se détruisent entre eux, et généralement les animaux d'une même espèce n'ont pas accoutumé de se ruer groupe par groupe les uns contre les autres. Les hommes dits civilisés se sont dégoûtés de l'anthropophagie. La plupart ne sentent pas encore qu'il n'est pas plus moral, qu'il n'est pas moins inhumain de tuer les

hommes simplement pour les détruire, que de les tuer pour les manger. Ainsi donc l'horreur de la guerre, on ne le dira jamais trop, est le premier sentiment que réclame le service de l'humanité.

On objectera peut-être qu'un tel sentiment énervera la vigueur de la défense nationale dans les cas où cette défense par les armes peut devenir nécessaire. Mais l'expérience a déjà démontré la fausseté de cette hypothèse. Ce ne sont pas, en de semblables occasions, les fanatiques de carnage et les fanfarons de conquête qui sont les meilleurs et les plus utiles défenseurs d'une nation, c'est l'élite morale, le grand nombre de ceux qui, subissant la guerre et ne l'ayant point désirée, la font pour défendre le droit, pour sauver la liberté, pour délayer le chemin de la justice, tout en se rendant compte de ce que, pour cet objet même, la guerre est un pis-aller, rien de plus que la dernière des ressources contre la violence de l'injustice. Les buveurs de sang ne sont jamais rassasiés ; vainqueurs, ils rêvent à de nouvelles conquêtes ; vaincus, ils se tapissent dans la honte en préparant leur revanche ; ils souffrent d'avoir perdu la partie et ils guettent le moment favorable pour en gagner une autre ; comme ils n'ont ni respect ni même conscience du droit d'autrui, ils ont beaucoup moins volonté de récupérer leur droit, si leur adversaire a, de son côté, abusé de la victoire, que de satisfaire leur appétit de conquête. L'estime, le goût, le culte de la guerre est le fléau que d'abord il faudrait partout conjurer.

Mais il ne suffit pas de le vouloir pour y réussir. On n'inspirera pas l'amour de la paix perpétuelle à des brutes qui ne rêvent que gain et pillage. Pour supprimer la guerre, il faut d'abord s'efforcer de créer, de répandre partout et d'affermir l'esprit d'humaine fraternité. Nous avons dit plus haut ce que le sens humain, la saine raison nous obligent à penser de l'égoïsme prétendu sacré. L'amour véritable de la patrie

résiste invinciblement à une guerre injuste, mais il n'excite pas de lui-même à une telle guerre, il ne voudrait pas se la permettre. Le sentiment qui engendre les guerres est, au fond, ennemi de la patrie ; c'est l'appétit égoïste de tout ce qu'on n'a pas et que possède le voisin ; c'est l'esprit de rapine et de meurtre, transporté dans l'ordre international. Or cet esprit-là déshonore une patrie et il la perd, parce qu'il soulève contre lui-même, autour de lui, la même ardeur carnassière, et aussi son plus redoutable ennemi, l'amour de droit, chez ceux qui sont capables de s'y attacher. Vouloir la guerre entre les patries est vouloir leur commun affaiblissement, préparer leur perte commune ; vouloir la paix entre toutes est vouloir de toutes la conservation, la perpétuité et la prospérité.

L'intérêt bien entendu de la patrie nous invitera donc à promouvoir l'esprit d'humanité en le servant, en le répandant. (...) l'humanité n'existera que quand les peuples cesseront d'être étrangers les uns aux autres, quand ils seront moins remplis d'eux-mêmes et de leur propre excellence, plus intelligents de ce qui n'est pas eux. Le sens de l'humanité ne grandira que par une communion effective entre les hommes de tous pays. Alors seulement l'humanité sera, quand les peuples, qui actuellement sont encore des humanités distinctes et rivales, mèneront réellement une vie commune, auront des pensées et des sentiments communs, mettront en commun leurs intérêts au lieu de les opposer. C'est donc une sorte de communion internationale qu'il convient d'organiser peu à peu. Lorsque la vie de tous les peuples aura comme un cadre commun, que les vies nationales s'accorderont et s'entremêleront dans la vie de l'humanité, qu'une conscience commune se sera formée dans cette fédération universelle, une guerre deviendra impossible, parce qu'elle serait un véritable suicide, un déchirement tel qu'un organisme vivant et conscient ne le saurait opérer sur lui-même.

Il ne nous appartient pas de déterminer les moyens pratiques par lesquels pourrait s'organiser et se régler cette vie commune des peuples. Ce ne sont pas les moyens qui, actuellement, feraient défaut à la bonne volonté ; c'est la bonne volonté qui manquerait pour l'application des moyens. Trop d'égoïsmes nationaux sont encore vivants et agissants, surexcités même et exaspérés. Tous les impérialismes ne sont pas détruits ; il en est qui ont été frappés et qui ne veulent pas mourir ; il en est d'autres qui viennent seulement de naître et qui ne demandent qu'à s'épanouir. L'humanité ne domptera pas sans effort tous ces égoïsmes nationaux et tous ces impérialismes. Cependant l'élan est donné. L'humanité s'éveille parmi tout ce fracas de peuples inquiets que la folie travaille et qu'il est sans doute encore temps de lui arracher. Si partout les puissances de la chair semblent dominer, partout aussi la force de l'esprit tend à pénétrer. La hache est posée à la racine de tous les impérialismes, et tous, l'un après l'autre, un jour ou l'autre, ils succomberont. Quoique beaucoup d'hommes affichent, sans y croire profondément, les principes de justice et de fraternité humaine, ils servent quand même la cause en laquelle ils n'ont pas le courage de mettre leur foi ; car ils accoutument la masse à entendre un langage dont elle finira par vouloir que se réalise la vérité. Toutes les mesures qui favorisent le rapprochement des peuples en les invitant à une communauté de vie par laquelle l'individualité de chacun, bien loin d'être supprimée, sera sauvegardée et protégée, sont maintenant à encourager, à recommander. (...) la société des nations ne peut pas être une simple coalition d'intérêts matériels sagement compensés et satisfaits. (...) Il ne faut pas, clament dans tout l'univers les nationalistes, de surétat qui fasse échec à notre souveraineté nationale. Au fond ce qu'on veut préserver est la faculté de nuire au voisin quand on y trouve intérêt majeur et occasion favorable. Mais l'autonomie

absolue, que les nations affectent encore de revendiquer en protestant contre ce qu'elles appellent l'institution d'un surétat, n'a jamais été qu'une fiction logique, et cette fiction ne tardera pas, espérons-le, à paraître ridicule. Dans une société bien organisée, la société n'est pas au-dessus des éléments qui la constituent ; elle est faite de ces éléments. Ainsi la véritable société des nations ne sera pas un état superposé, comme leur étant étranger, aux nations qui la composeront ; elle ne sera pas autre chose que ces nations même rassemblées dans une sincère et cordiale unité. La soi-disant autonomie de nations en lutte perpétuelle les unes contre les autres n'est qu'une prétention impuissante et irréalisable, puisque les peuples, étant tenus en état de compétition permanente, ne font que se contraindre et de se violenter réciproquement : à ce compte, ils ne jouiront jamais que d'une autonomie combattue, c'est-à-dire d'une perpétuelle insécurité. Quand ils auront appris à vivre dans une atmosphère de conciliation et de paix, ils n'auront plus au-dessus d'eux d'autres états qui les opprimeront ; ils n'auront au-dessus d'eux que le droit et la loi d'humanité. C'est par cette loi que tous les nationalismes impérialistes devront être et qu'ils seront un jour anéantis.

Un intérêt existe au-dessus de l'intérêt national, c'est l'intérêt de l'humanité, non pas seulement un intérêt de conservation naturelle (...) mais un intérêt d'accroissement spirituel. (...) La tâche peut sembler surhumaine, on pourrait dire surnaturelle, et plusieurs, qui se croient hommes de raison très sage et très positive, ne manqueront pas de la juger chimérique et impossible. Impossible et chimérique elle est en effet. Mais il en a toujours été ainsi depuis le commencement, depuis que l'homme essaie à l'intelligence et à quelques velléités de bonté. L'effort de l'animal vers l'humanité a toujours été suranimal, surhumain, par rapport à l'état où se

trouvait l'animal-homme. L'effort de cet animal vers l'intelligence a toujours été (...) une chimère qui cherche à se débrouiller et qui n'a jamais fini de s'éclaircir. L'effort de cet animal vers le bien a toujours été, en un sens très vrai, une autre chimère qui voudrait se réaliser et qui ne finit pas de s'accomplir. Tous les efforts qu'on a faits pour discipliner l'animal en question étaient chimériques en ce sens-là ; ils n'ont jamais abouti à un résultat complet et définitif ; ils ne cessent pas d'appeler encore et toujours de nouveaux efforts ; ils ont abouti souvent, ils aboutissent tous les jours à de lamentables faillites, mais ils n'ont jamais été non plus tout à fait vains et inefficaces. Le miracle humain, toujours tenté et toujours retardé, aspire encore et toujours à son dernier accomplissement. Sans doute l'homme n'atteindra-t-il jamais à ce terme absolu, mais il s'en approchera de plus en plus ; il trouvera sa récompense, il trouvera une vie meilleure et plus heureuse dans l'effort qu'il fera pour s'en rapprocher. L'infinité des obstacles qu'il rencontre en dehors de lui et surtout en lui ne doit pas être une barrière pour notre espérance. Depuis le commencement le travail de l'humanité contre la bêtise des hommes et leur brutalité n'a rencontré, il ne pouvait rencontrer que des obstacles ; peu à peu il les a surmontés, il les surmonte, il les surmontera. Il n'affermir ses résultats qu'en avançant, en surmontant les obstacles qui incessamment se renouvellent. (...) le christianisme a fait rapidement son chemin dans le monde, parce qu'il portait en lui la sève d'humanité qui faisait besoin au monde (...) de même l'idée d'humanité universelle et pacifiquement organisée dans son universalité fera son chemin parmi les générations qui se lèvent, nonobstant le dédain dont l'accablent aujourd'hui, ouvertement ou discrètement, beaucoup de gens. (...) L'expérience bien comprise du passé humain nous montre que nous devons croire au succès d'un tel

rêve. Notre foi en l'humanité nous aide à percevoir intuitivement avec certitude la possibilité, la vraisemblance, déjà même le commencement de cette victoire, qu'une raison étroite et superficielle nous ferait considérer comme la plus absurde des conjectures.

Osons dire que l'immensité de la tâche et ses innombrables difficultés doivent être un stimulant pour notre espérance, un encouragement pour notre coopération dévouée à la grande œuvre qui s'ébauche devant nous. Dans une besogne si diverse et de si longue haleine, il y a place pour tous les travailleurs de bonne volonté, même pour les plus humbles. Ou plutôt, eu égard à l'infinie complexité de la tâche, du miracle que nous ne pouvons nous empêcher de vouloir, il n'y a que d'humbles travailleurs. Cet sont des fourmis qui bâtissent une cathédrale. Mais chacun de ces travailleurs est Assuré de ne pas perdre son temps ni sa peine, quand même il n'apporterait à la construction de l'édifice guère plus qu'un grain de sable. Fondateurs de l'humanité qui vient, ils ne travaillent pas tout à fait dans les mêmes conditions que les premiers instituteurs du christianisme ; ils savent un peu mieux ce qu'ils font ; ils veulent ce qui réellement s'opère par leur collaboration ; le mirage de leur espoir est plus près d'être une vérité ; ils ont conscience de bâtir eux-mêmes la cité qu'ils attendent. Mais si leur enthousiasme est plus sobre et plus réfléchi, ils ont tout autant besoin de foi, de courage et d'abnégation. (232- 244)

La raison et la science sont la lumière et l'auxiliaire indispensables de la conscience morale, de la conscience sociale ; sans raison il n'y aurait ni vertu dans l'homme ni ordre dans la société ; sans raison cultivée, sans raison savante, un certain affinement, un véritable moyen de progrès manqueraient à cette conscience morale, à cette conscience sociale. Mais raison et science peuvent être aussi bien les

auxiliaires de l'immoralité, favorisant de leurs lumières l'exploitation de l'homme par l'homme dans les travaux de la paix, et dans la guerre l'extermination de l'homme par l'homme. La pratique de la guerre, nous ne le savons que trop, a été grandement perfectionnée par la science, et grâce à celle-ci maintenant les hommes excellent dans l'art de se détruire mutuellement. On avouera que la science aurait pu leur rendre un meilleur service.

L'industrie peut, comme elle le doit, (...) contribuer pour sa part à l'instauration de l'ordre et de la paix dans la société. Mais elle peut tourner aussi en moyen très efficace d'abrutissement (...) L'art peut se faire l'interprète des plus hautes aspirations religieuses et morales, du patriotisme le plus sain (...) mais il peut également se mettre au service d'un matérialisme sensuel ou d'un idéalisme vaporeux et sans consistance.

De même la littérature peut être l'auxiliaire efficace de tous les grands intérêts humains, l'avocat de toutes les nobles causes, (...) la voix de l'humanité ; mais elle peut être l'instrument non moins efficace de la dépravation humaine et la voix de l'animalité.

Bref, tout cela peut servir l'idéal le plus élevé des individus et des peuples, et tout cela peut servir les pires passions des uns et des autres. (251s.)

De la vérité morale et humaine le savant aussi doit tenir compte, bien qu'il soit libre à l'égard de tout dogme qui voudrait s'imposer à la science.

Si libre qu'elle soit dans l'ordre de ses recherches, la science ne l'est pas autant dans ses applications pratiques à l'ordre de la vie humaine, ni par rapport à sa propre fin. Car la science n'est pas la fin de l'homme, elle a l'humanité pour fin, elle n'est qu'un service de l'humanité ; elle doit donc se regarder comme telle et s'inspirer de sens humain dans



l'utilisation de ses découvertes. L'homme, ainsi que nous l'avons remarqué, n'étant pas une bête à l'élevage ou à l'engrais, mais un être moral et social, un membre de l'humanité, est à prendre humainement dans la considération et le traitement scientifiques tant de la société que des individus. Or, constater cette obligation, c'est constater pour la science le devoir de faire œuvre d'humanité en s'encadrant, pour ainsi dire, dans un grand idéal humain. (...) le devoir de toute science est de se ramener à la vérité totale, pour l'avancement de tout l'homme et de tous les hommes vers la perfection de l'idéal humain. La science n'est pas plus dispensée de se subordonner à cet idéal que le savant lui-même ne peut être dispensé de le servir.

Il n'est pas davantage question d'arrêter le progrès de l'industrie, mais de subordonner l'industrie comme la science à l'idéal humain, (...) à la fraternité des peuples. (...) Déjà une certaine tendance, que la nécessité impose, est à l'internationaliser ; ainsi, sans doute, en sera-t-il de plus en plus (...) L'objet final de l'industrie ainsi pratiquée, dans la réciprocité des échanges et la solidarité générale du travail productif, ne pourra être l'enrichissement égoïste de sociétés particulières aux dépens des autres, pas plus qu'elle ne pourra être l'exploitation des masses laborieuses au profit d'une classe qui monopoliserait à son usage le bien-être et les jouissances de la vie, mais ce sera partout l'amélioration progressive (...) de toutes les conditions de l'existence. (...) Il s'agit (...) de sauver l'industrie elle-même en la moralisant (...) en limitant ses ambitions, en domptant ses convoitises, en réglant la concurrence internationale d'après la loi d'une collaboration indispensable, en faisant passer l'intérêt spirituel de l'humanité, la paix dans le droit (...) avant la satisfaction d'intérêts particuliers, égoïstes et mal compris. C'est alors

seulement que le socialisme pourra devenir une vérité. (261 - 263)

Ce qu'on appelle liberté de la presse est devenu, en principe et jusqu'à un certain point, une nécessité, comme la liberté de penser ; mais il n'est rien non plus dont il soit plus facile d'abuser, rien dont, en réalité, l'on n'ait accoutumé d'abuser plus largement. Comme il devient nécessaire, et d'une nécessité de plus en plus urgente, que la liberté de penser ne passe pas pour une sorte de licence accordée à toutes les insanités, il importe de plus en plus que la liberté de la presse ne soit pas censée le droit de mettre en imprimé toutes les aberrations, tous les mensonges et toutes les turpitudes. Le langage (...) a été inventé à fin d'humanité ; l'imprimerie aussi ; et il n'est pas plus permis d'employer l'une que l'autre à la perversion de l'homme. Si l'on prend la peine de considérer combien faible est, en général, l'intelligence humaine, (...) combien excitables sont chez la plupart des hommes l'imagination, la sensibilité, les appétits égoïstes, (...) l'on ne pourra manquer de reconnaître qu'on ne mettra jamais trop de circonspection, de conscience, de mesure, d'exactitude dans les pensées qu'on livre à la publicité (...) faire servir la littérature commune, et la presse d'abord, à l'éducation de la nouvelle humanité (...) C'est parce que l'humanité grandit, parce qu'elle veut être la société des nations, l'humanité réalisée dans la communion des peuples (...) que la civilisation de cette humanité doit être aussi pénétrée du même idéal (...) nous plaidons pour l'avènement d'une culture supérieure moyennant laquelle l'humanité pourra vivre, travailler et progresser en tout dans la paix, afin que lui soit assurée la mesure de félicité que comporte sa condition dans le monde. (266- 270)

Il serait vain actuellement et sans doute le sera-t-il longtemps encore de spéculer sur ce qui adviendra dans les

derniers jours de l'espèce, lorsque la terre sera devenue inhabitable et que l'humanité, que la vie seront condamnées à disparaître de notre planète. Si ces jours arrivent, il sera beau encore que les derniers humains meurent en communion d'amour et de paix, sans désespérer de l'univers. (...) Nous sommes dans la vie comme dans une ville assiégée, jamais prise, où la garnison se renouvelle et a besoin de se renouveler perpétuellement, parce que sans cesse elle est sur la brèche, contenant l'ennemi, mais succombant à la lutte. (...) Jamais (...) sans doute ne disparaîtra tout à fait le poids de l'animalité ; la vie de l'homme restera conditionnée par ses origines (...) si sa nature s'assouplit davantage en esprit, ce ne sera que par une éducation continue, par une discipline attentive (...) Les retours d'égoïsme individuel et collectif seront toujours possibles ; ils auront toujours besoin d'être prévenus, et quand, malgré tout, ils se produiront, ils auront besoin d'être contenus.

Jamais le bonheur humain ne sera, il ne peut pas être une pure quiétude ; c'est l'entrain d'un combat perpétuel où l'allégresse est en proportion des victoires qu'on a remportées. L'on peut espérer que la paix ira grandissant dans les individus, dans les sociétés, dans l'humanité ; que l'effort pour le bien sera de plus en plus facilité et empressé ; que les puissances du mal seront de plus en plus domptées ; qu'ainsi la part des hautes jouissances ira s'augmentant, et que la part de l'humaine faiblesse et de l'humaine misère, de l'humaine perversité et de l'humaine tribulation, ira diminuant.

Toutefois l'épouvantable crise qui s'est récemment déchaînée parmi les peuples, et qui n'est pas encore près de s'apaiser, doit nous prémunir contre de faciles illusions. Nous avons vu comment les plus terribles cyclones peuvent subitement s'élever dans l'ordre humain pour des causes en apparence fortuites et légères, en réalité pour des causes

profondes que les hommes en général aiment mieux ne pas rechercher, parce qu'il ne leur plaît pas de les voir ni de réagir énergiquement contre elles.

Là est le danger. Les humanités diverses entre lesquelles le genre humain s'obstine à se partager ressemblent, dans leurs folles rivalités, à des masses flottantes, facilement excitables et irritables, promptes à s'illusionner, faciles à tromper, prêtes à retrouver le goût de l'indiscipline, de la lascivité, de la cruauté, susceptibles de haine aveugle, d'avidité sans frein. Oh ! l'étrange et horrible, décevante et séduisante espèce, redoutable en ses fureurs de sang et de violence, admirable aussi, mais combien fragile et incertaine, dans ses volontés d'amour, de justice et de paix !

Dans les heures troubles de ces gigantesques saturnales, beaucoup meurent sans trop savoir pourquoi, parce que le mot d'ordre est de tuer, et que, tuant, l'on est tué. D'autres ont conscience de jouer une grosse partie, mais une partie dont l'enjeu pourrait être la richesse, la puissance, l'intense satisfaction de vulgaires appétits, et les malheureux s'aveuglent sur leurs chances de gain aussi bien que sur l'inconsistance d'un tel succès. D'autres enfin savent qu'ils ont, dans ce tumulte, à soutenir des intérêts légitimes, et une discipline humaine, et l'avenir de leur foi en l'humanité ; ils s'en vont défendre contre la brutalité leur droit à la vie, contre la violence le droit de la justice, contre la haine le droit de l'amour, contre la bête le droit de l'homme. Ils meurent, hélas ! comme les autres.

Après le massacre, on cherche où est le droit, où est la justice, où est l'amour, où est l'humanité. Il n'est pas plus facile de les trouver, de les réaliser, qu'avant cette grande tuerie ; il est même plus difficile de s'entendre et de se supporter. Les plus heureux peut-être sont ceux qui ont péri dans la tourmente avec la persuasion de servir une grande

cause et de l'avoir gagnée. Ils l'ont du moins gagnée pour eux-mêmes. Aux survivants maintenant de la gagner à leur tour, au milieu de plus nombreuses difficultés, avec d'autres dangers, plus subtils mais non moins réels, par un sacrifice non sanglant mais de longue durée.

Somme toute, le devoir est de se consacrer au service de la société à laquelle on appartient, afin d'en Assurer l'avenir humain, non pas seulement la conservation et la prospérité temporelles, mais d'abord, mais surtout la conservation et le progrès spirituels. Ainsi sert-on l'humanité. De manière ou d'autre, ce service est fait de renoncements, et c'est dans ces renoncements, c'est dans le sacrifice, qu'est le secret du bonheur.

Le sacrifice, qui semblerait être la négation même du bonheur, en est, au contraire, et la condition et la réalité. (...) le sacrifice des individus est nécessaire à l'équilibre et à la conservation de la société (...) il est (...) un acte d'amour dans un acte de foi ; or, étant amour, il est la vérité, morale et transcendante, de la vie, le contentement suprême. (...) Il n'est amour plus grand que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. Ce don de soi est le tout de l'homme, la fin de toute discipline, la condition de toute société, société domestique, société civile, société humaine, la loi de la véritable humanité. (...) le sacrifice ordinaire sera toujours le pain quotidien de la vie sociale ; il ne cessera pas de s'imposer lorsque les nations auront renoncé à cette grande absurdité, à cette grande abomination qu'est la guerre. C'est dans la continuité, la perfection, la spontanéité croissante de ce sacrifice, que s'instituera l'humanité, et c'est dans cet exercice de l'amour-dévouement que les hommes trouveront la paix, la consolation, le bonheur. Le sacrifice consolidera en bonheur toutes les joies légitimes que peut leur offrir la vie, parce qu'il communiquera à toute leur existence le caractère d'un grand

amour. Et ainsi la morale humaine finira par créer l'humanité.  
(292 – 299)

## L'Eglise et la France<sup>xlix</sup>

Le christianisme s'est fondé en affirmant la liberté de conscience, la première et la plus essentielle de toutes les libertés, aussi la solidarité et la fraternité universelles, c'est-à-dire ce qu'on appelle aujourd'hui l'humanité ; il a prétendu être un message de vérité, et ses grands docteurs n'ont pas maudit la science, qu'ils ont compté parmi les dons de Dieu. Rien n'empêche le christianisme catholique de s'associer à l'œuvre de la civilisation contemporaine, à l'œuvre d'humanité que l'Eglise a voulu jadis inaugurer. Le dogmatisme intransigeant, l'esprit de secte n'y peuvent servir ; ils sont ennemis de la science, mais ils sont pareillement ennemis de la moralité vraie ; ils font la discorde. Que les catholiques français veuillent la concorde et non la guerre. « Bienheureux », dit l'Evangile, « ceux qui travaillent à la paix ; car ils posséderont la terre ! » (230s.)

### Notes :

On renvoie à la bibliographie qui se trouve sur le site des Amis de Loisy. Le lieu d'édition est Paris, sauf indication contraire.

---

<sup>i</sup> *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, 1911, tome II, pp. 190-192, 196, 197, 199, 201 et 210.

<sup>ii</sup> *Essai historique sur le sacrifice*, 1920.

<sup>iii</sup> *Y a-t-il deux sources de la religion et de la morale ?* 1933.

<sup>iv</sup> *A propos d'histoire des religions*, 1911.

<sup>v</sup> *Rituels accadiens*, 1921.

<sup>vi</sup> *Les mythes babyloniens et les premiers chapitres de la Genèse*, Paris, A. Picard et fils, 1901, Minerva GMBH, Frankfurt/Main 1976.

---

<sup>vii</sup> *Le Livre de Job*, 1892.

<sup>viii</sup> *Congrès scientifique international des catholiques* tenu à Paris du 8 au 13 avril 1888. Première section. Sciences religieuses. Tome Ier 1889.

<sup>ix</sup> *Revue d'histoire et de littérature religieuses*. Tome III. Paris 1898, Nr 2 mars /avril.

<sup>x</sup> *Etudes sur la religion chaldéo-assyrienne* (I à VII), in *Revue des religions* 1890, 6, 512-532. 1891, 1, 5-55 ; 2, 97-130 ; 3, 193-222 ; 4, 289-318 ; 5, 481-519 1892, 2, 97-153.

<sup>xi</sup> *Revue des religions* : Paris 4<sup>e</sup> année Nr 18 mars-avril 1892.

*Etudes sur la religion chaldéo – assyrienne* (97 - 153)

<sup>xii</sup> *La Religion d'Israël*, 1933, 3<sup>e</sup> édition (première édition brochure 1901).

<sup>xiii</sup> In : *Revue d'histoire et de littérature religieuses* 1910, 4, 343 -358 et 6, 551-581.

<sup>xiv</sup> *La Religion d'Israël, op. cit.* . 2<sup>e</sup> édition, revue et augmentée 1908.

<sup>xv</sup> Cf. aussi l'article de Loisy : Le dernier fragment du Iasar, *Revue des religions*, 1896, 2, 148-152: « Le Iasar qui contenait des pièces absolument authentiques de David, entre autres l'élegie sur la mort de Jonathas, contenait aussi au moins un poème authentique de Salomon, celui dont nous avons un extrait ». (151)

<sup>xvi</sup> L'espérance messianique d'après Ernest Renan, in *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, 1898, 5, 385-406. (Reproduit dans la 3<sup>e</sup> édition des *Etudes Bibliques* : n° 13 bis)

<sup>xvii</sup> *Essai sur le sacrifice, op. cit.*

<sup>xviii</sup> *A propos d'histoire des religions*, 1911.

<sup>xix</sup> *Les mystères païens et le mystère chrétien*, 1930.

<sup>xx</sup> *Les Evangiles synoptiques*, traduction et commentaire par A. Loisy. Amiens : Jourdain –Rousseau, 1896 Extrait de la *Revue des Religions*.

<sup>xxi</sup> *Les Evangiles synoptiques*, 1907-1908, 2 volumes.

<sup>xxii</sup> Cf. aussi la critique de l'interprétation de l'exégèse de Deissmann dans *Guerre et religion*.

<sup>xxiii</sup> *Le quatrième Evangile*, 1903.

<sup>xxiv</sup> Cf. aussi le chapitre sur le Centurion dans les *Evangiles Synoptiques* I. et la critique de Loisy du *Voyage du Centurion* d'Ernest Psichari dans *Mors et Vita*.

<sup>xxv</sup> *Le Discours sur la montagne*, 1903. Extrait de la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, t. VIII, 1903, nos 2, 3, 4, 5.

<sup>xxvi</sup> Cf. aussi le chapitre sur le sabbat dans les *Evangiles synoptiques*, I.

<sup>xxvii</sup> Cf. l'attaque de Loisy de la justification de l'invasion de la Belgique neutre de Harnack en faisant référence à cette interprétation du sabbat dans *Guerre et Religion*.

<sup>xxviii</sup> *Les Actes des apôtres* 1920.

<sup>xxix</sup> *L'Evangile selon Luc*, 1924.

<sup>xxx</sup> *Les origines du Nouveau Testament*, 1936.

---

<sup>xxx</sup>*Guerre et Religion*, 1915.

Alfred Loisy. *Sa vie, son œuvre*. Par Alfred Houtin et Félix Sartiaux. Manuscrit annoté et publié avec une bibliographie Loisy et un Index Bio-Bibliographique par Emile Poulat. Paris 1960 : « *Guerre et religion* (...) La deuxième édition comporte une préface inédite et trois chapitres nouveaux ». (p. 307)

<sup>xxxii</sup> *Mors et Vita* 1917.

<sup>xxxiii</sup> *La Religion*, 1917.

<sup>xxxiv</sup> Albert Mathieu, *Critique de « La Religion » (1917) avec des notes manuscrites de Loisy in : Les Annales révolutionnaires mai/juin 1912:*

Le livre qu'il nous donne aujourd'hui est à la fois une confession et un Evangile. Alors que les peuples s'entretuent dans le plus grand massacre qu'ait vu l'histoire, il leur propose en exemple ses propres raisons de vivre et d'espérer et il fait luire devant eux la clarté d'une humanité meilleure, régénérée dans l'amour du prochain par la discipline du cœur et de l'esprit. Pour donner plus de poids et d'autorité à ses conseils, il les présente comme l'aboutissement fatal de toute l'histoire des sociétés résumées dans l'histoire des religions. Son évangile n'est que le couronnement de l'expérience des siècles. (416)

La Religion de l'humanité, dont M. Loisy souhaite l'avènement, ne pourrait se réaliser que si les nations perdaient peu à peu leur individualité et que si, au-dessus d'elles, se constituait un pouvoir fort, capable de légiférer sur les hommes avec efficacité, c'est-à-dire capable de faire respecter ses lois. (418)

En sommes-nous là ? Je suis très frappé que M. Loisy lui-même, quand il s'efforce de préciser ses vus d'avenir, quand il jette le plan des futures fêtes de l'humanité, borne ses exemples à la France et nous offre une fête de Jeanne d'Arc et une fête anniversaire de la bataille de la Marne ! Ces fêtes du patriotisme et du patriotisme surtout français, me paraissent assez mal choisies pour grouper toute l'humanité dans un sentiment collectif identique. Il n'y a que la Science qui, à notre époque, soit vraiment international et qui puisse réunir les peuples dans une commune reconnaissance pour ses bienfaits. La découverte du virus de la rage est infiniment plus *humaine* que tous les faits empruntés à l'histoire guerrière. S'il se forme un jour une religion de l'humanité, c'est de ce côté qu'elle s'orientera. (...) il a appelé l'attention, par ce beau livre sincère, sur un des problèmes essentiels dont dépend le progrès de la civilisation. (415-419)

Albert Mathieu

<sup>xxxv</sup> *La Crise morale du temps présent et l'éducation humaine*, 1937.

<sup>xxxvi</sup> « De toutes les raisons qui ont rendu possible l'abaissement intellectuel et moral de l'atmosphère européenne, la principale me semble celle-ci : que, pendant les quatre ans de la plus sanglante des guerres, ce sont, des deux côtés des tranchées, les esprits les plus hauts et purs qui sont tombés. »

Comte Sforza, Carlo, *Synthèse de l'Europe*, 1937, p.13.

<sup>xxxvii</sup> La condamnation de *l'Action française* (...) n'est qu'un curieux épisode de l'histoire religieuse en France dans les dernières années. (...) Sforza (*Les*



---

*Bâtisseurs de l'Europe moderne*, 1931, p. 337) dit savoir de science certaine qu'une encyclique fut alors rédigée contre les doctrines nationalistes, mais non publiée. L'infailibilité du Pape aurait été fort gênée par ce document dans les tractations ultérieures de Pie XI avec Hitler et Mussolini.

<sup>xxxviii</sup> Sforza, *Synthèse de l'Europe*, 1937, 55-58.

<sup>xxxix</sup> Sforza, *Les bâtisseurs de l'Europe moderne*, *op. cit.*, p. 339.

<sup>xl</sup> *Un mythe apologétique* 1939.

<sup>xli</sup> *La paix des nations et la religion de l'avenir*, 1919. Allocution inaugurale au Collège de France ; Leçon d'ouverture du cours d'histoire des religions au Collège de France, prononcée le 2 décembre 1918.

<sup>xlii</sup> *La Société des Nations et la religion de l'humanité* (Juin 1919) (extrait de « Scientia », Vol. XXV, 13<sup>e</sup> année (juin 1919), N. LXXXVI-6) (Bologna, London, Paris) pp. 471-480 (certains parallèles avec *La Religion*, 1917)

<sup>xliii</sup> *De la Discipline intellectuelle*, 1919.

<sup>xliv</sup> *Religion et humanité*, 1926.

<sup>xlv</sup> Leçon d'ouverture du cours d'Histoire des Religions au Collège de France, prononcée le 1<sup>er</sup> décembre 1919 ; publiée d'abord dans la *Correspondance de l'Union pour la Vérité*, janvier 1920.

<sup>xlvi</sup> *Leçon d'ouverture du cours d'Histoire des religions au Collège de France*, prononcée le 1<sup>er</sup> décembre 1924.

<sup>xlvii</sup> *Leçon de clôture du cours d'Histoire des religions au Collège de France*, prononcée le 27 mars 1926.

<sup>xlviii</sup> *La Morale humaine*, 1928.

<sup>xlix</sup> *L'Eglise et la France*, 1925.